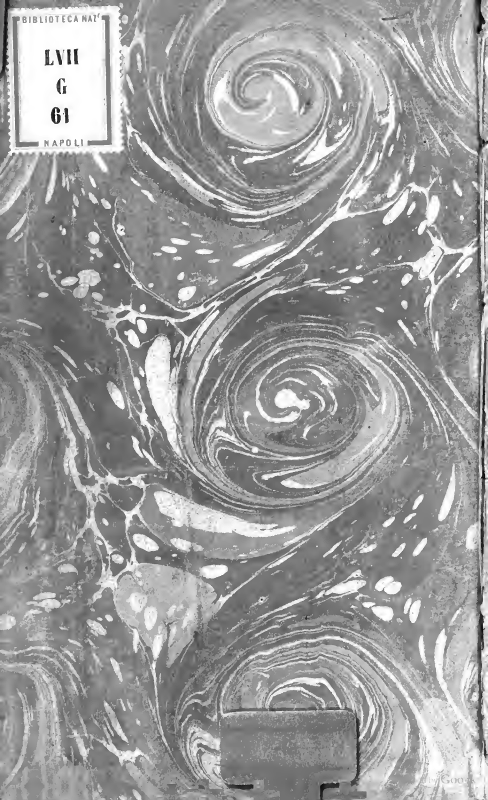
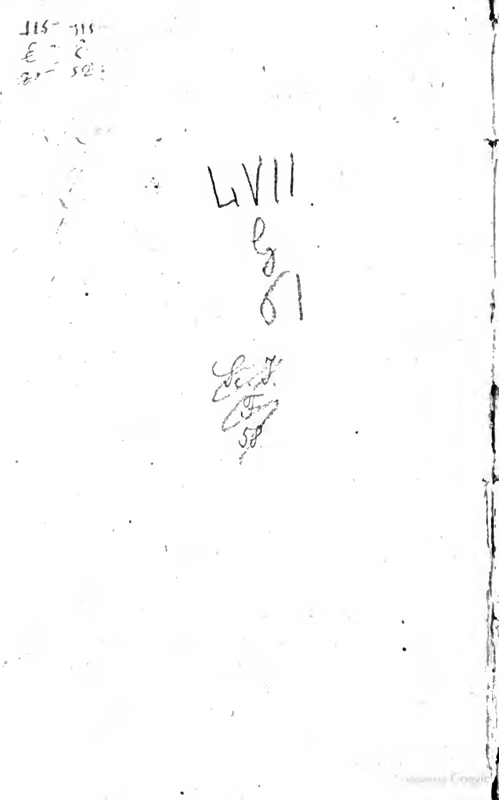




BIBLIOTECA NAZ.LE
LVII
G
61
NAPOLI




LVII
61

LA BIBLIOTHEQUE BLEUE,

Entierement refondue & considérablement augmentée.

N° III.

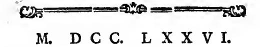
(1

HISTOIRE
DE
FORTUNATUS.



A PARIS,

Rue Saint-Jean-de-Beauvais, la premiere porte
Cochère au dessus du College.



M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle Traduction de l'Histoire de FORTUNATUS.

QUOIQUE nous ayons depuis près de deux siecles une traduction des aventures de Fortunatus, elle est si infidelle, qu'on peut dire que cette histoire voit le jour pour la premiere fois. Un hasard singulier, dont il est inutile de rendre compte au public, a fait tomber entre mes mains le véritable manuscrit de cet ouvrage. Lorsque j'ai voulu le confronter avec les éditions Espagnoles, & ensuite avec la traduction Françoise, j'ai trouvé qu'il y avoit entre ces différentes pieces si peu de rapport, que j'ai de la peine à croire que le Traducteur ait jamais connu l'original : il n'y a de ressemblance que dans le fond du sujet. L'ancien Traducteur a fondu dans la même histoire celle de Fortunatus, & celle de ses enfans : l'un meurt vers le milieu du livre, & l'on ne sait trop où finit sa narration, qu'il semble continuer après sa mort, ce qui n'est pas vraisemblable. Les aventures des autres sont confondues avec son histoire, ce qui jette une confusion dégoûtante dans la suite des événemens. Il seroit aisé de démontrer l'existence de mon manuscrit, par ce défaut même d'unité dans l'histoire traduite. Les anciens auteurs Espagnols, comme on sait, se dispensoient dans leurs drames, ainsi que nous le faisons aujourd'hui dans les nôtres, de cette

loi gênante, imposée à l'art par l'art même ; par le génie & par la nature ; mais ils la respectoient dans leurs histoires & dans leurs romans. Mon manuscrit, divisé en deux parties, forme deux numéros de la Bibliotheque Bleue : le premier contient la vie de Fortunatus, écrite ou supposée écrite par lui-même ; il en raconte les principaux événemens jusqu'au moment où il est attaqué de la maladie dont il meurt : sa narration interrompue à cette époque, est reprise à la seconde partie, laquelle forme le numéro suivant, qui commence par le récit de la mort de Fortunatus, & qui contient les aventures de ses enfans, jusqu'à ce que leur mort détruit la vertu de la bourse & du chapeau enchantés. On est fâché que la catastrophe de cette histoire soit si triste. Quelques personnes auroient desiré que je l'eusse changée ; mais c'est assez que cet ouvrage ait été défiguré jusqu'à présent par un Traducteur infidele. D'ailleurs, ce qui pouvoit être un défaut pour les Espagnols graves & sérieux, pour qui le rire est quelquefois un remede & un besoin, est une beauté pour les François légers & frivoles, qui ont enfin senti la nécessité de s'attrister, & que leurs Poëtes ont heureusement familiarisés avec les spectacles les plus atroces. Je ne sais pas à qui nous en avons l'obligation ; mais enfin nous voilà délivrés de cette sensibilité pusillanime, qui nous faisoit pleurer comme des enfans sur les plus petits malheurs. Nous verrions Rosemonde sur le théatre, boire dans le crane de son pere, que nous serions tentés de *trinquer* à l'Allemande, avec la Reine des Lombards.

C'est sans doute à l'ancienneté du langage ;

qu'il faut attribuer l'eſpece de dédain que certaines perſonnes affectent pour cette hiſtoire : elles l'ont abandonnée au peuple qui en fait ſon profit; il ſemble que ſon inſtinct ſoit plus sûr que le goût rafiné de ceux qui le mépriſent.

Quant au véritable Auteur des *aventures de Fortunatus*, quelques recherches que j'aie faites, il ne m'a pas été poſſible de découvrir aucune anecdote de ſa vie. Je prie les Savans qui feront quelque découverte à ce ſujet, de me la communiquer par la voie de ceux des journaux qu'on lit.



TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Naissance, éducation, départ de Fortunatus, & son début dans le monde,* page 1.

CHAP. II. *Premieres aventures de Fortunatus : effroi légitime, suite précipitée.* 9.

CHAP. III. *Autre épreuve du caractere de Fortunatus.* 15.

CHAP. IV. *Effets sinistres de l'entêtement. Malheurs non mérités de Fortunatus.* 20

CHAP. V. *Tout pour le mieux. La fortune vient en dormant. Bourse enchantée.* 25.

CHAP. VI. *Fortunatus éprouve que le bonheur n'est pas toujours à la suite des richesses.* 32

CHAP. VII. *Qui prouve que le bon usage des richesses en fait tout le prix. Purgatoire de Saint Patrice.* 39.

CHAP. VIII. *Suite du précédent.* 58

CHAP. IX. *Fortunatus est forcé de reconnoître la supériorité de la sagesse sur la fortune.* 64

CHAP. X. *Mariage de Fortunatus.* 74

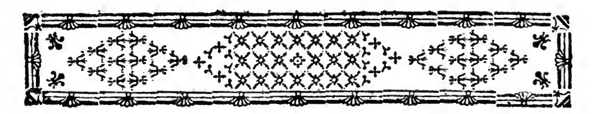
CHAP. XI. *Naissance de D. Ampedo & D. Andolosio. Nouveau départ de Fortunatus.* 83

CHAP. XII. *Voyages, tentation de Fortunatus : il enleve le chapeau enchanté.* 86

CHAP. XIII. *Retour de Fortunatus : ses chagrins au milieu de sa prospérité : mort de son épouse.* 93.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE DE FORTUNATUS.

CHAPITRE PREMIER.

Naiſſance, éducation, départ de Fortunatus, & ſon début dans le monde.

Je n'ai eu d'autre motif en écrivant les principaux événemens de ma vie, que l'inſtruction de mes enfans, afin que s'ils trouvent dans ces mémoires quelques actions vertueuſes, elles leur faſſent naître le deſir de les ſurpaſſer, & qu'ils mettent à profit juſqu'à mes fautes mêmes : c'eſt pourquoi je chercherai moins à plaire à leur eſprit, qu'à former leur ame. Si les aïeux des perſonnes qui tirent vanité d'une haute naiſſance, avoient eu ſoin de tracer un tableau fidele de leur vie privée, leurs deſcendans y trouveroient de quoi ſe garantir de l'orgueil, en imitant la modeſtie des uns, ou de quoi rabaiſſer leur fierté, en conſidérant les vices des autres. Et que ſeroit-ce encore, ſi l'hiſtoire véritable de leurs aïeux parvenoit jamais juſqu'à eux? Tout ce que je deſire, c'eſt que mes enfans apprennent que ce n'eſt ni dans l'opulence, ni dans la gloire que réſide la félicité, & que je ne l'ai trouvée que dans la vertu.

Théodoſe, mon pere, avoit hérité de ſes ancêtres d'une fortune brillante. Il étoit regardé comme un des plus riches habitans de Famagouſte, & comme l'un des Seigneurs les

plus heureux du Royaume de Chypre. Sa générosité, son amour pour le plaisir, sa magnificence eurent bientôt dissipé la plus grande partie des richesses que son pere lui avoit laissées. Elles avoient été acquises par une grande économie & par de longs travaux. Courtisan assidu, c'étoit lui qui disposoit des graces du Prince; mais il n'en abusa jamais. Personne ne fut plus capable que lui de diriger les rênes de l'État; il aima mieux se distinguer par le faste de ses équipages, par les fêtes les plus galantes, & par un luxe recherché qui désespéroit ses rivaux.

Sa fortune étoit sur son déclin, lorsque ses véritables amis qui avoient toujours désapprouvé sa conduite, & dont il avoit méprisé les conseils, résolurent entr'eux de le marier. Quoique mon pere aimât sa liberté comme tous ceux de son espece, qui s'imaginent trouver dans une vie déréglée toutes les douceurs du mariage, parce qu'ils ont la facilité de s'en procurer les plaisirs sans s'exposer à ses peines, il écouta pour la premiere fois, des propositions qu'il eût rejettées dans toute autre circonstance; c'est qu'il falloit soutenir un faste qui commençoit à manquer d'alimens.

Une jeune beauté, douce, modeste, possédant toutes les vertus de son sexe & n'en ayant presque aucun des défauts, vivoit à Nicosie, capitale de l'Isle de Chypre; ses charmes la rendoient l'objet des vœux des jeunes Nicosiens, & les richesses de son pere excitoient l'ambition de leurs parens. Les amis de Théodose se flatterent que les vertus de Gratiane pourroient enfin mettre un terme aux volages desirs & prodigalités de mon pere. Ils en parlerent aux parens de Gratiane, dont personne encore n'avoit fixé les vœux. Son pere étoit un vieillard respectable, plus fier des vertus de sa fille que des siennes; elles étoient son ouvrage; il n'avoit voulu confier son éducation à personne; à peine se croyoit-il capable de la former: il regardoit avec le même mépris, les peres qui se reposent sur des gouverneurs mercenaires, du soin de former l'esprit, l'ame & le corps de leurs enfans, & les meres dénaturées qui leur refusent leur sein, & qui les exposent à sucer dans un lait

étranger, des vices & des maux qu'elles ne leur auroient peut-être point transmis.

Ce bon vieillard qui connoissoit la famille de Théodose, mais qui ignoroit le dérangement de ses affaires, consentit sans peine à lui donner sa fille, qui de son côté le prévint aisément en faveur d'un homme dont les manieres & les dehors séduisans sembloient lui annoncer le sort le plus heureux. Le mariage fut conclu, & l'époux magnifique ne manqua pas de le célébrer par les fêtes les plus brillantes & les plus somptueuses.

Le seul défaut qu'on pût reprocher à mon pere étoit sa prodigalité; encore étoit-il douteux si elle n'étoit pas autant l'effet de son cœur bienfaisant & généreux, que de l'ostentation. Il vivoit dans le faste; mais sa main ne fut jamais fermée au pauvre & à l'indigent: il alloit au devant des malheureux, & ne permettoit jamais qu'ils achetassent par des demandes humiliantes, les secours qu'il leur donnoit. Il fut rempli d'attentions & de complaisance pour ma mere; mais plus il cherchoit à lui donner des preuves de sa tendresse, & plus il trouvoit des occasions de se livrer à son penchant pour la dépense. Ma naissance ne fit qu'augmenter leur amour. Une femme adorée adopte aisément les goûts d'un époux qu'elle aime; & quelque vertueuse qu'elle soit, il est bien rare qu'elle les contrarie, lorsqu'ils tournent au profit de son amour & de sa vanité.

Théodose continua de vivre splendidement, de donner des fêtes, de briller en équipages & en chevaux, & sur-tout de combler ma mere de présens. Il alloit au devant de tout ce qui pouvoit lui plaire, & la seule privation qu'elle eût à éprouver, fut celle du plaisir de desirer: ses prodigalités épuiserent bientôt ses ressources: d'avides créanciers firent saisir ses terres; il fallut en vendre la moitié pour sauver le reste. On guérit de la plupart des vices par l'impuissance de les satisfaire; la fureur de dépenser subsiste lors même qu'elle manque d'alimens. Mon pere eut recours à l'usure, ce monstre qui nourrit ses victimes de leur propre substance; elle dévora peu-à-peu ce qui avoit échappé à la rapacité des faux amis, des parasites, des créanciers, & de toute

cette vermine qui pulule sur les traces du riche généreux. Il ne s'apperçut de sa situation, que lorsqu'ils l'eurent tous abandonné.

Enfin mon pere se trouva réduit à l'indigence; il ne conserva de son premier état que le courage de la supporter; aussi noble, aussi grand avec les perfides qui avoient contribué à sa ruine, que s'il n'avoit aucune ingratitude à leur reprocher. La seule chose qui lui faisoit regretter sa fortune, étoit d'avoir prodigué celle de son épouse, qu'il n'auroit dû regarder que comme un dépôt. Ce motif excitoit quelquefois ses remords; Gratiane les appaisoit avec tant d'art, elle le consoloit avec tant de grace, qu'elle lui persuadoit quelquefois que cet état étoit nécessaire à leur bonheur; les dissipations qu'entraîne l'opulence, lui disoit-elle, sont le fléau de la tendresse; le véritable amour, ainsi que l'austere probité, a tout à craindre des richesses; vous regardez votre ruine comme une trahison, eh, mon ami! je n'oublierai jamais que j'étois l'objet de tes prodigalités; & si l'un de nous est blamable, c'est moi seule, dont la vanité recevoit l'hommage de ton amour avec tant de plaisir, que je m'aveuglois volontairement sur les suites que tes sacrifices pourroient avoir. Alors mon pere oublioit son affliction, & devenoit le consolateur de ma vertueuse mere.

Des sentimens aussi respectables me rendoient leur état plus précieux & plus cher que celui où je les avois vus dans mon enfance. Un jour que j'étois témoin d'une de ces scenes touchantes, je m'apperçus que Théodose regardoit plus tendrement ma mere, qu'il tournoit sur moi ses yeux mouillés de larmes, que Gratiane dévoroit ses pleurs, me regardoit de tems en tems, soupiroit, fixoit son mari & me regardoit encore. Cette scene muette m'attendrit; je pénérai dans leurs ames, je m'élançai vers eux, & en tombant à leurs genoux : Pardon, m'écriai-je, des peines que je vous cause dans ces momens; épargnez-moi les reproches que vous vous faites; laissez-moi vous bénir de m'avoir mis par votre situation dans le cas de la rendre plus heureuse. Permettez-moi de me séparer de vous; je sens combien ce

sacrifice me coûtera. Je suis jeune, & grace aux soins que vous avez pris de mon éducation, je puis me rendre utile: la fortune veut qu'on la violente; rarement elle accorde ses dons à qui ne sait pas les lui arracher: si je n'envisageois que moi, peut-être ne les solliciterois-je que foiblement; mais le motif qui m'anime va m'inspirer un zele dont j'attends le plus heureux succès; calmez vos inquiétudes l'un & l'autre; adieu, je vas où mon devoir m'appelle. J'allois partir sur le champ; mais leurs bras dont je ne pus m'arracher me retenoient sur leur sein; mon visage étoit inondé de leurs larmes. O mon fils, s'écrioit mon pere! quelle leçon pour toi! Quelques méprisables que soient par eux-mêmes les dons de la fortune, n'oublie jamais qu'il n'est pas moins honteux de les prodiguer sans nécessité, que de les acquérir par des moyens injustes, ou de les entasser par avarice. C'est moi qui t'ai livré à l'indigence, & qui accable l'épouse la plus vertueuse du poids de ma misere. Il alloit continuer, lorsque ma mere faisant un effort sur elle-même: Mon cher Théodose, s'écria-t-elle, pourquoi t'obstiner à t'accuser toi-même, lorsque tout te justifie? Quand même tu serois encore au sein de l'opulence, Fortunatus n'est-il pas d'un âge à aller chercher la gloire? Ne faudroit-il pas qu'il se séparât de nous? Serions-nous assez ennemis de sa réputation pour le retenir auprès de nous, lorsque déja ses pareils se sont fait connoître par mille actions d'éclat? Pourquoi donc nous affliger d'un départ nécessaire? Est-ce parce qu'il ne part pas comme eux, traînant après lui une suite nombreuse de valets & de brillans équipages? Sa situation même est un avantage: les délices de la maison paternelle qui les ont accompagnés dans leurs voyages, ne leur ont pas permis d'acquérir les connoissances qu'ils cherchoient; accoutumés à l'ignorance & à la mollesse, ils ont réfusé de s'instruire; ils ont craint la peine, & n'ont rapporté de leurs courses que les préjugés & les ridicules des pays qu'ils ont parcourus: comme par leur état ils n'ont pas eu besoin de se faire des protecteurs, se croyant au dessus de la nécessité de plaire, ils en ont négligé tous les moyens. Les restes précieux de l'antiquité,

les chefs-d'œuvres des arts, les divers phénomenes que la nature a répandus sur la surface & dans les entrailles de la terre, se sont vainement offerts à leurs yeux; ils n'avoient point appris à les voir : ils ont été chez différens Peuples, & n'en ont pas su distinguer ni les mœurs ni les caracteres; ils ont cru avoir beaucoup fait, parce qu'ils ont observé quelques usages particuliers, qui ne leur ont paru bisarres, que parce qu'ils étoient différens de ceux de leurs pays : aussi quel a été le fruit de leurs voyages? Une présomption ridicule en leur faveur, une prévention injuste contre les Nations étrangeres, & le plus souvent le mépris qu'ils ont attiré à leur patrie & à eux-mêmes. Grace au Ciel, mon fils, je n'ai rien de tout cela à craindre pour vous. Je me console d'avance de notre séparation, par le plaisir que j'espere de votre retour; vous n'oublierez jamais que vous laissez des parens qui vous aiment, & que le seul moyen que vous ayez de répondre à leur amour, est d'être honnête & vertueux; je sais que sans ce motif vous le feriez encore : que ne devons-nous pas attendre d'un cœur fait comme le vôtre, quand au desir de mériter l'estime publique, vous joindrez celui de faire notre consolation! Partez; épargnez à votre pere de tristes adieux qui déchirent son ame : il n'est pas moins beau de savoir dompter la nature dans certaines occasions, qu'il est toujours agréable de se livrer à ses penchans. Adieu mon fils. A ces mots elle s'arrache de mes bras sans avoir la force d'en dire davantage; & moi je me trouvai dans ceux de mon pere, que je vis froid, pâle & inanimé; je tremblai pour son état; je demandai du secours; ma mere revint en essuyant ses larmes; elle me fit signe de me retirer, & je partis sans le revoir, après avoir demeuré quelques jours caché à Famagouste, pour m'assurer que cette séparation n'auroit point de suites funestes.

Je n'avois point de projet déterminé; je me voyois pour la premiere fois hors de la maison paternelle, je n'avois que dix-huit ans; j'étois sans expérience; je me regardois comme un être isolé dans la nature; je frémissois de ma situation; mes regards se tournoient malgré moi vers la

demeure de mes triſtes parens : je leur tendois les mains, & ma ſeule conſolation étoit de penſer que j'aurois peut-être le bonheur de leur être utile. Je me promenois ſans deſſein ſur le port; je vis une Galere qui revenoit de Jéruſalem; j'appris qu'elle avoit ramené le Comte de Flandres, que ce Comte venoit de perdre un de ſes écuyers; qu'il étoit ſur le point de partir, & qu'il avoit fait avertir les paſſagers qui devoient s'embarquer avec lui. Je me préſentai au Comte, je lui dis en peu de mots le deſir que j'avois de quitter l'Iſle de Chypre; je lui peignis l'état de mes parens; je lui parlai de leur opulence paſſée, & je ne lui cachai que les cauſes de leur chûte. J'eus le bonheur d'être bien reçu du Comte; j'oſai lui propoſer de remplacer le ſerviteur qu'il avoit perdu. Il me demanda d'un air affable quel étoit mon talent. Je n'en ſais rien, lui répondis je ; mon pere n'a rien négligé pour mon éducation ; j'ignore ſi j'en ai profité comme je l'aurois dû ; mais j'eſpere que le deſir de vous plaire, mon zele & les principes que j'ai reçus, me rendront propre à exécuter vos ordres, lorſque je ne ſerai pas aſſez heureux pour pouvoir les prévenir : le ſeul exercice auquel je me ſois livré juſqu'à préſent eſt la chaſſe; & ſoit haſard, ſoit adreſſe, j'ai eu des ſuccès qui m'ont flatté. Une ſeule choſe m'inquiete, reprit le Comte, je ſuis d'un pays ſi éloigné que je crains bien que vous ne vouliez pas quitter le vôtre pour me ſuivre. Je le raſſurai ſur cette crainte : il me demanda ce que je voulois pour mes gages. Rien que vos bontés, répondis-je en rougiſſant. Il inſiſta, & je lui dis que je m'en rapportois à ſa juſtice, qui proportionneroit la récompenſe au ſervice. Je fus accepté : la galere fut bientôt prête. Je quittai Famagouſte & mes parens; nous eûmes un vent favorable & nous arrivâmes en très-peu de jours à Veniſe.

Le Comte ne fit qu'un ſéjour très-court dans cette Ville qu'il connoiſſoit déja; il étoit impatient de revoir ſes amis; d'ailleurs il alloit épouſer la fille du Duc de Cleves : ſon mariage avoit été ſuſpendu par ſon départ pour la Terre Sainte; il étoit fixé à ſon retour. Il ne s'arrêta à Veniſe qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour faire quelques

emplettes de chevaux & de bijoux. Je m'entendois à ces choses mieux qu'aucun des serviteurs du Comte : il me laissa le maître des marchés, & il fut très-content de tout ce que je fis ; ce qui joint à mon assiduité auprès de lui, m'attira son entiere confiance ; il ne tarda point à m'en donner des preuves.

Parmi les chevaux qu'il avoit achetés, il y en avoit de moins bons les uns que les autres, il les distribua à sa maison, mais il me choisit un des meilleurs. Cette distinction excita la jalousie de ses autres domestiques ; je les entendis murmurer contre moi. Les Flamans, bons & honnêtes, ont rarement l'esprit actif ; ils se méfioient d'un jeune Italien rempli de zele, qui avoit reçu une éducation bien au dessus de son état : ils craignoient que selon l'usage, abusant de l'amitié de leur maître, je ne cherchasse à leur nuire : cependant ils n'oserent point éclater. Je feignis de ne m'être apperçu de rien ; je fis tout ce que je pus pour mériter leur amitié ; mais quand la jalousie s'est emparée de certains esprits, tout ce qu'on entreprend pour la guérir, se tourne en poison ; elle donne ses propres couleurs aux démarches les plus innocentes ; elle interprête tout au gré de ses injustices & de ses craintes ; c'est dans ces dispositions que nous arrivâmes en Flandres.

Le Comte fut reçu comme un Dieu, par ses amis & par ses vassaux ; ceux-ci ne pouvoient se rassasier du plaisir de le voir ; ils avoient si long-tems tremblé pour un si bon maître, qu'ils ne savoient comment déployer leur joie. Il faut des vertus extraordinaires à un particulier pour acquérir l'estime de ses semblables ; il ne faut aux Grands pour obtenir l'amour de leurs inférieurs, que des vertus communes soutenues par l'affabilité. Qu'ils sont donc coupables les Grands qui se font détester, & que leur politique est absurde ! La crainte qu'inspire leur orgueil, leur fait trouver des obstacles à leurs moindres volontés ; au lieu que tous les cœurs, tous les bras, tous les trésors sont ouverts au maître compatissant & généreux qui se fait aimer. Tel étoit le Comte. Il desiroit avec empressement la conclusion du mariage ; tous ses amis qui partageoient ses peines & ses

plaisirs, la hâterent, & les nôces furent célébrées avec une telle joie, qu'on eût dit que c'étoit la nôce de chacun de ses vassaux. Cette fête attira un grand concours de Princes & de Seigneurs des environs; car le Comte étoit autant estimé de ses supérieurs, autant respecté de ses égaux, qu'il étoit chéri de ses inférieurs. Il y eut pendant plusieurs jours des joûtes & des tournois. Quoique plusieurs Princes eussent amené une foule de serviteurs du plus grand mérite, j'eus la satisfaction de recueillir les suffrages de tous les Seigneurs, des hommes & des femmes; & sur le bon témoignage que mon maître leur rendit de ma conduite, de mon adresse à la chasse, & de la noblesse avec laquelle je servois, je me vis accablé de présens; &, il faut l'avouer, ma modestie n'y gagna rien.

CHAPITRE II.

Premieres aventures de Fortunatus; effroi légitime; fuite précipitée.

CES marques de distinction ne contribuoient pas à me concilier l'amitié de mes camarades: une avanture à laquelle je ne pouvois pas m'attendre, acheva de me détruire dans leur esprit. Après que les joûtes & les tournois des Princes eurent cessé, le Duc de Cleves & le Comte proposerent deux prix pour les deux Écuyers ou Serviteurs qui se distingueroient le plus aux tournois qui furent ouverts pour eux: ces deux prix étoient deux pieces de velours. Thimothée, un des Écuyers du (1) Duc de Brabant, gagna de son côté l'un des prix, & moi je remportai l'autre. Les serviteurs du Comte, qui ne m'avoit vu entrer en lice qu'avec des yeux de fureur, parurent consternés de ma

(1) Il falloit être Gentilhomme pour être admis aux tournois, & d'une probité sans tache. Les Écuyers parvenoient par là à être Chevaliers.

victoire : ils résolurent de m'en enlever l'honneur ; ils persuaderent à Thimothée de m'envoyer un cartel, & de me proposer de mettre mon prix contre le sien, afin qu'ils restassent l'un & l'autre au vainqueur. Ils trembloient que je n'acceptasse point le défi ; je courus à Thimothée, & lui témoignai le plaisir que j'aurois de rompre une lance avec lui, quoique cette sorte d'exercice me fût étrange. Dès que les Seigneurs furent avertis du combat, ils voulurent l'honorer de leur présence : nous partons, &, à la quatrieme course, je renversai mon adversaire de son cheval. Le Comte applaudit à mon nouveau triomphe, & se félicita que les deux joyaux (1) eussent resté à son Écuyer : il ignoroit la basse jalousie que ses gens me portoient, & qu'ils n'avoient jamais osé me témoigner devant lui : car envie & lâcheté marchent assez souvent de compagnie.

Ma nouvelle victoire fut un coup de foudre pour eux : elle ne les empêcha pas de faire agir de nouveaux ressorts. Un des plus envieux étoit un vieux Chevalier, attaché depuis long-tems au service du Comte : ils lui avoient plusieurs fois entendu dire qu'il avoit un moyen sûr de me forcer de fuire sans rien dire à personne, fort heureux de pouvoir m'échapper sans que mon maître en sût rien. Ils ne manquerent pas de l'aller consulter. Le traître avoit eu le tems d'étudier mon caractere ; & ce fut sur ma franchise & sur ma crédulité, qu'il fonda son projet : il avoit besoin d'argent pour réussir ; mes ennemis eurent bientot fait la somme qu'il leur demandoit.

Robert (c'étoit le nom du vieux Chevalier) commença par me rechercher : il me raconta l'histoire de sa vie ; peu-à-peu il se lia avec moi ; je n'avois aucune raison de m'en méfier ; il me conduisoit chez les plus belles femmes ; il me louoit sur ma naissance, sur mon éducation, sur mille qualités qu'il me supposoit. La flatterie est douce ; les esprits qui sont le plus en garde contre ses amorces, sont quelquefois les premieres dupes de sa perfidie ; & je n'étois

(1) C'étoit ainsi qu'on appelloit les prix que les Dames distribuoient, & dont le vainqueur ne manquoit pas de se parer.

que trop disposé à l'écouter. Je prenois Robert pour mon ami; j'étois le sien; je lui avois donné toute ma confiance; je me prêtois à ses goûts; il avoit étudié les miens: il s'attacha à tirer parti de ma vanité; il la flatta avec une adresse dont je fus aisément la dupe; il me consultoit jusques dans les plus petites bagatelles, & me faisoit toujours honneur du succès. Il me juroit toujours l'amitié la plus sincere; il me donnoit des conseils dont j'avois souvent éprouvé la solidité.

Ma vivacité, mon accent étranger, la difficulté que j'avois à m'exprimer dans la langue du pays, plaisoient à la Comtesse; elle me traitoit avec plus de familiarité que mes camarades. J'étois son Ecuyer de préférence. Robert secondé par mon amour propre, me persuada qu'elle ne me voyoit pas d'un œil indifférent, & j'avoue à ma honte que j'eus la présomption de le croire: je redoublai de zele & de soins auprès d'elle, sans pourtant qu'il me soit jamais arrivé d'avoir l'idée de sortir des bornes du respect: Robert eut beau me représenter que l'amour timide est presque toujours malheureux, il ne réussit jamais à me rendre téméraire.

J'étois avec Robert dans l'union la plus intime. Lorsqu'il me vit assez engagé dans ses filets, il me prépara au dernier coup. Une nuit que tout le monde étoit retiré, & que je me disposois à suivre le lendemain mon maître dans un voyage, il monte dans ma chambre, ferme la porte, & comme s'il avoit un secret de la plus grande importance à me communiquer, il me demande s'il peut se confier à moi. Je l'assurai qu'aux termes où nous étions ce doute m'offensoit. Il m'embrasse, & me dit à demi-voix: Mon cher Fortunatus, je suis plus convaincu que personne qu'il ne s'est passé entre Madame la Comtesse & vous, rien que de très-honnête; cependant, soit qu'elle ne se soit pas assez observée, soit que votre amour vous ait trahi, M. le Comte, qui par malheur n'est que trop enclin à la jalousie, vous a épiés l'un & l'autre, & vous lui avez donné des soupçons dont il a fait part à quelqu'un.

J'attendois avec impatience la fin de cette conversation;

je crus qu'elle se borneroit à me donner quelques conseils utiles. Je ne pouvois cependant concevoir que j'eusse pu alarmer le Comte. Comme je n'avois rien à me reprocher, je pris d'abord la chose en plaisantant. Robert me regarda d'un air fort sérieux; & le Comte est très-irrité contre vous, ajouta-t-il; je le sais positivement; mais au fond il vous aime, & il seroit très-fâché de se défaire de vous. Il a long-tems cherché les moyens de concilier son amitié & sa tranquillité, de maniere qu'il puisse vous laisser auprès de sa femme, sans avoir rien à craindre. Voici enfin l'expédient qu'il a imaginé : gardez-moi, je vous prie, sur tout ceci, le secret le plus inviolable ; il y va du repos du reste de mes jours; d'ailleurs, je compromettrois un ami intime, qui connoissant mon amitié pour vous, m'a informé de tout ce mystere. M. le Comte, ajouta-t-il, ne vous a-t-il pas ordonné d'être prêt demain au point du jour, pour l'accompagner à Louvain; ne vous a-t il pas dit qu'il y alloit pour terminer un procès qu'il avoit avec le Comte de Saint-Paul ? Cela est vrai, lui dis-je ; quelle conséquence en tirez-vous ? Dans le tems, continua-t-il, qu'il fera semblant d'être occupé de son affaire, il doit vous envoyer chez un homme qui lui est entiérement dévoué. Il est vrai, repris-je, qu'il m'a demandé si je connoissois bien Louvain, & si je saurois m'acquitter des commissions qu'il me donneroit dans différens quartiers de la Ville. Justement, dit Robert : eh bien, cet homme chez lequel il doit vous envoyer, est un Chirurgien très-habile à la vérité, qui de force ou de gré, avec le secours de quelques personnes de sa profession, doit vous mettre dans le cas de ne jamais inspirer de jalousie à personne; vous faire une de ces opérations qui font le plus grand mérite de nos vertuoso d'Italie. M. Robert, m'écriai-je en pâlissant, songez-vous bien à ce que vous me dites? En êtes-vous bien assuré? Seroit-il possible qu'une jalousie si mal fondée pût porter M. le Comte, qui est un si bon maître, à me faire un outrage semblable ? Plût à Dieu, mon cher Fortunatus, que je pusse douter de la vérité de l'avis que je vous donne. A quel propos seroit-on venu m'avertir à

l'heure qu'il eſt, preſqu'au moment de votre départ? D'ailleurs, comment auroit-on deviné que Madame la Comteſſe a quelque penchant pour vous, & que vous n'êtes pas inſenſible à ſes charmes? Il eſt vrai que vous avez des ennemis; je le ſais; mais quel parti pourroient-ils tirer de cette ſuppoſition? Ce n'eſt pas la premiere fois qu'une idée ſemblable eſt entrée dans la tête d'un jaloux; au lieu que jamais on n'a vu la haine la plus forte faire imaginer, ah!....cela ne ſe conçoit point. Au ſurplus vous voilà parvenu; vous êtes fort & vigoureux; ne témoignez rien; armez-vous, accompagnez M. le Comte: ſi l'avis qu'on m'a donné eſt faux, vous aurez une preuve certaine de la malice de ceux qui vous en veulent, & je vous promets de vous nommer l'ami qui vient de m'avertir: ſi au contraire l'avis eſt vrai, que riſquez-vous? Un Chirurgien eſt-il un champion ſi redoutable? Vous n'avez pas craint la lance de Thimothée, & vous avez peur du raſoir d'un Chirurgien? Allons, Fortunatus, du courage. Non Parbleu, m'écriai-je, je ne m'y expoſerai point: accompagne M. le Comte qui voudra; vous êtes mon ami, M. Robert; je vous remercie de l'avis: la ſeule choſe que je vous demande dans ce moment, c'eſt de m'aider à me cacher juſqu'à ce que les portes de la Ville ſoient ouvertes: j'ai le plus grand regret de me ſéparer de vous & de quitter M. le Comte.... Le parti que vous prenez, me dit Robert, d'un air affligé, eſt bien violent: ſi j'avois cru que vous priſſiez la choſe ſi vivement, je me ferois bien gardé de vous rien dire. Quoi! Fortunatus ne ſait vaincre le péril que par la fuite? D'ailleurs, qu'allez-vous devenir? Vous ne pouvez pas douter que M. le Comte ne vous aime: la précaution même qu'il prend pour pouvoir vous garder en sûreté dans ſa maiſon, en eſt une preuve: où trouverez-vous un meilleur maître? Il eſt vrai qu'il a le défaut d'être jaloux: après tout, dépend-il de nous d'éviter cette maladie? Au fond, le pire de tout, c'eſt qu'en effet il exécute ſon projet: ſerez-vous le ſeul dans le cas où il veut vous mettre? Si le mal d'autrui eſt un ſoulagement pour celui que nous éprouvons, vous trouverez la moitié du monde peuplée de compagnons de

votre infortune. Dans tout l'Orient, dans votre pays même, en vaut-on moins pour cela ? Cet accident a-t-il empêché quelqu'un de parvenir aux premieres dignités? Eh! que ſavez-vous la fortune qui vous eſt deſtinée? Ce que la fougue de vos ſens vous fait regarder dans ce moment comme un malheur, eſt peut-être le plus grand bien qui puiſſe vous arriver; car enfin, vous êtes ambitieux, & à votre âge ſouvent la fatale paſſion de l'amour abſorbe toutes les autres, & devient l'écueil des projets les mieux concertés. Vous le voyez par ce qui vous arrive: la beauté de Madame la Comteſſe vous a frappé: auſſi-tôt oubliant qu'elle eſt l'épouſe de votre maître, vous vous livrez à des vœux indiſcrets: au lieu que vous n'aurez plus rien de ſemblable à craindre. Plus notre maître ſera tranquille ſur votre compte, & plus il eſt probable qu'il s'attachera à vous. Vous gouvernerez ſous ſon nom: libre de la plus ardente des paſſions, tout occupé de votre avancement, il n'eſt rien que vous ne puiſſiez vous promettre. Ami Robert, repris-je, laſſé de ſa harangue, vous êtes-vous mis dans la tête que je me laiſſerois perſuader par les beaux exemples que vous me citez? Eh bien! ſachez que l'empire du monde ne me tenteroit pas, s'il m'étoit offert au prix que vous dites. Eh quel bien peut compenſer!.... La ſeule idée me fait frémir. La nuit eſt déja avancée; conduiſez-moi dans quelque retraite sûre, & ſur-tout ne parlez à perſonne de mon départ que dans trois jours. Le traître prit un air affligé, maudit le moment fatal qui alloit nous ſéparer; me conduiſit dans une maiſon écartée, où je fis mener mon cheval; & avant que le Comte ne fût éveillé, je partis, mon oiſeau ſur le poing, ſuivi de mon chien, comme ſi j'allois à la chaſſe, & regardant toujours autour de moi.

La crainte me donna des ailes; je fis dix lieues ſans m'arrêter; & lorſque je crus le faire ſans danger, j'achetai un autre cheval, & je renvoyai celui du Comte, ainſi que ſon chien, afin de lui ôter tout prétexte de me faire ſuivre. J'ai ſu depuis qu'il fut fort étonné d'un départ auſſi précipité; il fit les plus exactes perquiſitions; il demanda à chacun de ſes domeſtiques en particulier, ce qui m'avoit

déterminé à partir ainſi, ſans lui avoir démandé mon congé; ſans avoir dit adieu à perſonne, & ſur-tout ſans avoir demandé mes gages, qui ne laiſſoient pas d'être conſidérables: il proteſta que s'il découvroit que quelqu'un de ſa maiſon m'eût donné lieu de me plaindre, il l'en puniroit ſévérement. Il monta dans l'appartement de ſa femme, & lui fit les mêmes queſtions. Elle l'aſſura que bien loin d'avoir reçu quelque déplaiſir, je lui avois paru le ſoir même plus gai qu'à l'ordinaire; que je l'avois fort amuſée ainſi que ſes femmes, par les détails des uſages de mon pays, que je leur expliquois de la maniere la plus plaiſante.

Cependant Robert voyant à quel point ſon maître me regrettoit, craignant d'ailleurs l'effet de ſes menaces, alla recommander le plus inviolable ſecret à tous les domeſtiques du Comte: ils ignoroient la maniere dont il s'y étoit pris pour m'engager à fuir; ils le preſſoient de le leur découvrir; mais il eut l'adreſſe de les tromper eux-mêmes, & de leur perſuader que j'étois parti pour aller rétablir les affaires de ma famille.



CHAPITRE II.

Autre épreuve du caractere de Fortunatus.

L'IMAGE effrayante de l'opération avec laquelle le perfide Robert avoit inutilement tenté de me familiariſer, étoit toujours préſente à mon imagination; j'arrivai à Calais, & je ne me crus en ſûreté, que lorſque j'eus mis la mer entre le Comte & moi. Quelle joie je reſſentis en débarquant en Angleterre! Je m'acheminai vers Londres, où je crus me trouver au rendez-vous de toutes les nations; le commerce les y attire des extrêmités de l'univers, & ſemble ne faire qu'une même famille des peuples diſperſés ſur la ſurface de la terre. Quel art que celui qui facilite aux habitans des contrées les plus éloignées, les moyens de ſe communiquer leurs ſecours mutuels!

Je me livrois à ces réflexions, lorſque j'apperçus deux jeunes gens de mon âge, que je reconnus pour être mes compatriotes. Ils étoient débarqués depuis peu en Angleterre; leurs parens leur avoient donné quantité de marchandiſes à vendre; mais n'étant jamais ſortis de chez eux, & ne connoiſſant le pays où ils étoient, que par leurs lectures & par les inſtructions de leurs peres, ils ſe hâterent de vendre : l'argent qu'ils reçurent leur parut un fonds inépuiſable; jamais ils ne s'en étoient vu autant. Le deſir d'apprendre des nouvelles de mes parens, & cet inſtinct qui, dans quelque ſituation & dans quelque pays que nous nous trouvions, nous ramene malgré nous vers notre patrie, me firent courir vers ces deux jeunes gens; & après les complimens ordinaires, je leur demandai des nouvelles de Théodoſe & de Gratiane; j'appris qu'ils étoient à peu près dans la même ſituation où je les avois laiſſés, & qu'ils ne pouvoient ſe conſoler de mon abſence. Je ne perdis pas un moment; je ſaiſis l'occaſion d'un vaiſſeau qui retournoit à Famagouſte; je leur écrivis tout ce qui m'étoit arrivé depuis le moment de notre ſéparation, & je leur renouvellai les promeſſes que je leur avois déja faites, de ne me conduire que ſuivant les ſages inſtructions qu'ils m'avoient données. Mais quelles que fuſſent mes réſolutions à cet égard, mon peu d'expérience les rendit bientôt inutiles. Mes compatriotes s'étant liés avec des jeunes gens plus adroits qu'eux, ils m'aſſocierent à leurs parties; peu à peu ils nous engagerent à jouer; ils firent ſi bien qu'en moins de ſix mois je me trouvai ſans argent : j'en demandai à mes camarades; mais eux-mêmes ſe virent obligés de retourner chez eux, mépriſés & inſultés par ces mêmes libertins qui les avoient dépouillés. Pour moi je n'avois pas eu un meilleur ſort : comme j'avois moins d'argent que les autres, je fus le premier ruiné.

Mes compatriotes m'avoient mené chez une jeune Angloiſe; nous nous étions juré l'amour le plus tendre & une fidélité à toute épreuve. Elle m'avoit pluſieurs fois vanté la ſolidité du caractere Anglois : que vos Italiennes, me diſoit-elle, plus emportées dans leurs plaiſirs, ſe piquent de

de les épuiser tous; qu'elles se vantent de leurs transports & de leurs fureurs; que les Françoises se glorifient du nombre de leurs conquêtes; qu'elles se flattent de posséder seules l'art de subjuguer leurs amans, de leur faire aimer leurs caprices, & adorer jusqu'à leurs défauts; les Angloises ne tirent vanité que des sentimens qu'elles éprouvent & des plaisirs qu'elles donnent; c'est chez elles que vous trouverez la volupté jointe à la délicatesse, & couverte du voile de la décence qui la rend plus piquante encore: nos cœurs sont simples comme nos attraits; nous détestons le fard qui dépare la beauté & qui enlaidit la laideur même.

Des sentimens aussi épurés m'avoient attaché pour toujours à Sophie; le peu que j'avois, je l'avois dépensé avec elle; je lui aurois sacrifié ma vie. J'étois dans la plus grande indigence; j'avois quelque dessein de passer en France pour y chercher un maître; mon amour pour Sophie, me faisoit regarder ce projet avec horreur: je le lui communiquai cependant, en lui protestant que je serois le plus malheureux des hommes s'il falloit m'éloigner d'elle. Quel fut mon étonnement, lorsqu'elle entreprit de me persuader que c'étoit le meilleur parti que je pusse prendre! qu'il ne falloit pas attendre que je fusse accablé par la misere, qu'elle en seroit désespérée; mais qu'elle feroit ce sacrifice à mon bonheur. Enhardi par ce conseil, je lui avouai que l'exécution de ce projet exigeoit quelque argent, une somme très-modique à la vérité, une simple guinée, & que je ne l'avois pas. A cet aveu je la vis changer de figure, un air sombre se répandit sur son front, l'éclat de ses yeux s'éteignit; je me persuadai que c'étoit un effet de son cœur compatissant. Quelle délicatesse, me disois-je en moi-même! Oh! il n'y a que les Angloises qui sachent aimer; il n'y a qu'elles qui aient une ame sensible. Tu le veux, ma chere Sophie, m'écriai-je; complice de ma cruelle destinée; tu me condamnes à te quitter; eh bien! je te jure qu'aussi-tôt que la fortune m'aura fait part de ses premieres faveurs, je viens à tes pieds reprendre une chaîne que rien ne brisera jamais: prête-moi cette guinée qui me manque; que ce soit toi qui jettes la premiere pierre de l'édifice; puis-je être malheureux

ſous de tels auſpices! Non, me répondit-elle, d'un ton à me glacer; non, mon cher Fortunatus; je n'aurai jamais le courage de contribuer auſſi formellement à ton départ; ſi j'apprenois que tu fuſſes malheureux, je ne me conſolerois jamais d'en avoir été la cauſe; ma délicateſſe n'en peut ſoutenir l'idée d'avance. Sophie eut l'art de me perſuader; mon cœur ſimple avoit été la dupe de Robert; la même ſimplicité, quand même je n'aurois point aimé, m'eût empêché de ſuſpecter la délicateſſe de Sophie.

Je n'inſiſtai pas plus long-temps; mais il étoit trois heures, & j'étois à jeun: depuis que j'étois à Londres je n'avois eu d'autre aſile que la maiſon de Sophie, avec qui les jeunes Anglois, amis de mes compatriotes, m'avoient fait faire un arrangement pour tout le temps que je reſterois en Angleterre. Je repréſentai à Sophie qu'il étoit tard: Mais cela eſt vrai, me dit-elle, vous m'y faites penſer; on m'attend chez le Lord *Bubble*, où je ſuis priée depuis huit jours, avec deux ou trois de mes amies: c'eſt un homme eſſentiel; je lui ai promis, &, pour rien au monde, je ne voudrois lui manquer. Elle prit ma main pour deſcendre, & me renvoya avec le ſourire le plus gracieux. Mes entrailles affamées avoient beau proteſter contre la dureté de la perfide, mon cœur la juſtifioit toujours.

J'avois rencontré à Londres un de mes parens qui apprenoit le commerce. Florinde y étoit depuis quelques années; il avoit étudié le caractère de la Nation, & quoiqu'il y eût trouvé plus communément qu'en Chypre, des Sages qui aiment la vertu pour elle-même, des citoyens appliqués & patriotes, des eſprits ſolides & livrés à la réflexion, des ames dégagées des préjugés & capables d'actions grandes & généreuſes, il y avoit éprouvé, comme par-tout ailleurs, des trahiſons & des perfidies: il s'étoit apperçu, que quoiqu'il y eût des femmes reſpectables par leur attachement à leurs devoirs, par leur douceur, par une conduite irréprochable, le ſexe y poſſédoit en général, comme dans tous les pays, l'art de ſéduire & celui de tromper. Florinde avoit pluſieurs fois voulu me dégoûter de Sophie; j'avois juſqu'alors payé ſes conſeils par beaucoup d'indifférence;

j'eus recours à lui; je lui exposai ma situation : il s'empressa de soulager ma misere, & me promit de me trouver un maître. Je me gardai bien de lui parler de ce qui venoit de se passer entre Sophie & moi; je savois qu'il étoit prévenu contr'elle, & je craignois plus que jamais la malignité de ses interprétations. J'ai toujours remarqué que dans l'amour & dans l'amitié, moins nous avons lieu de nous méfier de l'objet aimé, & plus nous sommes portés à la jalousie; & qu'au contraire lorsque nos doutes sont le mieux fondés, nous cherchons à éloigner les soupçons, à justifier la trahison, à repousser l'évidence pour embrasser une erreur qui fait alors notre seule consolation. Mon imagination peignoit Sophie ingrate, fausse & légere; mais ce sourire gracieux qu'elle avoit fait en me quittant, cette délicatesse de sentimens qu'elle m'avoit si souvent marquée, cette humeur sombre qui avoit éclaté dans ses yeux, lorsque je lui avois annoncé mon départ, & mille autres circonstances que j'interprétois en sa faveur, renversoient toutes mes idées. Je voulois me convaincre de la vérité par moi-même: j'allai chez elle : Sophie étoit sortie; j'y reviens, elle étoit à la campagne; j'y retournai encore; Lord *Bubble* & Lady *Secks* étoient venus l'enlever dès le point du jour. J'y allai plusieurs fois inutilement; ce ne fut qu'après la quinzieme que je reçus cette lettre. « Je suis bien fâchée, mon cher » Fortunatus, que les circonstances nous aient si mal » servis; depuis quinze jours je suis surchargée d'affaires » & de plaisirs; je connois trop vos sentimens pour croire » que vous voulussiez me faire manquer aux unes, & pour » vouloir me priver des autres; les miens sont trop vrais » pour ne pas vous épargner des démarches inutiles: je » prévois que ceci sera long; je suis au désespoir de ne » pouvoir pas recevoir vos adieux avant votre départ; » recevez les miens; & épargnez-vous la peine de revenir. »

Cette lettre acheva de me détromper : cette délicatesse de sentimens dont j'avois été la dupe, me parut un moyen d'autant plus horrible, que Sophie l'avoit puisé dans mon cœur. Il m'en coûta pour m'en guérir; sa noirceur fut le meilleur remede que j'employai contre la perfide. J'étois

toujours dans le dessein d'aller en France : Florinde vint m'annoncer qu'il m'avoit trouvé un maître tel qu'il me falloit; un Négociant riche; jouissant de la meilleure réputation, prudent sur-tout, & Florentin. Quel qu'il soit, lui dis-je, je l'accepte; mon projet n'est que de ramasser quelque argent pour continuer mes voyages, jusqu'à ce que je trouve à me placer auprès de quelque Seigneur. Nous fixâmes au lendemain mon entrée chez le Négociant de Florence, à qui Florinde avoit promis de me présenter.



CHAPITRE IV.

Effets sinistres de l'entêtement. Malheurs non mérités de Fortunatus.

A peine fut-il jour que j'arrivai chez Florinde; je voulus savoir quel étoit le caractere de mon nouveau maître. Le Signor Alberti, me dit-il, est bon homme au fond, se piquant de finesse, quoiqu'il en ait très-peu; se mêlant de toutes les affaires, quoiqu'il n'y entende rien; se vantant d'une pénétration singuliere pour connoître les hommes, quoiqu'il ait été la dupe de quiconque a voulu l'attraper; & c'est parce que je connois votre droiture & votre franchise, que je vous mets auprès de lui. Les banqueroutes qu'il a essuyées auroient dû le rendre un peu méfiant; l'idée où il est qu'il n'y a pas de repli assez caché dans le cœur humain qu'il ne découvre d'un coup d'œil, lui donne à cet égard une sécurité imperturbable. Empêchez, autant que vous le pourrez, qu'il ne soit trompé; mais gardez-vous bien de le lui faire connoître; il aimeroit mieux être volé par tous les fripons des trois Royaumes, que d'en croire à quelqu'un qui l'avertiroit d'être sur ses gardes. Voilà le Signor Alberti; partons.

Nous le trouvâmes enfoncé dans un tas de papiers, entouré de deux ou trois Secrétaires, & réglant, nous dit-il,

une affaire importante, à laquelle les gens de loix n'entendoient rien. J'applaudis à ſon zele: je félicitai les perſonnes que cette affaire regardoit: il me fixa à pluſieurs repriſes, & puis ſe tournant vers Florinde: je ſerois bien trompé, lui dit-il, ſi votre couſin n'étoit pas un de ces eſprits fins, déliés, faits pour parvenir à la plus grande fortune. Ce pays-ci abonde en gens ſubtils, en ſyrenes perfides: dis-moi, n'en as-tu pas encore rencontré ſur ton chemin? Hélas! oui, répondis-je en rougiſſant. Bon! conte moi donc comment tu t'en es tiré? Oh, très-bien, réprit Florinde, qui vit que je balbutiois; cette hiſtoire eſt trop longue, & mon couſin vous le racontera une autre fois; vous êtes fort occupé, & nous craindrions d'enlever à vos clients des momens précieux. Nous convinmes de nos faits; Alberti me donna quelques commiſſions, racompagna Florinde & ſe remit à l'ouvrage.

Je rentrai vers midi, après avoir fait avec le plus d'exactitude qu'il me fut poſſible, toutes les affaires dont Alberti m'avoit chargé; je lui en rendis très-bon compte, & je lus dans ſes yeux qu'il étoit ſatisfait. Il donnoit à dîner ce jour-là, & quoiqu'il fût dans l'uſage de faire une table particuliere pour ſes Commis, il me fit l'honneur de me prévenir que je mangerois avec lui. Quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis entrer Don André, le libertin le plus décrié par ſes mœurs, qui ſoit jamais ſorti de Florence, & dont la probité étoit la plus ſuſpecte! Alberti s'apperçut de mon étonnement, & après avoir embraſſé D. André, & lui en avoir demandé la permiſſion, il me conduiſit dans ſon cabinet. Je vois bien, me dit-il, & cela m'étonne, que tu es la dupe de l'opinion commune: je ſais tout ce qu'on dit de D. André; je ne puis pas douter qu'on n'ait bien des choſes à lui reprocher: le haſard me l'a fait connoître, & malgré toutes les apparences, après l'avoir examiné juſqu'au fond de l'ame, j'ai reconnu en lui la probité la plus incorruptible, la juſtice, la bonne foi, la candeur; tu en jugeras mieux par toi-même; dépouille-toi de tout préjugé, je vais faire tomber la converſation ſur l'affaire qui le ramene à Londres.

J'appris, car D. André ne prenoit même pas la peine de pallier ses vices, que son pere l'avoit envoyé en Flandres avec un vaisseau chargé de marchandises; qu'il les avoit vendues, & qu'il en avoit consommé le produit avec un tas de libertins de son âge: je fis entendre à mon pere, disoit-il, que j'avois employé ces fonds en marchandises de retour, à plus de cinquante pour cent de profit: le bon homme enchanté de ma conduite, m'envoya des lettres de change pour des sommes considérables, & je ne manquai pas de lui écrire que j'en avois fait le même emploi; il m'en envoya tant, qu'enfin il épuisa tous les fonds qu'il avoit chez ses correspondans. Mon pere fut ruiné. J'étois jeune; je promis de réparer ma fortune par un bon mariage; & mon pere à qui il ne restoit plus que cette ressource, de force ou de gré, consentit à me voir. Je partis pour Florence, je passai par Turin. On y parloit d'un Anglois que sa générosité avoit réduit à la misere, & que ses dettes avoient conduit en prison. Je demandai à le voir; ses malheurs me toucherent: je ne prétends pas me faire valoir; mais si mon goût m'a coûté un tiers de ma fortune, je suis redevable de la perte des deux autres à mon ame trop compatissante. Enfin, après bien des sollicitations, j'obtiens la permission de voir le généreux étranger. Quel fut mon étonnement lorsqu'on m'ouvrit la prison, & que je reconnus le jeune *Gréenfield*, avec qui j'avois été fort lié à Londres. Je le consolai du mieux que je pus; je le priai de m'indiquer un moyen de le tirer de-là, & je lui promis de ne pas perdre un instant. Il me demanda si je ne connoissois point *Hyeronimo* Alberti, Florentin, le plus riche, & sur-tout le plus entendu & le plus sage Négociant de Londres. Gréenfield me dit qu'Alberti étoit son ami, & qu'il ne manqueroit pas d'avancer tous les fonds nécessaires pour le tirer de prison: il promit de rendre ces fonds à cent pour cent d'intérêt, & à moi une bague de mille guinées; ce que je ne dis que pour vous peindre la générosité de mon ami; car je suis bien éloigné de rien accepter: il m'indiqua en même tems quelques-uns de ses amis, pour lui servir de caution auprès du Seigneur Alberti. J'embrassai Gréen-

field; j'écrivis à mon pere qui m'attendoit, & je repris le chemin de Londres. Il y a un mois que j'y ſuis arrivé; le Seigneur Alberti conſent à avancer les fonds; mais ſa prudence exige des cautions; c'eſt ce qui retarde la concluſion de cette affaire. Ce n'eſt pas que les amis de Gréenfield refuſent de le cautionner; mais comme je me ſuis chargé de porter moi-même l'argent à Turin, je ne veux point ſouffrir qu'ils l'envoient par une autre voie; c'eſt une méfiance qui m'outrage, & j'aimerois mieux aller prendre la place de mon ami, que de conſentir à une telle infamie.

Lorſque D. André eut ceſſé de parler; eh bien, me dit tout bas Alberti, jugerez-vous toujours les honnêtes gens d'après l'opinion publique? Je ne répondis rien. Après le dîné, lorſque nous fûmes ſeuls, je lui demandai, pourquoi ayant ſi bonne opinion de D. André, il ne prenoit pas ſur lui de confier ſes fonds, ſans s'inquiéter d'autre caution que lui-même. Je n'héſiterois pas un moment, me répondit-il; mais je ſuis Commerçant, & ce ſeroit manquer eſſentiellement aux loix du commerce: il faut que chacun faſſe ſon métier.

Ce D. André que mon maître avoit ſi bien pénétré, ne tarda pas à mettre ſa prudence en défaut, & peu s'en fallut qu'il ne m'entraînât dans le même précipice où il plongea Alberti. Le Duc de Bourgogne avoit épouſé depuis peu la ſœur du Roi d'Angleterre, qui lui deſtinoit un préſent conſidérable en bijoux les plus rares; ils n'étoient pas arrivés à tems; mais lorſqu'ils le furent, le Roi chargea un vieil Officier de ſa Cour d'aller les porter à la Ducheſſe. D. André apprit que ce préſent étoit chez ce Seigneur, dont le départ étoit fixé à peu de jours; il parvint par ſes intrigues à faire connoiſſance avec lui, & lui témoigna un grand deſir de voir ces bijoux: ce n'eſt pas, lui dit-il, la ſeule curioſité qui m'engage à vous faire cette demande; j'ai des diamans d'un très-grand prix; je ſais que le Roi deſire d'avoir ce qu'il y a de plus beau dans ce genre: ſi ceux que j'ai ſont plus rares que ceux de Sa Majeſté, je les donnerai à un prix raiſonnable & je prendrai les ſiens en

échange. Le Lord y consentit, & le retint à dîner, après l'avoir présenté à sa femme. Il le conduisit ensuite dans son cabinet, & lui fit voir toutes ses pierreries l'une après l'autre. D. André admiroit celles-ci, méprisoit celles-là, & l'assura qu'il avoit quelques pieces supérieures à tout ce qu'il voyoit. Le bon Lord qui connoissoit à peine D. André, ne se méfia point de lui & demanda à son tour à voir ses pierreries. La partie fut remise au lendemain, & D. André l'invita à dîner avec lui dans la maison d'Alberti, pour avoir plus de tems à eux. Le scélérat ne manqua pas de revenir tout de suite chez mon maître, & lui dit qu'enfin il avoit trouvé un des plus riches Seigneurs de la Cour, parent de Gréenfield, qui offroit de cautionner & de tirer le prisonnier d'embarras : il doit venir demain dîner avec nous, continua-t-il; mais comme c'est une affaire qui n'a été traitée encore qu'entre lui & moi, & qu'il reste quelques difficultés à lever, ne lui parlez de rien pendant le repas; je l'amenerai au sortir de table dans une chambre de la maison dont vous me donnerez la clef..... Eh! mon Dieu je vous entends à merveille, dit le pénétrant Alberti; je gage qu'il ne se doute pas que c'est moi qui avancerai les fonds; quand vous aurez terminé, vous le ferez passer dans mon cabinet, & il signera son cautionnement. Vous y voilà, reprit le fripon; comment diable avez-vous deviné tout cela? Oh, oh! répondit en riant Alberti, je vois tout d'un coup d'œil. Au reste, interrompit D. André, vous êtes le maître de lui parler de cette affaire. Eh! non, je m'en garderai bien; mais à propos, D. André, votre prisonnier vous a promis une bague de mille livres sterlings & à moi cent pour cent d'intérêt de mes fonds; il feroit bon de ne pas oublier ces articles, & de faire cautionner le Lord pour le tout; qu'en pensez-vous? Ce que j'en dis au demeurant, n'est pas par intérêt; mais enfin vous avez interrompu votre voyage de Florence, & moi je suis Commerçant, & il faut que le Prêtre vive de l'Autel. Vous avez raison, repliqua D. André, j'y avois pensé pour ce qui vous regarde; mais pour moi, mille guinées de plus ou de moins, que m'importe? Je ne

romprai pas la négociation pour cela. Oh ! vous êtes le maître, reprit Alberti; mais sur-tout n'oubliez pas mon petit article, qui au fond est une bagatelle pour Gréenfield.

Le lendemain André ne manqua pas d'aller prendre le Lord; il le conduisit chez Alberti: on dîne gaiement; Alberti laisse D. André faire les honneurs du repas; il avoit dit au Lord de ne point parler de diamans ni de bijoux devant son hôte, de crainte de se voir importunés l'un & l'autre par l'envie qu'il auroit de les voir, & pour mille autres raisons; de sorte que D. André disoit pendant le dîner mille choses à double sens, que le Lord interprétoit relativement aux bijoux, & Alberti relativement au cautionnement: le Lord répondoit dans le sens de D. André, & Alberti l'entendoit dans le sien. Le dîner fini, D. André prend le Lord par dessous le bras, & le conduit dans une chambre qui étoit au dessus de celle où ils étoient; il ouvre une cassette, dit au Lord de s'approcher, & tandis que celui-ci se baisse à cause de la foiblesse de sa vue, il lui plonge un poignard dans le sein, & l'étend à ses pieds; il redouble, & ne lui donne pas le tems de pousser un seul cri: ensuite il lui arrache l'anneau qu'il avoit au doigt, & prend les clefs qu'il avoit dans sa poche; ferme la porte sur lui, & va vers sa femme qu'il trouve dînant avec ses enfans. Madame, lui dit-il, votre mari a trouvé parmi mes pierreries deux diamans qui peuvent convenir au Roi; il voudroit les confronter avec deux des siens; il vouloit venir les chercher lui-même, mais à cause de son âge, je m'en suis chargé moi-même; & comme il a craint que vous fissiez quelque difficulté, n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, il m'a remis la clef de son cabinet, & de plus cet anneau où est son cachet. Cette femme qui ne se douta de rien, conduisit D. André au Cabinet; mais ils ne purent trouver les bijoux quelques recherches qu'ils fissent: D. André pâlit, en voyant qu'il perdoit le fruit de son crime.

Cependant le sang du Lord qui avoit coulé à travers le plancher jusques dans la sale d'Alberti, nous avoit tous effrayés; nous montons, nous trouvons la porte de la chambre fermée à clef; nous l'enfonçons : quel spectacle !

le cadavre du Lord étoit à terre noyé dans ſon ſang, percé de pluſieurs coups. Nous étions dans la plus grande conſternation. Alberti, qui dans toutes lès affaires ſe piquoit de prévoir les ſuites, fut d'avis de ne pas éclater : il me traita d'eſprit borné, parce que je propoſai d'avertir la Juſtice, & de dépoſer naïvement tout ce qui s'étoit paſſé. Tandis que nous étions dans cet embarras, D. André arrive avec le ſang froid de l'homme le plus innocent. Ah! Monſieur, m'écriai-je en le voyant, quelle horreur venez-vous de commettre? Moi ! dit le ſcélérat, je me ſuis défendu, & j'ai tué un monſtre qui voulant tourner à ſon profit les préſens que Gréenfield a promis au Seigneur Alberti & à moi, m'a tenu des propos inſolens : je lui ai repliqué ; il a pris ſon épée, a fondu ſur moi ; je me ſuis mis en défenſe, & il eſt venu lui-même au devant du coup que je lui ai porté. Du coup! lui dis-je encore? En voilà pluſieurs ; c'eſt ce qui prouve, reprit-il, ſa rage & ſon acharnement ; il s'eſt relevé, & eſt venu encore ſur moi, & m'a forcé de l'achever malgré moi : mais je vous vois tous effrayés ; que craignez-vous? Cette affaire ne regarde que moi. Comme on ſçait qu'il a dîné avec nous, vous direz à ceux qui pourroient venir le demander, que nous ſommes ſortis enſemble après avoir pris querelle ; cependant laiſſez-moi faire, & revenez dans la chambre où vous étiez. J'étois toujours d'avis qu'Alberti allât faire ſa déclaration ; mais l'obſtiné vieillard diſoit qu'il faudroit être bien inſenſé de s'aller mettre dans de mauvaiſes affaires, tandis qu'on pouvoit les aſſoupir. Nous attendîmes long-tems D. Andre ; il ne reparut point : nous remontâmes, & nous ne trouvâmes ni le cadavre, ni l'aſſaſſin, ni veſtige de crime ; nous eûmes beau chercher dans toute la maiſon, nous ne trouvâmes rien. Ce fut alors qu'Alberti triompha. Bientôt après, il reçut un billet de D. André, qui lui marquoit d'être tranquille, qu'il partoit, & que quelque diligence qu'on fît, il ſeroit impoſſible de le joindre. Je voulois qu'on gardât du moins ce billet, comme une juſtification du crime dont on pourroit nous accuſer ; le malheureux Alberti, plus entêté que jamais, fut d'avis de le brûler, pour qu'il n'en reſtât aucune trace. Néanmoins

il étoit au désespoir de la fuite de D. André : s'il est innocent, s'il n'a fait que se défendre, disoit-il, qu'a-t-il à craindre ? s'il a soustrait les preuves de la mort, pourquoi fuit-il ? Tout cela l'embarrassoit.

Cependant la jeune veuve inquiete de l'absence de son mari, écrit de tous côtés. Le bruit se répand qu'il a fui ; le Roi en est informé ; il commence à craindre que le Lord n'ait été tué pour le présent dont il étoit chargé : on délibere d'envoyer dans sa maison ; on fouille par-tout, & l'on ne trouve rien : alors le doute se change en certitude. On veut pourtant savoir ce qu'il est devenu, quel pays il a choisi pour cacher son larcin : on interroge la femme : elle répond en pleurant qu'elle est plus inquiete que personne, qu'il y a six jours qu'elle ne l'a vu ; elle ajoute que c'est depuis qu'il est sorti avec D. André pour aller dîner chez Alberti, Commerçant Florentin ; que ce même jour D. André étoit revenu avec l'anneau de son mari & les clefs de son cabinet pour chercher de sa part les bijoux ; mais qu'elle ne les a point trouvés. On ne manqua pas de se transporter chez Alberti, qui avoua que D. André avoit eu quelque dispute avec le Lord au sujet de quelques bijoux que D. André vouloit lui vendre, & qu'ils étoient sortis ensemble. Pour plus grande sûreté, on conduisit en prison Alberti & ses domestiques, qui répondirent tous unanimement comme leur maître. Cependant on se saisit des clefs de la maison d'Alberti, dans l'espérance de trouver quelques indices ou peut-être les pierreries : on fouille, on met tout sans dessus dessous : un de la troupe qui tenoit un flambeau à la main, va aux latrines ; il lui vient dans l'idée d'allumer du papier & de l'y jetter ; il voit un cadavre au fond, appelle ses camarades, & leur fait part de sa découverte ; aussi-tôt on fit ouvrir la fosse, & l'on reconnoît le malheureux Seigneur percé de plusieurs coups. On le retire, on l'expose devant la maison d'Alberti. A ce spectacle, les Anglois entrent en fureur contre les Florentins ; ils veulent punir toute la Nation du crime d'un seul, les Florentins sont obligés de se cacher. On nous interroge de nouveau : nos réponses alors deviennent des preuves contre nous ; on nous con-

fronte le cadavre; tous, à l'exception d'Alberti, avouerent la vérité. Nous étions à la veille d'être jugés. Combien de fois ne regrettois-je pas dans la prison d'avoir quitté le Comte de Flandres, au risque de perdre ce qu'il vouloit m'enlever. Enfin je déclarai tout ce que je savois de D. André. Sur ma déposition on soupçonna qu'il emportoit les diamans du Roi. On suspendit notre jugement: le Roi fit courir après lui : on le trouva au bout de deux mois de recherches à Alexandrie, parmi les malfaiteurs condamnés aux travaux publics; on le ramena, & à force de tourmens, on lui fit avouer son crime. Les domestiques d'Alberti furent déchargés de l'accusation de meurtre, ainsi que moi, mais cependant condamnés à un bannissement hors du Royaume. La finesse d'Alberti lui coûta la vie; il ne démentit jamais sa premiere déposition : il feignit de ne pas reconnoître D. André; il s'imaginoit que sans son aveu, on ne pouvoit condamner ni l'un ni l'autre: il se trompoit, & son obstination le conduisit à l'échafaud avec D. André. Il étoit coupable à la vérité d'avoir célé le crime, de ne l'avoir pas révélé; mais il n'auroit pas vraisemblablement été puni de mort.



CHAPITRE V.

Tout pour le mieux. La fortune vient en dormant. Bourse enchantée.

Je me hâtai de gagner le premier port, & de sortir de cette terre fatale : je suis bien malheureux, me disois-je; je servois un bon maître, j'étois content auprès de lui, & il faut que sa maudite jalousie lui tourne la tête, & lui fasse prendre la résolution de me rendre eunuque, pour pouvoir m'aimer en sûreté: j'arrive en Angleterre, j'y suis volé par des libertins, trompé & chassé par ma maitresse, enfin sur le point d'être pendu par l'obstination d'un vieillard imbécile: ô ciel! si ce sont les aventures que tu me prépares,

donne moi le courage de les ſupporter, ou reprends une vie qui ſeroit le plus funeſte de tes dons. Plongé dans ces réflexions affligeantes, j'arrive à Douvres, je m'embarque; mon trajet fut plus heureux que je n'avois lieu d'eſpérer après tant de malheurs : je parcourus la Picardie, en m'informant par-tout ſi je ne trouverois point un maître : je traverſai une partie de la France, & je parvins juſques dans la Baſſe-Bretagne. Etranger, n'oſant me confier à perſonne, & craignant également les hommes & moi-même, je me trouve dans un pays aride, déſert, ſans iſſue; plus j'avançois, & plus je m'égarois : la nuit approchoit, j'entrevois loin de moi une eſpece d'habitation; je double le pas : c'étoit une verrerie abandonnée depuis long-temps, repaire infect d'inſectes & d'oiſeaux nocturnes : il faiſoit froid, je reſolus d'y paſſer la nuit. A peine eût-elle couvert de ſes ombres & mes chagrins & la faim qui me dévoroit, que j'entendis ces lieux affreux retentir des hurlemens des bêtes ſauvages dont ils étoient peuplés : des vieux ais que le temps & la pourriture avoient détachés de la cabanne, je fis une porte que je fermai avec les débris d'une partie des murs : dès que je vis le jour, je repris ma route, ayant mon poignard à la main, la ſeule arme qui me reſtât; je m'engageai dans une forêt épaiſſe, & j'en cherchois vainement les routes, parce qu'au lieu de la prendre à travers, je la ſuivois par ſa longueur. La nuit me ſurprit encore mourant de faim, de ſoif & de laſſitude : j'apperçus une fontaine auprès de moi, je bus, & j'allois m'endormir ſur ſes bords, lorſque j'entendis le rugiſſement des ours, & le bruit que faiſoient autour de moi des bêtes ſauvages qui venoient à la fontaine. Quoique la chaſſe fût mon premier métier, je crus qu'il étoit auſſi dangereux de fuir que de reſter où j'étois : je pris le parti de monter ſur un arbre très-élevé ſous lequel j'étois couché. La lune éclairoit, je choiſis la branche la plus forte de l'arbre, & je vis bientôt autour de la fontaine une immenſe troupeau d'ours, de loups, de ſangliers & d'animaux monſtrueux : un entre autres qui tenoit du loup & de l'ours, s'approcha de l'arbre, & me ſentant ſans doute, il commence à grimper avec

agilité; il gagne les premieres branches, & me suit jusques aux plus élevées; voyant que je ne pouvois l'éviter, je lui porte plusieurs coups sur la tête, & lui fais plusieurs blessures. Il leve sur moi une de ses griffes énormes; je recule; il manque son coup, & perdant l'équilibre, il tombe; sa chûte fait retentir la forêt, & tous les animaux effrayés prennent la fuite : le coup qu'il se donna, le sang qu'il perdoit, l'empêcherent de se relever : cependant je n'osois descendre, ses blessures le rendoient plus furieux; je m'arrangeai sur l'arbre, en attendant qu'il eût perdu ses forces avec son sang : mais je craignis que le sommeil qui m'accabloit ne me fît tomber moi-même : j'en descendis tenant toujours mon poignard à la main : le monstre rugissoit encore : je le frappai, il expira, & son sang que je suçai, soutint mes forces qui commençoient à m'abandonner : enfin le sommeil l'emporta sur ma crainte, je m'endormis à côté de l'ours.

Les premiers rayons du soleil m'éveillerent : quel fut mon étonnement, lorsque je vis devant moi une femme d'une beauté éclatante, qui écartoit les bêtes féroces qui sembloient vouloir venger le monstre qui me servoit d'oreiller. Oh! qui que vous soyez! m'écriai-je, Déesse, Fée ou mortelle, dirigez mes pas hors de ce bois. Depuis trois jours j'erre dans cette solitude..... Je sais, me dit-elle, tout ce qui t'est arrivé, & c'est à moi que tu dois imputer tous les événemens dont tu murmures. Ingrat, de quoi te plains-tu? Quand tu quittas la maison paternelle, c'est moi qui t'inspirai de t'adresser au plus doux des maîtres; ton bonheur étoit assuré, si tu avois voulu te fixer auprès de lui. Ah! Déesse, m'écriai-je, vous savez à quel prix. Je sais, reprit-elle en soupirant, que tu donnas dans le piege que Robert te tendit; que tu fus la dupe de l'envie que te portoient tes camarades; que la jalousie du Comte étoit une feinte dont ta vanité ne te permit point de te méfier. Je sais que c'est par le même motif que tu as été dupé par Sophie; je sais tous les malheureux qui te sont arrivés à Londres, & que tu les as supportés avec constance; je t'en ai récompensé : tu devois périr avec Alberti; je t'ai arraché

de la prison ; je t'ai conduit dans ces bois où tout autre eût péri; je t'ai fait rencontrer la masure qui t'a mis à couvert des bêtes féroces; je t'ai offert une fontaine pour soutenir tes forces défaillantes; j'ai suscité le monstre qui t'a fait si grand'peur, & dont le sang a appaisé ta faim ; j'ai écartai loin de toi des ennemis qui t'auroient devoré pendant ton sommeil. Je sais que tu as beaucoup souffert; mais je vais t'en récompenser. Je puis t'accorder ou de longs jours, ou une force extraordinaire, ou une santé parfaite, ou une sagesse consommée, ou de grandes richesses, ou la plus grande beauté : choisis, & ne tarde pas à te déterminer, car je suis la Fortune, & tu dois avoir entendu parler de mon inconstance. Déesse, m'écriai-je, je connois les avantages d'une longue vie, mais ils ne me tenteront point; quand l'homme a végété cinquante ou soixante ans sur la terre, que lui importe une longue vieillesse, toujours accompagnée de mille infirmités ? Je conviens que la force éleve l'homme au dessus de ses semblables; mais elle le rend souvent téméraire & audacieux; d'ailleurs, à quoi me serviroit-elle sans la prudence ? La santé est un bien inestimable; mais elle est la suite du travail & de la modération, & je puis me la procurer aisément par ces deux moyens; la sagesse, ô Fortune ! est un bien foible mérite, lorsqu'elle est un effet du tempéramment; & c'est ce qu'elle seroit en moi, si je la recevois de vous. Je choisis donc les richesses; car c'est parce que je suis pauvre que tant de malheurs ont fondu sur moi; mais, dit-elle, c'est parce que Sophie t'a cru riche qu'elle t'a trompé: Déesse, repris-je, j'aime mieux une illusion qui me flatte, qu'une vérité qui me désespere : si j'eusse été toujours riche, je ne me serois jamais apperçu qu'elle me prenoit pour dupe. Eh bien, dit la Fortune, voilà une bourse : sa vertu est telle que dans quelque pays que tu sois, dans quelque circonstance que tu te trouves, à toute heure & toutes les fois que tu l'ouvriras, tu y trouveras dix pieces d'or; elle aura cette vertu pour toi, pour tes enfans, & pour ceux qui la posséderont, mais seulement pendant ta vie; après ta mort elle perdra sa vertu : tout ce que j'exige de toi, c'est que tous les ans à pareil jour

qu'aujourd'hui, tu maries quinze filles pauvres, à chacune desquelles tu feras une dot de quatre cens pieces d'or. Je le promis, & je n'ai jamais depuis manqué à ma promesse.

Je demandai à la Déesse de m'enseigner les moyens de sortir hors du bois; elle me fit signe de la suivre; elle me conduisit dans un chemin frayé, en me disant que je ne pouvois plus m'égarer; elle me défendit de me retourner pour savoir ce qu'elle deviendroit, & m'avertit que ma curiosité me seroit funeste. Je lui obéis, & je suivis le chemin qu'elle m'avoit indiqué. J'arrivai à une mauvaise hôtellerie: avant que d'y entrer je voulus faire l'expérience de la bourse; je l'ouvris & j'y trouvai dix pieces d'or, comme la Fortune me l'avois promis.

CHAPITRE VI.

Fortunatus éprouve que le bonheur n'est pas toujours à la suite des richesses.

QUAND je me vis assuré de la vertu de ma bourse, j'entrai gaiement dans l'auberge; & je dis à l'hôte de me donner ce qu'il auroit de meilleur, que j'avois faim, & qu'il en seroit bien recompensé; je l'exhortai sur tout de faire diligence. L'hôte étoit un bon homme, mais grand babillard & nouvelliste; il me fit cent questions à la fois: je compris que je ne dînerois pas de la journée si je lui répondois; je me contentai de lui dire que je revenois de Londres: il voulut savoir tout ce qui regardoit l'état actuel des affaires de ce Royaume. Je ne voulois pas le désobliger; mais je craignois de l'empêcher de préparer mon dîné: je lui dis donc qu'il m'étoit impossible de le satisfaire, parce qu'il y avoit fort long-temps que j'en étois sorti, & qu'en traversant de Douvres à Calais, un coup de vent avoit jetté notre vaisseau à plus de mille lieues en mer: il parut content de cette raison, malgré son peu de vraisemblance; mais je n'en fus pas quitte. Oh! bien, me dit-il, en

ce cas, c'eſt moi qui vous donnerai des nouvelles de ce pays : voici une hiſtoire que vous ne pouvez pas ſavoir, & que je tiens d'un Anglois qui paſſa ces jours derniers. Hyeronimo Alberti... non, D. André.... Attendez, il faut prendre les choſes de plus haut. Vous ſaurez donc... A ces mots d'Alberti & de D. André, je rougis ; & quoique je fuſſe preſſé par la faim, j'avois grande envie de ſavoir quelles avoient été les ſuites de la perte des pierreries du Roi, & ſi elles avoient été retrouvées. Je dis donc à l'hôte que comme cette hiſtoire me paroiſſoit un peu longue, j'irois l'entendre dans ſa cuiſine, & qu'il me la raconteroit en préparant le dîné. Il y conſentit, car tout lui étoit bon, pourvu qu'il parlât : je ne lui permis de commencer que lorſqu'il ſe fut mis à l'ouvrage.

Il me raconta tout ce que je ſavois mieux que lui ; mais je me gardai bien de l'interrompre : je lui demandai de m'apprendre ſi le Roi avoit retrouvé ſes diamans. Oui, me dit-il, par le plus grand hazard du monde : il fit écrire dans toutes les Cours, promit des récompenſes à celui qui pourroit lui en donner des nouvelles ; fit faire chez tous ſes ſujets les recherches les plus exactes ; mais tout cela fut inutile. La femme du Lord que D. André avoit aſſaſſiné, ne pouvoit ſe conſoler de ſa perte : par-tout elle le voyoit, par-tout elle l'entendoit ; pour mieux ſe nourrir de ſa douleur, elle ne vouloit pas quitter le lit dans lequel il couchoit avec elle. Trois mois s'étoient écoulés depuis cet aſſaſſinat ; enfin une veuve, amie de cette dame, vint à bout de lui perſuader de changer de lit, ou du moins de le faire tranſporter dans une autre chambre. Comme elle le faiſoit démonter, elle apperçut un carreau qui étoit mouvant, & dérangé de ſa place : elle ſe baiſſe pour le remettre, & voit une caſſette qu'elle reconnoît pour être celle où étoient les bijoux du Roi ; elle va chercher dans un tas de clefs, & découvre celle de la caſſette : elle ouvre, rien ne manquoit aux pierreries. Elle ne put s'empêcher de maudire ces miſeres qui avoient cauſé la mort de ſon mari. La veuve ne voulut confier ce ſecret à perſonne : dès le lendemain, elle prit elle-même ces joyaux, &

demanda à parler au Roi : il ne lui fut pas difficile d'y parvenir : elle se prosterna aux genoux de ce Prince, lui raconta comment elle avoit retrouvé ses joyaux, & les lui remit. Le Roi les examina, vit qu'il n'y manquoit rien, & marqua la plus grande satisfaction. Madame, lui dit-il, puisque ces bijoux ont causé vos malheurs; c'est à moi à les réparer ; aussi-tôt il fait appeller le Comte Williams, jeune homme aimable, fait pour plaire, qui s'étoit distingué dans la derniere guerre, & que le Roi aimoit beaucoup ; il le présenta à la jeune veuve. Je ne connois que lui, continua le Roi, qui puisse remplacer l'époux que vous pleurez : je n'exige pas que vous lui donniez la main dès-à-présent, je vous prie seulement, Madame, de lui permettre de vous voir; & s'il est assez heureux pour vous plaire, je me charge de sa fortune. La veuve regarda le jeune homme, & ne voulut pas refuser le Roi : il lui donna la main pour la reconduire chez elle : en amant délicat, il a commencé par faire un grand éloge du mort, il a pleuré avec elle ; peu-à-peu il est parvenu à le lui faire oublier, & l'on dit qu'ils attendent avec impatience que l'année du deuil soit revolue pour aller ensemble remercier le Roi, & se marier ensuite.

L'hôte grossit ce récit de mille circonstances que je supprime ; il entra dans tous les détails que le Roi avoit fait faire, & des amours du Comte Williams; il avoit préparé mon dîné, mis le couvert; nous avions dîné ensemble, & la nuit approchoit qu'il contoit encore : il y avoit trois nuits que je n'avois dormi ; le sommeil m'accabloit, & l'impitoyable babillard ne me donnoit pas un moment de relâche ; il avoit grand soin de m'éveiller dès qu'il voyoit que je m'assoupissois. Je lui dis que je ne voulois point souper ; je le priai de me faire préparer un lit, & de me conduire dans ma chambre ; il me prit par la main & commença une autre histoire, qu'il continua en faisant mon lit : il la mêloit de mille épisodes, qui lui faisoient à tout moment perdre de vue l'objet principal. Je me couchai, il s'assit auprès de moi, interrompit vingt fois mon sommeil, lorsque heureusement un cavalier entra

dans l'auberge, & me délivra jusqu'au lendemain de ses contes éternels.

Dès qu'il fut jour, mon hôte ne manqua pas d'entrer dans ma chambre pour continuer l'histoire qu'il avoit commencée la veille: mon déjeûné étoit prêt, je pris le parti de le laisser parler: j'espérois de m'en délivrer en partant; mais le bourreau, sous prétexte que la forêt étoit infectée de voleurs, voulut m'accompagner; il me suivit en me racontant l'histoire de tous les assassinats qui s'y étoient commis depuis son trisaïeul, qui le premier eut une auberge dans ce pays. Je m'apperçus qu'il s'effrayoit lui-même des contes qu'il me faisoit; nous étions dans l'endroit le plus épais de la forêt. Ami, lui dis-je, puisque vous habitez près de ces lieux; vous ne devez pas manquer de courage: je vois à travers les feuilles deux hommes qui se cachent en venant à nous; attendons-les de pied ferme. Je m'apperçus qu'il se troubloit: je ne les vois pas, me dit-il: voyez-vous, repris-je, ce gros chêne au milieu de cette touffe de broussailles à gauche; oui, oui, je commence à distinguer, répond-il en balbutiant; mais je m'apperçois que je suis sans armes: vous avez une épée; vous, tenez ferme, je vais chercher la mienne, & je reviens sur mes pas. Courez donc vîte, lui dis-je, & faites venir des troupes auxiliaires. Le poltron ne se le fit pas répéter; la peur lui prêta des aîles, & lorsque je l'eus perdu de vue, je continuai ma route.

Après avoir fait environ deux lieues, je m'arrêtai dans un village, & j'y cherchai une hôtellerie; j'eus grand soin de faire quelques questions à l'hôte, pour savoir à quoi m'en tenir, bien résolu de passer outre, s'il eût été aussi babillard que celui que je venois de quitter. Ce village étoit dominé par un petit château perché sur le haut d'un rocher. Là regnoit un petit tyran subalterne, favori du Duc de Bretagne, au nom duquel il gouvernoit. C'étoit là qu'il recevoit l'hommage de quelques malheureux qu'il appelloit ses serfs; ce n'étoient pas pour eux qu'ils arrosoient la terre de leurs sueurs; à la place des fruits qu'ils recueilloient, on leur vendoit fort cherement quelques alimens grossiers; & les grains que ce pays fertile produisoit en abondance, étoient

portés dans des terres étrangeres, pour y être vendus ou échangés avec des étoffes d'or, ou d'autres effets qui pouvoient flatter le luxe, la gourmandise, la vanité & les vices du Seigneur. Le Comte du Roc aimoit & protégeoit l'agriculture; mais si un de ses serfs avoit deux bons chevaux pour sa charrue, ils étoient confisqués à son profit; si quelqu'autre avoit une belle récolte, son imposition étoit augmentée du double; s'il négligeoit de travailler, il étoit puni, & souvent exposé à mourir de faim. Il y avoit de très-belles manufactures dans le château; chaque paysan étoit obligé d'avoir un certain nombre de brebis ou de moutons; mais il y avoit un impôt sur chacun; & comme le maître du troupeau étoit dans l'impossibilité de payer, la laine étoit confisquée au profit du Comte, & l'exacteur prenoit l'agneau pour son paiement: il est vrai que le lait restoit au paysan, mais il devoit fournir tant de livres de beurre par mois à la cuisine de Monseigneur, & quelques fromages pour les menus plaisirs de ses palfreniers.

Tandis que j'étois à l'hôtellerie, il se présenta un marchand de chevaux; j'en avois besoin; ils étoient très-beaux: j'en choisis trois qui me parurent les meilleurs; je ne marchandai point sur le prix. Le Seigneur du Roc en avoit eu envie: il les avoit marchandés; & ne pouvant les avoir au prix qu'il desiroit, il avoit fait dire au marchand, qu'il n'avoit qu'à sortir du Comté dans vingt-quatre heures; & en même tems il avoit fait publier un impôt sur tous les chevaux étrangers qui passeroient sur ses terres. Il envoya chercher l'hôte, & lui fit un crime de m'avoir fait voir ces chevaux; il lui demanda qui j'étois. L'hôte lui répondit qu'il ne me connoissoit pas; que j'étois venu à pied; qu'il me croyoit un simple écuyer. Le Comte entendant que je n'étois pas Gentilhomme, entra en fureur, & ordonna à ses gens de se saisir de moi, & de me mettre en prison. Les ordres d'un homme injuste sont plutôt & plus sévérement exécutés que ceux d'un Grand équitable & bienfaisant. Je fus enlevé & mis dans un cachot obscur, sans savoir pourquoi ni par qui. Dans le premier moment je regrettai de n'avoir pas demandé au Génie de la forêt, la force préférablement aux

richeſſes, pour briſer les fers, & délivrer ces pauvres habitans du monſtre qui les tyranniſſoit. On vint m'interroger dans la priſon en préſence du Comte. On me demanda d'où j'étois, & qui j'étois. Fils d'un pauvre Gentilhomme de Chypre, répondis-je, qui préféroit dans le tems de ſa fortune, l'amour de ſes vaſſaux à des richeſſes acquiſes par des vexations & des injuſtices. Alors le Comte m'interrogea lui-même. Où as-tu pris l'argent que tu portes, dont tu tires tant de vanité? — Cet argent eſt à moi, & je n'en dois compte à perſonne; mais ſi quelqu'un m'accuſe, il n'a qu'à paroître, & je me défendrai. — Puiſqu'on ne peut autrement lui arracher la vérité, qu'on le mette à la torture. Je n'étois point le plus fort; mais pour rien au monde, je n'aurois découvert la vertu de ma bourſe. Je fus mis à la queſtion; dès les premieres douleurs, je dis que j'allois tout déclarer. J'avouai que m'étant égaré dans le bois, j'avois trouvé une bourſe avec ſix cens écus. — Où eſt-elle cette bourſe? — J'ai pris l'argent & je l'ai jettée dans la riviere qui traverſe la forêt. — Inſigne voleur, eh! ne ſais-tu pas que toute la forêt m'appartient, & que tout ce qu'elle renferme eſt à moi? — Je l'ignorois alors. — Il falloit le demander. — Eh! je n'ai trouvé que des ours & des loups, (je n'eus garde de parler de l'hôte babillard). — Eh bien, ſelon les loix tu dois périr, & par une ſuite néceſſaire, tes biens doivent être confiſqués à mon profit. Hélas! me diſois-je alors en moi-même, à quoi me ſerviront maintenant les richeſſes? Si j'avois choiſi la ſageſſe, je ne me ſerois pas jetté entre les griffes de ce vautour; ou ſi j'avois préféré une longue vie, je n'aurois pas à craindre à préſent de la perdre. Je ſuis tenté dans ce moment de racheter mes jours par le ſacrifice de la bourſe fatale; mais je me reſſouvins que la Fée m'avoit recommandé de la bien conſerver juſqu'à la mort. Alors je pris le parti de me jetter au pied du Comte du Roc : eh que vous importe, lui dis-je, la vie d'un infortuné que le hazard & ſes malheurs vous ont livré? prenez tout ce que je poſſede; il eſt à vous, puiſque vous êtes le maître & le plus fort; vous deſirez d'avoir les chevaux que j'ai achetés &

l'argent qui peut me rester ; prenez tout, & faites-moi grace de la vie qui ne peut vous être d'aucune utilité. Le Comte étoit inflexible, il craignoit que je n'allasse publier l'injustice qu'il commettoit; ma mort étoit résolue, lorsque je m'avisai de m'écrier, oh! ma mere qui m'attendez avec tant d'impatience, que deviendrez-vous lorsque mon frere vous apprendra ma cruelle destinée. Le Comte me demanda ce que signifioit ce discours. Mon frere, lui répondis-je, étoit avec moi dans la forêt; comme nous étions égarés, nous avons pris chacun un chemin différent, & nous nous sommes donné rendez-vous au village prochain. Mon aventure a déja éclaté; il sait sans doute que vous m'avez fait arrêter; ma mort ne peut être si secrette qu'il ne l'apprene, & c'est la nouvelle qu'il portera à Famagouste, où nous allions ensemble rejoindre nos parens. Le Comte craignit plus que jamais que son crime ne fût découvert; ma mort eût pu avoir des vengeurs parmi les Seigneurs ses voisins qui ne l'aimoient point; au lieu qu'étant d'un pays si éloigné du sien, il pouvoit garder impunément le fruit de son avarice. Eh bien, me dit-il, dis-moi où est ton frere? Eh! que sais-je? répondis-je : voyant que j'étois arrêté, il s'est caché sans doute pour attendre la fin de mon aventure, ou peut-être a-t-il fui. — Va, dit le Comte, en feignant de se radoucir, je n'ai voulu que t'effrayer; l'argent que tu as trouvé m'appartient, il m'avoit été volé, & ayant long-tems fait chercher le voleur inutilement, j'étois fondé à croire que c'étoit toi : je veux bien passer par-dessus la loi, & même par une bonté que tout autre à ma place n'auroit point, te donner de quoi continuer ta route. Alors il se fit amener les chevaux; je lui remis tout l'argent que j'avois : il me donna généreusement deux écus, & m'ordonna de sortir de ses terres dans le jour, sous peine de la vie.

Dès que je me vis en liberté, je me hâtai de tenir ma parole, aimant mieux être exposé à la férocité des ours, qu'aux injustices d'un tel monstre. Je n'osai faire usage de ma bourse pendant deux jours; le premier argent que j'en avois tiré m'avoit été si funeste, que j'allai jusqu'à Angers en mendiant.

CHAPITRE VIII.

Qui prouve que le bon usage des richesses en fait tout le prix. Purgatoire de Saint Patrice.

ON préparoit tout à Angers pour les nôces du Duc de Bretagne avec la sœur du Roi d'Arragon, qu'on y attendoit de jour en jour. Tout s'y disposoit pour les fêtes les plus brillantes; les étrangers y venoient en foule de toutes parts, & c'étoit pour se distinguer dans les tournois, que le Comte du Roc vouloit les trois chevaux qu'il m'enleva.

En arrivant dans la Ville, je me mêlai parmi le peuple; & sans que personne pût s'en douter, je mis plusieurs fois ma main dans ma bourse, d'où je tirai beaucoup d'argent. Lorsque j'en eus une assez grande quantité, j'achetai des habits que je trouvai propres à ma taille; je m'informai de la meilleure hôtellerie; je pris un domestique, & dès le lendemain j'allai acheter deux beaux chevaux, parce que je desirois de voir les fêtes, & d'attendre la Princesse qui devoit arriver par mer. Elle arriva peu de jours après, & les fêtes commencerent. Il y eut des joûtes & des tournois. J'y vis le Comte du Roc monté sur un de mes chevaux. Je m'étois muni d'une excellente armure; & quoique inconnu, je demandai à rompre une lance avec lui. Il accepta : je déclarai devant l'assemblée que je n'aspirois point au prix; mais je proposai à mon adversaire que le cheval du vaincu demeurât au vainqueur. Il voulut savoir qui j'étois; je le lui dis tout bas : il parut effrayé. Ne crains rien, lui dis-je, défends-toi; je n'en veux point à tes jours; tu ne m'as laissé la vie que dans la crainte que mon frere ne divulgât ta honte; je ne veux pas te l'arracher, pourvu que tu me promettes d'être plus juste à l'avenir, de soulager tes malheureux vassaux, qui ne sont pas tes serfs, & qui valent mieux que toi! Eh! qui es-tu, me dit-il, pour m'imposer des

loix? J'aime la justice, repris-je, voilà mon seul titre. Il y a quatre jours que tu étois le plus fort : si tu l'es aujourd'hui, je n'exige rien de toi ; tu peux être aussi injuste que tu le voudras ; si je le suis, fais ce que je demande, ou je te perdrai auprès du Duc de Bretagne que tu trompes, en abusant de l'autorité qu'il te confie. Aussi-tôt je m'écarte de lui ; nous faisons les saluts d'usage ; j'évite sa lance avec adresse, & du premier coup je le renverse sur la poussiere. Je lui réitérai ma demande ; il me promit tout ce que je voulus : alors je pris le cheval par la bride, & au lieu de l'amener, je le lui présentai ; je l'aidai même à monter parce qu'il s'étoit blessé en tombant. Le scélérat trembloit de tout son corps ; cependant je me disposai à quitter Angers, parce que les lâches & les méchans sont plus à craindre dans leur impuissance, que les bons dans leur plus grande fureur.

Il n'y eut que lui, qui sut que j'étois entré en lice, parce que je courus à toute bride le long de la Mayenne, où je jettai mon armure sans être vu de personne. Je revins à mon auberge, où chacun parloit diversemment de notre combat. Chacun rapportoit à sa maniere la conversation secrette du Comte & de moi, que nul n'avoit entendue : cependant l'hôte qui ne me connoissoit point, qui me voyoit sortir tous les jours à cheval, & qui ne me voyoit rentrer qu'à l'heure des repas, vint le soir même dans ma chambre & me témoigna son inquiétude : il me raconta que des inconnus après avoir beaucoup dépensé chez lui, avoient la fantaisie de monter à cheval, & qu'il arrivoit quelquefois que leurs chevaux les menoient si loin qu'il n'entendoit plus parler d'eux. Je me mis à rire de sa crainte, & mettant ma main dans ma bourse, j'en tirai cent écus que je lui donnai pour toute réponse. L'hôte fut honteux, prit le ton le plus respectueux & le plus soumis, & me mena dans le plus bel appartement de son hôtellerie.

Le lendemain, pendant que j'étois à dîner avec plusieurs Seigneurs, il entra une troupe de joueurs d'instrumens qui demandoient l'aumône en dansant ; je remarquai parmi eux un vieillard qui inspiroit le respect : il ne demandoit

point comme les autres; il paroiſſoit honteux & timide; ſa pauvreté paroiſſoit lui peſer plus que les années. Quelqu'un lui demanda qui il étoit : je ſuis Gentilhomme Irlandois, répondit-il ; il y a ſept ans que j'ai quitté mon pays : j'ai parcouru toute la Chrétienté ; j'ai traverſé deux Empires & vingt Royaumes ; chacun a ſa langue particuliere, & je ſais de chacune de ces langues tout ce qui eſt néceſſaire à la vie ; j'ai marqué les routes & les diſtances des pays, les particularités de chaque ville. Mais dans tous vos voyages, lui dit-on, qu'avez-vous remarqué de plus extraordinaire ? C'eſt l'homme, répondit-il, qui allie tous les vices & toutes les vertus : chaque animal a ſa paſſion particuliere, l'homme les a toutes ; mais ce qui le diſtingue ſur-tout, c'eſt ſon orgueil. Les animaux de la même eſpece ſe regardent tous comme égaux ; chaque individu de l'eſpece humaine ſe croit paitri d'un limon privilégié. L'homme vil qui rampe dans la miſere & dans la fange, a toujours quelque raiſon pous s'eſtimer plus que l'homme puiſſant qui le mépriſe, & qui croit encore l'honorer en l'écraſant.

Cet homme me parut ſingulier : j'avois la fureur de voyager ; je ne crus pas pouvoir trouver un meilleur guide : je l'appellai, je lui mis dans la main quelques pieces d'argent, & je le priai honnêtement de m'attendre juſqu'après le dîné. Je le menai dans ma chambre, & je lui témoignai le deſir que j'avois qu'il m'accompagnât ; je lui promis de lui entretenir un cheval & un écuyer, & de lui donner des appointemens conſidérables. Votre généroſité, me répondit-il, l'envie que vous avez de vous inſtruire, & le ſecours que vous pourriez tirer de moi, me feroient accepter votre propoſition, ſi j'étois moins vieux, & ſi je n'avois point une famille qui a beſoin de moi, & auprès de laquelle je brûle de me rendre. Eh bien, lui dis-je, nous commencerons nos voyages par l'Irlande ; je vous conduirai auprès de votre femmes & de vos enfans ; je ne ſerai point inutile à leur fortune ; & à la fin de nos voyages, quand je ſerai de retour à Famagouſte, j'aurai ſoin de votre vieilleſſe. Le bon Gentilhomme trouvoit le parti fort avantageux ; mais à ſon âge recommencer à voyager ! d'ailleurs la jeuneſſe eſt

imprudente, elle promet beaucoup, & tient rarement ses engagemens. Léopold, (c'étoit le nom du Gentilhomme,) hésitoit encore. Jeune homme, me dit-il, vous formez une grande entreprise ; avez-vous compté avec vous-même ? L'argent est le nerf de la guerre ; les voyageurs sont dans le cas des guerriers ; ils ont mille dangers à affronter, mille périls à éviter, des accidens à craindre, des incommodités inséparables des voyages ; la faim, la soif, les maladies, mille choses curieuses à voir ; des peuples où l'étranger n'est bien reçu qu'autant qu'il seme l'or à pleines mains. Je vous entends, lui dis-je ; n'ayez aucune inquiétude à cet égard. J'ouvris ma cassette, & lui dis d'y puiser tout l'argent qu'il lui falloit pour des habits & deux bons chevaux. Il ne vouloit rien prendre, & je fus obligé d'employer la priere pour l'engager à recevoir une somme qu'il crut suffisante ; il acheta un équipage, prit un domestique. J'avois deux écuyers & un valet ; nous nous trouvâmes six tous bien d'accord, & nous partîmes.

Après avoir parcouru l'Allemagne, où nous crûmes retrouver les mœurs dont Tacite a fait une description qui nous parut très-fidelle, excepté les Grands & les Nobles, nous arrivâmes à Bruges, où nous nous embarquâmes pour l'Angleterre. Je revis une seconde fois Londres ; je ne pus me défendre d'un certain frémissement en débarquant. Heureusement j'y étois peu connu ; & quand je l'aurois été, mon changement de fortune en auroit imposé & m'eût mis à couvert de tout événement fâcheux. Nous traversâmes l'Angleterre & l'Ecosse, & je rendis Léopold à sa famille.

Il me seroit difficile d'exprimer les transports, les expressions de joie, les larmes que la tendresse fit couler, lorsque j'annonçai & que je présentai ce bon vieillard. Il étendoit les bras, & ne pouvoit parler ; il embrassoit, tour à tour, sa femme, ses enfans, un gendre & une bru qu'il avoit acquis depuis son absence. Il alloit aux uns ; il revenoit aux autres ; l'allégresse brilloit jusques dans ses rides. A peine s'appercevoit-on de moi ; de tems en tems je me sentois embrassé tantôt par un jeune homme qui pouvoit à

peine respirer, tantôt par une jeune fille dont je voyois le sein palpiter & dont l'haleine étoit brûlante; & lorsque je voulois leur rendre leurs caresses, ils étoient déja dans les bras de leur pere, ou dans les bras des uns des autres. Attendri par ce tableau, craignant de les gêner, je dis à Léopold que je voulois dîner avec eux; que je ne tarderois pas à revenir; & je sortis pénétré d'un plaisir que la grandeur ni la richesse ne peuvent donner; il étoit trop délicieux pour que je manquasse au rendez-vous. Dès qu'on m'apperçut, la femme de Léopold vint au-devant de moi, suivie de sa famille; elle me fit mille excuses du peu d'attention qu'on avoit eu pour moi; ils me donnoient mille bénédictions. Le respect avec lequel vous me traitez, leur dis-je, me plaît bien moins que les caresses folles que vous me faisiez ce matin. La jeune fille, qui se souvenoit de m'avoir embrassé dans ses transports, baissa la vue. N'en rougissez pas, repris-je, jamais l'amour ne donna de baiser plus tendre; jamais la vertu n'en reçut d'aussi délicieux. Son pere vint à son secours; il me la présenta. Un jeune homme timide, d'une figure agréable, mais paroissant accablé de douleur, se tenoit à l'écart; je le crus un des fils de Léopold; j'allai vers lui comme pour l'encourager. Pourquoi cette tristesse, lui dis-je, dans un si beau jour, quand tout le monde est dans la joie du retour de votre pere? Ah! je n'ai pas l'honneur d'être son fils, me dit-il en soupirant, & ce retour ne sera funeste qu'à moi. Le silence de la famille succéda à ce peu de mots; je vis les yeux de la jeune fille se remplir de larmes, & Léopold me parut consterné. Je craignis d'être indiscret; cependant je fis signe à Léopold; il me suivit dans un cabinet que je vis entr'ouvert, & je le priai de m'expliquer un mystere dont je ne soupçonnai que la moindre partie. Je comprends, lui dis-je, que ce jeune homme aime votre fille, & qu'elle n'est pas insensible à son amour; mais ce que je ne conçois pas, c'est leur tristesse & la vôtre. Ah! Monsieur, me répondit-il, je souffre pour tous les deux: ce jeune homme est le fils d'un riche vieillard de cette Province; il a fait connoissance avec ma fille dans l'âge le plus tendre; ma femme, charmée de son

honnêteté & de ses mœurs, lui a laissé un libre accès dans la maison. Le bruit se répandit, il y a deux ans, que j'avois fait une très-grande fortune; le vieux Maskwell, le pere du jeune homme, est encore plus avare qu'il n'est riche; tant qu'il me crut pauvre, il s'embarrassa peu des amours de son fils, dans l'idée qu'il seroit toujours le maître d'en arrêter le cours quand il voudroit: mais lorsqu'on lui assura de tous côtés que je nageois dans l'abondance, il accourut au plus vîte pour s'informer de la vérité. Ma femme qui savoit ce qui en étoit, fit tous ses efforts pour se le dissuader; le vieux avare s'imaginant qu'on le trompoit, lui témoigna le plus grand desir de marier son fils avec ma fille; elle eut beau protester que les bruits qui s'étoient répandus étoient faux, il insista jusqu'à la menacer de lui intenter un procès, sous prétexte de je ne sais quelle promesse que les deux jeunes gens s'étoient faite, & qu'il supposoit: enfin il demanda Jenny avec tant d'instance, que ma femme lui donna sa parole. Ces deux pauvres enfans ont vécu dans l'espérance qu'à mon retour ils seroient unis. Comme je connois le pere, je viens de leur annoncer qu'il falloit renoncer l'un à l'autre; que je n'étois point riche, & que je ne voulois point abuser de la crédulité du vieillard. Ils ont eu beau me représenter qu'il avoit donné sa parole; qu'il avoit reçu celle de mon épouse; que cette promesse mutuelle étoit cimentée de part & d'autre par des écrits; je n'ai rien voulu écouter. J'en suis fâché; j'aime Sir Charles; il le mérite: ma fille est au désespoir; je plonge un poignard dans le sein de l'un & de l'autre, & ma femme ne sait lequel des deux elle doit regretter le plus.

Léopold cessa de parler; il alloit rentrer, je le retins. Avant de sortir de ce cabinet, lui dis-je, écrivez au pere que vous n'attendez que lui pour terminer le mariage de votre fille: confirmez le dans l'idée où il est de votre fortune, & je me charge du reste. Non, reprit-il, quelque tendresse que j'aie pour mes enfans, je ne consentirai jamais à tromper le pere de Sir Charles. Il est vrai qu'il a engagé sa parole; mais c'est sur l'espoir d'une fortune qui n'existe point. Ecrivez toujours; bon Léopold, lui dis-je, vous

êtes plus riche que vous ne pensez ; vous savez que j'ai avec moi une somme considérable : suffira-t-elle pour l'établissement de votre fille ? Eh ! Monsieur, me dit-il, y pensez-vous. Je suis pénétré de vos bontés. Mais, de bonne foi, croyez-vous qu'un homme qui peut tirer avantage d'une parole irrévocable, & qui ne le fait pas, parce qu'il sait bien qu'elle a été donnée par un motif qui n'avoit aucun fondement, aura la foiblesse d'abuser de votre générosité ? Non, Monsieur, gardez-votre argent; vous en aurez besoin dans le voyage que vous allez faire. Je me mis à rire de sa délicatesse; je lui persuadai si bien que j'avois dans ma patrie une fortune inépuisable, & que mon crédit s'étendoit dans les villes les plus éloignées, que je l'obligeai d'écrire au pere de Sir Charles. Le jeune homme, la larme à l'œil, nous interrompit pour prendre congé de Léopold & de moi. Vous ne partirez pas, lui dis-je, vous dînerez avec nous, & vous serez marié avec Jenny. Je le pris par la main ; je le conduisis à Jenny, qui fondoit en larmes, & que sa mere consoloit le mieux qu'elle pouvoit. Ne vous affligez pas, lui dis-je, je vous rends Sir Charles ; continuez à vous aimer; votre pere n'a voulu que vous éprouver l'un & l'autre, & vous surprendre agréablement: sa fortune n'est point une chimere, elle est telle que le bruit s'en étoit répandu.

Ils demeurerent tous comme pétrifiés ; ils ne savoient qu'en croire; mais je vins à bout de les persuader: les deux amans se livrerent à la joie & à l'espérance. Léopold reparut, sa lettre à la main ; ils coururent l'embrasser : son épouse lui faisoit de tendres reproches de lui avoir fait un mystere d'un bien qu'elle ne desiroit que pour lui & pour ses enfans. Vous vous trompez tous, leur dit Léopold ; je n'ai pas fait fortune ; c'est cet homme généreux qui pour vous calmer... Charles ne lui donna pas le tems d'achever. Ah! Monsieur, me dit-il en retombant dans sa tristesse, quel plaisir prenez-vous à vous jouer d'un malheureux qui ne survivra pas au chagrin que l'espoir dont vous le flattiez rendra plus amer ? Erreur encore, interrompit Léopold, qui leur expliqua tout ce qui venoit de se passer.

Je vis l'inſtant où Sir Charles & Jenny alloient tomber à mes pieds ; je leur déclarai que la ſeule marque de reconnoiſſance que j'exigeois d'eux, c'eſt qu'ils s'aimaſſent toujours. Je vis dans leurs yeux qu'ils avoient l'ingratitude en horreur : je fis partir un de mes Ecuyers ſur le champ, pour porter la lettre au pere de Sir Charles ; & nous nous mîmes à table, ayant à ma droite Jenny, & ſon amant à ma gauche. Ils ne me furent pas mauvais gré de les avoir ſéparés ; j'étois dans ce moment le point de réunion de leurs regards & de leurs ſentimens.

On ne pouvoit avoir que dans quinze jours des nouvelles de Sir Charles. J'en donnai quatre à Léopold pour ſe repoſer : je lui propoſai enſuite de m'accompagner dans le reſte de l'Irlande ; mais pour lui donner la ſatisfaction de ne pas quitter ſa famille, j'engageai ſon épouſe & ſes enfans de venir avec nous, ſans oublier Sir Charles. La partie fut acceptée, & nous nous mîmes en route le lendemain. L'amitié guidoit la caravane ; un ſecret penchant me faiſoit donner la préférence aux deux amans : les bienfaits nous attachent à ceux ſur qui nous les répandons avec plus de profuſion. Nous n'étions point éloignés de l'Abbaye de Saint Patrice, où le peuple d'Irlande croit communément qu'on trouve une des embouchures du purgatoire. Jenny voulut ſavoir ce qui avoit donné lieu à cette fable. Nous demandâmes l'Abbé, qui nous reçut avec affection, & nous invita à dîner. Nous le priâmes de nous faire voir cette caverne ſi célebre, & de nous dire ce qui avoit occaſionné ſa célébrité.

Cette Abbaye, nous dit-il, & les lieux qui l'environnent, n'étoient autrefois qu'un vaſte déſert (1) au milieu duquel étoit cette caverne. Le Saint Apôtre d'Irlande, Patrice, s'y étoit retiré dans le tems qu'il ſe préparoit à l'apoſtolat ; il y

(1) Le Purgatoire de Saint Patrice, ſur lequel on a débité tant de fables, étoit une caverne ſituée dans une petite île du lac d'Earn, en Ultonie. Le Pape la fit fermer en 1497, pour arrêter le cours de certaines pratiques ſuperſtitieuſes du petit peuple. Elle fut r'ouverte peu de tems après, & fermée une ſeconde fois par ordre de Henri VIII.

menoit la vie la plus austere. Le hazard lui fit découvrir cet antre: il eut la curiosité d'y pénétrer; il alla si avant, qu'il ne trouvoit plus d'issue pour en sortir; il entendit des plaintes qui retentissoient dans ces souterreins. Il craignit d'abord que ce lieu ne fût le repaire des bêtes féroces: bientôt il distingue une voix: il avance; il entrevoit un rayon de lumiere: il y court, & voit un vieillard vénérable, plus accablé de ses infirmités que de ses années. Oh! qui que vous soyez, lui dit cet homme, aidez-moi à sortir de ce lieu. Patrice accourut à lui; mais il ne savoit par où le conduire. Le vieillard alors siffla trois fois. Aussi-tôt un gros dogue d'Ecosse fit retentir la caverne de ses aboiemens. Le vieillard rassura Patrice, qui parut effrayé. Voilà, dit-il, le soutien de ma vie depuis six ans, & la seule créature vivante avec qui j'ai eté en société depuis trente-cinq. Plus sensible que ceux qui m'ont conduit ici, il sort tous les matins & va chercher sa proie qu'il partage avec moi. Je l'ai appris à m'apporter du bois; & l'eau qui filtre à travers les rochers fait ma boisson ordinaire. Il fit signe à son chien qui marcha devant eux; après les avoir guidés par ses aboiemens dans les ténebres, ils sentirent le terrein s'élever & former une pente douce & facile. Patrice le conduisit dans sa cabane, étendit quelques nattes, & après l'avoir fait coucher, il le pria de lui dire qui il étoit, & par quel événement il l'avoit trouvé dans ce souterrein.

Vous êtes jeune, lui dit le vieillard; vous n'avez pas connu le Comte de Falkland, l'homme le plus infatué de sa naissance: il auroit pu par son travail & par son industrie, trouver dans le commerce & dans les arts une ressource contre les disgraces de la fortune; il aima mieux se plaindre de ses injustices & souffrir, que de prendre un état qui l'eût mis au niveau des autres hommes. Il s'étoit retiré dans le Comté de Devonshire, où ses créanciers ne lui avoient laissé qu'une masure, sa femme & sa fille. Cet homme, qui eût rougi de sustenter sa famille par un travail honnête, n'avoit point de honte de vivre aux dépens de ses voisins qu'il méprisoit, qui lui prêtoient de l'argent qu'ils savoient qu'il ne rendroit jamais. La maison de mon pere, qui

jouissoit tranquillement des fruits d'un travail de quarante années, étoit contiguë à celle de Falkland; le Comte ne le regardoit que comme un vil commerçant; & mon pere se félicitoit d'une fortune qui le mettoit en état de soutenir un pauvre Gentilhomme & deux femmes respectables par leur vertu. Lady Falkland supportoit son infortune avec la fermeté la plus courageuse. Emma leur fille, les consoloit; & l'une & l'autre en l'absence du Comte, n'étoient occupées qu'à travailler de leurs mains, & à marquer leur reconnoissance à leur bienfaiteur.

J'étois jeune & de l'âge d'Emma; sa vertu, ses graces; sa beauté me toucherent: je n'osois lui faire connoître mes sentimens. Falkland devoit considérablement à mon pere, qui fournissoit sans compter à la dépense de la maison: ma délicatesse me faisoit craindre qu'Emma ne crût que je voulusse abuser de son état. Quelque précaution que je prisse pour cacher mon amour à Emma, il se déclara par mes soins pour ses parens, par l'art avec lequel je leur faisois accepter des secours, comme un hommage dont je devois seul être reconnoissant. Emma n'y fut point insensible; elle me louoit un jour sur l'adresse avec laquelle je savois ôter aux bienfaits le fardeau dont ils accabloient les malheureux. Je soupirai: elle rougit; nos yeux se rencontrerent; ils étoient mouillés de larmes. Vous, Emma, malheureuse! lui dis-je; ah! je le suis cent fois plus que vous, Emma; je ne pus en dire davantage; mon cœur étoit comme resserré par la contrainte où j'avois été depuis long-tems. Lady Falkland nous surprit: nous demeurâmes consternés; elle nous observa quelques instans, & fondant elle-même en larmes, elle vint nous embrasser l'un & l'autre. Ma chere Emma, mon cher Derby, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pénétré le secret de vos ames: si votre bonheur ne dépendoit que de moi, vous seriez déja heureux; j'amais on n'auroit vu d'union si belle: mais votre sort dépend d'un pere impitoyable, assujetti au plus tyrannique des préjugés. Il sait tout ce qu'il doit à Derby & à son respectable pere; il ne s'acquitteroit qu'à moitié en vous unissant; il n'y consentira jamais. Lady Falkland qui d'abord avoit jetté la joie

joie dans nos ames en nous épargnant l'embarras de nous expliquer, nous plongea dans la tristesse par ces derniers mots. Ah! Madame, lui dis-je, j'espere que mes soins, ma docilité, ma tendresse pour lui, les avantages que mon pere fera luire à ses yeux, les vertus de ce pere qui m'a laissé le maître de me choisir une épouse digne de lui, pourront le fléchir. N'y comptez pas, mon cher ami, reprit-elle; on peut dompter les caracteres les plus féroces, on ne guérit jamais les préjugés qui tirent leur source de l'orgueil. Je suis bien éloignée de m'opposer à vos feux; mais s'il en est tems encore, au nom de mon amitié pour vous, de votre amour mutuel & de ma tendresse pour ma fille, faites tous vos efforts pour les éteindre.

Lady Falkland se retira la larme à l'œil, & nous laissa ensemble. Les obstacles ne font qu'irriter l'amour; nous nous les dissimulâmes; je demandai à Emma la permission de faire parler à son pere: elle me l'accorda, & m'assura qu'elle faisoit les vœux les plus ardens pour le succès: quoiqu'elle fût dans l'intention de n'obéir qu'à son pere, elle ajouta qu'elle me connoissoit trop bien pour avoir à craindre que j'exigeasse d'elle d'autres sentimens, & que je pouvois être assuré que la mort lui seroit moins cruelle, que l'obstination dont on venoit de les ménacer.

Le cœur rempli de crainte & d'espérance, j'allai raconter à mon pere tout ce qui venoit de se passer; je le trouvai dans les mêmes dispositions que Lady Falkland; il me promit d'en parler au pere. Il étoit à une grande partie de chasse qui duroit depuis deux jours; j'attendois son retour avec impatience. Emma m'en avertit; il étoit revenu avec un parent, qui portoit le même nom & les mêmes armes; il l'avoit présenté à sa famille comme un homme qui les honoroit, comme le seul rejetton d'une branche qui avoit donné à l'Angleterre des hommes d'éclat, & qui ne s'étoit jamais mésallié. Emma fut allarmée de cet éloge; elle le reçut avec bonté; leur retour fut célébré par un repas poussé bien avant dans la nuit; &, selon la coutume des personnes de qualité de ce tems-là, tout en parlant de leurs ancêtres, ils se quitterent ivres de vin & d'arrogance.

Le ſeul domeſtique de la maiſon, excédé de fatigue & las d'attendre, fut ſurpris par le ſommeil; une flammêche de la lampe auprès de laquelle il s'étoit endormi, tomba ſur de la paille qui s'embrâſa, & en un inſtant la flamme ſe communiqua dans toute la maiſon; les deux Falkland, Emma & ſa mere étoient perdus ſans moi. C'étoit le lendemain que mon pere devoit propoſer mon mariage; vous jugez bien que j'étois éveillé. Voir le danger de ces infortunés, ſauter de mon lit, & pénétrer juſqu'à l'appartement d'Emma, ne furent qu'un inſtant; je la trouvai avec ſa mere cherchant à ſe jetter par une fenêtre qui donnoit ſur un foſſé très-profond. L'amour ſans doute en ce moment doubla mes forces: je jettai la fille ſur mes épaules; je pris la mere ſous mon bras: la flamme avoit gagné le bas de l'eſcalier. Fier de mon fardeau, je monte ſur le toit de la maiſon qui communiquoit à celle de mon pere; je les laiſſai toutes tremblantes dans un grenier où elles n'avoient rien à craindre; je les priai d'attendre un moment, & je me gliſſai par le même chemin dans la chambre où les deux couſins étoient couchés. Ils dormoient encore; & un quart-d'heure de plus, ils étoient engloutis dans les flâmes & dans les ruines: je les éveille; j'ouvre la fenêtre afin qu'ils viſſent le danger, & leur dis de me ſuivre. Ils ne ſe le firent pas répéter; je les conduiſis dans le grenier où j'avois laiſſé Emma. La joie qu'ils eurent tous de ſe voir en ſûreté, les rendit inſenſibles à la perte de leur maiſon. Emma & ſa mere ne pouvoient aſſez me marquer leur reconnoiſſance; les deux Falkland ſe félicitoient d'être délivrés du danger: la Providence, diſoit l'un, veille ſur des gens de notre eſpece. Ah! mon couſin, diſoit l'autre, croyez-vous qu'elle eût permis que la race des Falkland Rockbald eût péri ſi proche du port.

Nous ne comprîmes pas d'abord cette énigme; le vieux Falkland nous l'expliqua bientôt, en nous apprenant que le couſin étoit venu pour épouſer Emma; que tout cela étoit arrangé entr'eux, & qu'il ne ſavoit par quelle fatalité il avoit oublié d'en parler à ſouper, d'autant que la nôce devoit ſe faire dans deux jours. Nous nous regardâmes tous; Emma pâlit; le vieillard continua d'étaler les avan-

tages d'une union qui réunissoit sur la tête de son cousin, le bien des deux branches Falkland, & par laquelle le premier enfant mâle pourroit faire valoir les prétentions d'Auguste-Nabuchodonosor-Alfred-Alexandre Falkland, mort dans la Palestine, sur les biens qu'il avoit acquis & conquis sur le Persan Zaris, lors de la premiere croisade.

Le jour commençoit à paroître : je descendis chez mon pere, qui trembloit pour mes jours : je lui racontai d'un air consterné tout ce qui venoit de se passer, & ce que je venois d'apprendre. Il me consola ; & après avoir fait porter des robes pour les femmes, il les pria tous de descendre, & les logea dans sa maison. Le jeune Falkland, pour ne point augmenter l'embarras, prit congé & promit d'être bientôt de retour. Le pere d'Emma remit la nôce à huit jours ; bien entendu, ajouta-t-il, que l'ami Derby & son fils en seroient, supposé que la cousine Elhelrede-Méduse Falkland n'en fût point.

J'étois dans le plus grand désespoir ; la sensible Emma eût desiré d'avoir été la proie des flammes. Elle trouva un moment pour me jurer que jamais elle ne seroit l'épouse de son cousin ; qu'elle le connoissoit de réputation comme l'homme le plus propre à la rendre malheureuse ; qu'à l'orgueil le plus insupportable, il unissoit l'avarice la plus sordide, & les mœurs les plus corrompues.

En moins de six jours mon pere eut fait réparer la maison de Falkland : le vieillard, infatué de son cousin, ne manqua pas de le faire venir. Emma frémit à son arrivée ; elle eut l'art de faire retarder la nôce de quinze jours ; elle espéroit que son pere dévoileroit le caractere atroce de son cousin, & qu'il s'en dégoûteroit : l'orgueil de sa naissance l'éblouit sur ses défauts. Emma imagina de dégoûter son amant lui-même ; elle affecta un caractere tout différent de celui qu'elle avoit ; elle opposoit à l'avarice de son amant, une générosité qui l'effrayoit. Il n'avoit d'autre passion que pour la chasse ; elle affectoit de la détester ; & deux chiens qu'il idolâtroit, furent rélegués dans la Cour. Ce stratagême commençoit à réussir, lorsque le jeune Falkland intercepta une lettre qu'Emma m'écrivoit ; car nous avions cessé de nous voir.

Dès ce moment notre perte fut jurée ; il porta sa lettre au pere d'Emma, qui, furieux qu'un homme de mon espece eût l'audace d'aspirer à sa fille, menaça mon pere de toute sa fureur, si elle faisoit la moindre difficulté d'épouser son cousin ; il l'assura que s'il me rencontroit, il feroit expirer sous le bâton un faquin dont il ne voudroit point pour son valet. Heureusement je n'étois point chez mon pere : je le trouvai à mon retour noyé dans les larmes : il m'exhorta de renoncer à Emma, & d'abandonner à son orgueil un ingrat qui ne méritoit que nos mépris.

Je délibérois sur ce que j'avois à faire, lorsqu'on vint m'apprendre qu'on avoit vu Emma désespérée, fuir à pas précipités, & le jeune Falkland qui la suivoit; je craignois que son pere ne lui eût fait éprouver son ressentiment : je courus pour la secourir; mais j'appris que son indigne amant l'avoit maltraitée, & qu'elle fuyoit sa fureur. Je rencontrai le pere, qui ayant su tout ce qui s'étoit passé, couroit après eux. Vil séducteur, me dit-il, ta vie me répondra du sort de ma fille. Pere aveugle, vieillard ingrat, lui répondis-je, ce n'est ici ni le tems, ni le lieu de me justifier ; volons sur les traces d'Emma, & quand je vous l'aurai rendue, vous m'accuserez, si vous l'osez.

On nous dit qu'Emma, les cheveux épars, implorant le Ciel, avoit gagné un bois touffus, pour se dérober aux poursuites d'un homme qui marchoit sur ses traces ; qu'il y étoit entré par une autre route, & qu'il seroit bien difficile qu'il la rencontrât. Nous y pénétrâmes. A peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes les cris d'Emma, nous y volâmes ; nous la trouvâmes à demie-nue, le corps meurtri, la voix éteinte, se débattant entre les bras de l'infame Falkland. Je m'élance, & lui fais lâcher sa proie ; c'en étoit fait de sa vie, si Emma & son pere ne l'eussent arraché de mes mains. Qui de nous, dis-je au vieillard, mérite votre haine, ou cet infame ravisseur dont je viens de délivrer votre fille, ou un amant tendre & respectueux qui l'a sauvée des flammes & à qui vous devez le jour ? Toi, son amant ! s'écria l'impitoyable vieillard: O Ciel ! le fils d'un vil Commerçant ; ah ! je déchirerois des mes mains le cœur d'Emma,

avant de souffrir qu'elle fût unie à un homme tel que toi. Emma voulut malheureusement prendre mon parti : elle tomba aux genoux de son pere ; elle essaya de le ramener à des sentimens de reconnoissance, & ne fit que l'irriter encore : c'est moi, disoit-elle, c'est moi qui l'ai encouragé à espérer vos bontés : eh bien ! en voilà le fruit, dit-il, en levant le poignard sur moi ; Emma effrayée, se précipite au-devant du coup, & le reçoit dans le sein ; elle tombe, prie son pere de me pardonner, me tend la main & expire. Dieu ! comment dans ce moment ne poignardai-je point ce pere dénaturé. Voilà, voilà, cruel, m'écriai-je, le fruit de vos préjugés odieux. J'allois me percer le cœur ; les barbares, ils se réunirent pour m'en empêcher ; j'étois sans force ; la vue du sang qui couloit du sein d'Emma, me rendoit immobile ; ils appellerent du secours, & me livrerent à des juges aussi impitoyables qu'eux. On regarda comme un crime irrémissible, d'avoir osé aspirer à la main de la fille d'un homme tel que Falkland ; son ingratitude & sa cruauté furent comptées pour rien ; il avoit assez, disoient quelques Gentilshommes complices de son orgueil, il avoit assez honoré mon pere en recevant ses bienfaits. On me chargea du crime de la mort d'Emma, & l'on érigea le parricide en action héroïque : enfin un tribunal de sang me condamna à perdre la vie.

Lady Falkand qui faisoit plus de cas de la bienfaisance & de la probité, que d'aïeux le plus souvent souillés de crimes, & dont l'éclat s'est borné à faire l'abus le plus funeste de leur crédit & de leur puissance, sollicita secrétement ma grace. Hélas ! la plus grande qu'on eût pu me faire dans ce moment, eût été de me donner la mort. La fin cruelle d'Emma, & la douleur de mon pere, étoient pour moi des supplices plus affreux que tous ceux que la haine de mes ennemis eût pu inventer. Tout ce que Lady put obtenir, fut que ma peine seroit changée en une prison perpétuelle.

On me transféra en Ultonie, dans un cachot souterrein, que le jour n'avoit jamais éclairé : il ne l'étoit que par une lampe sépulcrale : on m'y descendoit par un soupirail

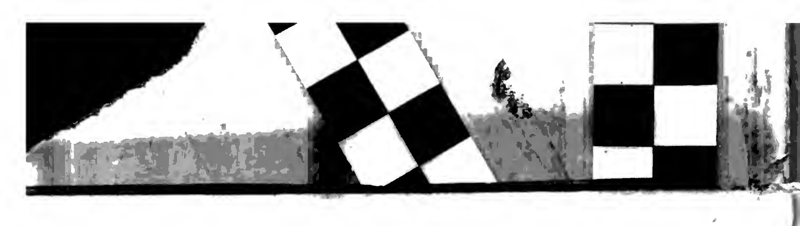
pratiqué dans la voûte, du pain, de l'eau, & une certaine quantité d'huile pour l'entretien de ma lampe.

Il y avoit cinq ans que j'étois dans ce caveau, lorsqu'une pierre se détacha du mur contre lequel la paille qui me servoit de lit étoit adossée : un vent frais & piquant se répandit dans mon tombeau par cette ouverture; je n'osois en approcher ma lampe, de crainte qu'elle ne s'éteignît. J'imbibai d'huile deux meches, & je les allumai; je vis que cette breche communiquoit à une cavité très-profonde: je démolis une partie du mur, & je plaçai mes lampes vis-à-vis de la caverne; j'y entrai, & j'avançai aussi loin que la lumiere pouvoit s'étendre. Le lendemain je laissai deux meches allumées dans mon cachot; j'en pris deux autres, & j'allai plus avant; j'eus le bonheur de les conserver: enfin je recommençai mon expérience le troisieme jour, & je vis de loin une lueur. Je n'osois d'abord avancer; mais n'entendant rien autour de moi, je continuai, & je me trouvai dans un endroit qui prenoit jour à travers un rocher; quoique la lumiere n'y parvînt qu'obliquement, & que je ne pus voir le Ciel, ma vue fut si agréablement affectée de ces rayons, que je me prosternai pour remercier l'Être Suprême: mes lampes étoient près de leur fin; je regagnai mon cachot à la hâte. Le jour suivant je me proposai de pénétrer plus avant : lorsque je fus parvenu à l'endroit éclairé, je vis que la caverne se divisoit en plusieurs souterreins; je choisis celui d'où il me parut qu'il venoit le plus d'air, & je laissai une de mes meches allumée, pour ne pas m'égarer au retour, à l'entrée de celui des souterreins qui conduisoit à mon cachot. Enfin je sentis que le terrein s'élevoit en pente douce, & bientôt je me vis au grand jour. Que la nature, toute inculte & sauvage qu'elle est en ces lieux, me parut belle! je ne vis autour de moi qu'un vaste désert; j'y aurois fixé mon séjour dès ce moment; mais je craignis qu'on ne vînt visiter ma prison, ce qui arrivoit trois fois l'année. Je revins donc encore à mon cachot: j'attendis qu'on eût renouvellé mes provisions. Alors je rallumai mes lampes pour la derniere fois; j'emportai tout ce que j'avois dans ma prison, & je rebâtis le mur

tel à peu près qu'il étoit : j'avois pris la précaution d'écrire ſur une pierre, avec de la craie que j'avois trouvée dans la caverne : *Il n'eſt point d'abyme ſur la terre où n'éclate la puiſſance de Dieu : il me delivre de cette priſon obſcure, de ce purgatoire où j'ai expié mes fautes. Hommes impitoyables, apprenez à pardonner ceux qui ont commis des fautes, & à rendre juſtice à l'innocent ; mais gardez-vous de chercher mon corps.*

Je revins dans ce déſert : je parcourus pendant deux jours ces lieux arides ; je n'y vis d'autres veſtiges que ceux de quelques animaux. La faim me força de revenir ſur mes pas ; je fixai ma demeure ſur le bord de la caverne : j'avois eu ſoin de conſerver mes lampes, & allumer du feu, que j'entretins avec plus de ſoin, que les Romains n'entretenoient celui de Veſta.

Je ſortois tous les jours au lever de l'aurore ; j'allois cueillir des racines que je préparois, des fruits ſauvages & quelques arbuſtes ſéchés. Peu à peu je m'accoutumai à cette vie que je trouvai délicieuſe, quand je la comparois à mon cachot. J'étois ſorti un matin plus tard que de coutume ; je vis à travers les brouſſailles un animal qui venoit à moi ; je me mis en défenſe : en regardant plus attentivement je reconnus que c'étoit un dogue d'Ecoſſe : je le flattai, il me careſſa : depuis ce moment il ne m'a plus quitté. Il m'a été de la plus grande reſſource : ſi je ne trouve pas avec lui les mêmes avantages que dans la ſociété des hommes, je n'en ai pas à craindre ni leur orgueil ni leurs perfidies : il va à la chaſſe, & partage avec moi ſa proie : il pourroit me faire ma part, car il eſt le plus fort ; mais comme je ſais préparer nos mets, il m'apporte tout, & il attend que je lui faſſe la ſienne. Si quelque bête féroce vient ſe refugier dans la caverne, il fait ſentinelle, & s'il voit qu'il ne puiſſe pas la combattre, il me guide dans le fond de ma retraite où j'ai fait des retranchemens. Depuis ſix ans la vieilleſſe & les infirmités m'empêchoient de ſortir : fixé dans le même endroit ſur un lit de feuilles, à peine avois-je la force de préparer nos alimens : je ſentois que la mort alloit terminer mes miſeres : mon chien qui ſemble prévoir



ce funeste moment, a redoublé d'attentions & de caresses, & lorsqu'il va à la chasse, il semble me quitter malgré lui.

Pendant que le vieillard racontoit son histoire, Patrice en l'écoutant lui préparoit des racines. Ils dînerent, & le chien qui par ses caresses marquoit sa reconnoissance au saint Evêque, partagea sa tendresse entre son maître & lui. Patrice apprit au vieillard l'effet que son inscription avoit produit sur un peuple crédule. L'infortuné Derby passoit pour un saint qu'on invoquoit. Il ne vécut que quelques mois. Patrice transporta son corps dans la caverne, ainsi que Derby en mourant avoit paru le desirer ; il lui creusa un tombeau, sur lequel son fidel chien expira de douleur.

Patrice peupla cette isle de Chrétiens nouvellement convertis, qui s'y retirerent pour fuir les persécutions. Il fonda une église sur l'embouchure de la caverne qui répond au cachot; on y conservoit précieusement la pierre sur laquelle Derby avoit écrit. Le mot de Purgatoire dont il s'étoit servi pour exprimer un lieu d'expiation, fut interprêté par le peuple par le sens propre. Patrice fit en vain ses efforts pour le détromper ; la crédulité publique saisit avidement tout ce qui tient du prodige; & il faut mille ans de raisonnemens & de preuves pour détruire une erreur qui s'est établie en un jour. Les Saints, les Papes & les Rois ont employé l'autorité pour détruire cette opinion, que leurs efforts n'ont fait qu'accréditer. Les Religieux de cette Abbaye ont souvent refusé d'ouvrir la caverne aux Pélerins qui viennent en foule : ils ont eu à craindre des séditions. La plupart de ceux qui y descendent, en rapportent des choses prodigieuses, que leur imagination aidée par l'obscurité du lieu & par mille échos qui y grossissent le plus petit bruit, & qui le rendent aussi effrayant que le tonnerre, leur fait prendre pour des vérités : ceux-ci les racontent aux autres qui y ajoutent encore.

L'Abbé cessa de parler. Il me conduisit à l'ouverture de la caverne ; il m'avoit prévenu que l'autre extrêmité avoit été bouchée par le tems, & qu'on n'y trouvoit plus les soupiraux qui l'éclairoient au tems de Saint Patrice. J'avois allumé des torches ; je voulois pénétrer jusqu'à la

tombe de Derby ; je pris un souterrein pour l'autre, & je m'égarai. Léopol marchoit devant moi. Las d'errer, nous nous assîmes sur une pierre.

Il y avoit déja plus de vingt-quatre heures que nous étions renfermés dans la caverne. L'Abbé, les Religieux & la famille de Léopold étoient dans les plus grandes allarmes : Sir Charles se désespéroit ; il vouloit descendre : son amante l'assura qu'il n'y descendroit qu'avec ellle. Une des choses qui nous inquiétoit le plus, étoit un bruit sourd & confus que nous entendions vers le fond de la caverne ; il provenoit des voix de toute la famille & des Religieux, multipliées & grossies par les échos. Pour nous, nous ne pouvions pas nous entendre; le moindre mot que nous disions, retentissoit comme le tonnerre dans le creux de la nue.

Il y avoit dans le couvent un vieillard qui s'étoit fait une étude de connoître tous les recoins de ce souterrein, qui vers le milieu formoit un dédale, dont les detours revenoient toujours sur eux-mêmes. On le fit venir ; on lui promit cent guinées, s'il pouvoit nous ramener. Il se munit de beaucoup de cordes, en attacha le bout à l'ouverture, nous appella de tems en tems, d'une voix très-basse ; nous lui répondîmes de notre voix ordinaire : après que le bruit que nous avions fait se fut dissipé, il nous dit de prendre un ton aussi bas que lui, afin qu'il pût discerner l'endroit où nous étions. Nous obéimes, & bientôt nous apperçûmes la lueur de sa torche : il nous conduisit jusqu'au centre du labyrinthe, en lâchant toujours sa corde. Lorsque notre curiosité fut amplement satisfaite, il nous ramena à l'entrée, où nous trouvâmes la famille de Léopold & les Religieux en prieres. J'ajoutai cinquante guinées aux cent qu'on avoit promises au vieillard. L'Abbé nous fit servir un dîner plus abondant que délicat : je le remerciai, & je fis présent à l'Abbaye de deux tonneaux de vin que j'avois fait acheter par mes Ecuyers; présent dont l'Abbé fit très-grand cas, par la rareté dont il est dans le pays.

CHAPITRE VIII.

Suite du précédent.

NOUS parcourûmes encore quelques villes & quelques ports d'Irlande, & nous reprîmes le chemin de la maiſon de Léopold. Nous y trouvâmes le pere de Sir Charles, l'avare Maskwel ; il nous attendoit avec impatience : il avoit queſtionné les domeſtiques, & ce qu'on lui avoit dit ne répondoit point à l'idée qu'il s'étoit faite de la fortune de Léopold ; il commençoit à douter lorſqu'il nous vit arriver. Il courut au devant de Léopold, l'embraſſa, & le félicita ſur ſon opulence ; Sir Charles & Jenny lui furent préſentés par Léopold qui lui dit, voilà vos enfans ; cela dépendra des circonſtances, repliqua Maskwel ; nous verrons. Mais, lui dis-je, quand même Léopold ne ſeroit pas auſſi riche que vous l'avez cru, il n'y a plus moyen de s'en dédire ; vous avez donné votre parole par écrit. A cette propoſition, Maskwel frémit ; il trembla d'avoir donné trop facilement dans l'opinion publique. Il ſe remit cependant, & me répondit avec un air d'aſſurance, qu'il avoit mille moyens pour annuller une telle promeſſe. Premiérement, parce qu'un engagement contracté avec une femme qui n'eſt pas autoriſée de ſon mari, n'avoit aucune valeur : en ſecond lieu, parce que le mariage exigeoit le conſentement formel des parties, & qu'il étoit bien aſſuré que ſon fils ne le donneroit, qu'autant qu'il trouveroit une bonne dot : troiſiémement ..... Je l'interrompis. Je ſens, lui dis-je, toute la ſolidité de vos raiſons. Nous étions embarraſſés de trouver des moyens pour faire annuller cette fatale promeſſe ; car Jenny peut prétendre aux meilleurs partis de l'Irlande, & il s'en faut bien que votre fils ſoit aſſez riche pour l'épouſer ; ainſi, Seigneur Maskwel, voici notre promeſſe que nous vous remettrons en nous rendant la nôtre. Je vis pâlir les deux amans ; je les raſſurai d'un coup d'œil : tout le monde rioit de l'em-

barras du vieillard, qui se mordoit les doigts d'avoir donné des armes contre lui. Eh! quoi, continuai-je, vous hésitez! Eh! bien, nous ferons valoir pour Léopold, les raisons que vous vouliez employer en votre faveur. C'est autre chose, reprit-il: il est vrai, à la rigueur, qu'une mere en pouvoir de mari, ne peut pas stipuler pour sa fille, si elle n'y est autorisée: mais la lettre par laquelle Léopold me mande de venir pour conclure le mariage, est une autorisation tacite, un consentement formel; ainsi le voilà forcé de conclure, ou de payer un dédit, ce qu'au fond j'aimerois bien autant, s'il étoit proportionné à sa fortune.

Pendant cette espece de plaidoyer, nous étions arrivés dans le cabinet de Léopold, à qui j'avois donné la clef de ma cassette: il l'ouvrit en présence du vieillard, qui demeura confondu à la vue d'une si grande quantité d'or. A combien le dédit, lui demanda Léopold? Deux mille guinées, répondit le vieillard. Cela n'est pas juste, repris je: le dédit n'étant point fixé, nous sommes les maîtres de le réduire à ce que nous voudrons, & je le met à cinquante: miséricorde, s'écria l'avare, qui se voyoit pris dans tous les pieges qu'il vouloit nous tendre; mon intention n'a jamais été de rompre mes engagemens; pourquoi refusez-vous de remplir ceux de votre femme, une femme si respectable, l'épouse du Seigneur Léopold, qui possede une partie des trésors de l'Asie? Ah! Monsieur, vous qui paroissez si honnête, si riche, engagez-les à unir ces deux pauvres enfans, qui me paroissent s'aimer si tendrement. Vous comptiez, lui dis-je, leur amour pour rien. Oh! je n'avois pas vu, reprit-il en tournant les yeux vers la cassette, toute la tendresse qui éclate dans leurs yeux. Si vous saviez ce que c'est que les entrailles paternelles.

Enfin je me laissai attendrir; mais pour le jetter dans un nouvel embarras, je lui demandai à combien il vouloit faire monter la dot de Jenny. Il n'osoit prononcer; il craignoit que si je l'exigeois trop forte, l'affaire ne rompît. Il avoit demandé deux mille guinées pour le dédit; il n'en demanda pas davantage pour la dot. Eh bien! Seigneur Maskwel, lui dis-je, parce que vous êtes raisonnable,

Léopold donnera à ſa fille deux mille cinq cens guinées ; & moi je lui en donne autant. Il me regarda un moment comme un homme qui doute s'il ſommeille encore ; il ne ſortit de ſon extaſe que pour tomber à mes genoux : je le relevai, & lui défendis tout remerciement. Je lui demandai ce qu'il donnoit à ſon fils, & ſur quoi il aſſuroit la dot de Jenny ? Sur tous mes biens, répondit-il, que je lui donne après ma mort, s'entend pour être plus à portée de les augmenter. Je ne pus m'empêcher de rire de cet excès de prudence & de généroſité ; il fallut long-tems combattre pour obtenir qu'il donneroit à ſon fils la jouiſſance actuelle d'une de ſes terres ; il ne vouloit d'abord y conſentir qu'à condition qu'il habiteroit avec eux & qu'ils le nourriroient ; enſuite il la leur abandonnoit en pleine propriété, & ne s'en réſervoit que les revenus ; puis il donnoit les revenus, & ſe réſervoit la propriété.

Je levai toutes ces difficultés en promettant un préſent de nôces. Il avoit quelque envie de demander des sûretés pour ce préſent ; je ne lui donnai pas le tems d'en faire la propoſition. J'allai prendre Jenny & Sir Charles ; Madame Léopold & le reſte de la famille nous ſuivirent : je leur fis part des arrangemens. Sir Charles étoit pénétré ; Jenny ſourioit modeſtement, & ne pouvoit contenir ſa joie ; Léopold les regardoit l'un & l'autre, & tournoit enſuite ſur moi ſes yeux humides. La mere jettoit ſur l'aſſemblée des regards étonnés ; Maskwel comptoit avec ſes doigts, & ſe mordoit les levres. Les ſœurs de Jenny l'embraſſoient ; ſes freres prodiguoient à Sir Charles leurs careſſes & les noms de frere & d'ami. Le contrat étoit dreſſé ; les amans le ſignerent d'une main tremblante & s'embraſſerent. On donna à ſigner à Maskwel : par Saint Patrice, s'écria-t-il, je n'en ferai rien, duſſé-je ête renfermé tout vivant dans ſon purgatoire. Ce nouvel obſtacle jetta l'allarme dans tous les eſprits. Sir Charles tomba à ſes genoux. Oh ! je ne m'embarraſſe, dit-il, ni de ton amour ni de tes larmes. On m'a promis un préſent de nôces ; c'eſt à cette conſidération que j'ai conſenti à tout ce qu'on a voulu ; je ne ſignerai que lorſqu'il ſera ſtipulé ou compté. Tout le

monde attendoit: je pris trois cens guinées dans ma cassette, je les lui donnai, & il signa de bon cœur.

La cérémonie ne fut remise qu'au lendemain : la situation où s'étoit trouvé Maskwel, lui causa dans la nuit un accès de fievre; nous en fûmes tous allarmés, & il fallut remettre le mariage à quelques jours. Sir Charles avertit un Médecin; il eut toutes les peines du monde d'obtenir de son pere qu'il le vît; le Médecin déclara qu'une médecine, après deux jours de repos, suffiroit pour le rétablir; il écrivit l'ordonnance de la médecine. Maskwel se la fit donner avant qu'on ne la portât chez l'Apothicaire; elle contenoit une douzaine de drogues; il s'informa du prix, & sans qu'on s'en apperçût, il prit des ciseaux, & coupa la moitié de l'Ordonnance.

Malgré cette économie qui devoit le tuer, Maskwel fut rétabli en trois jours, & celui du mariage fut fixé au cinquieme. Sir Charles étoit sur pied avant l'aurore : dès que je fus éveillé, je le vis auprès de mon lit : il m'accabloit des témoignages de sa reconnoissance: ce n'est pas de vos dons que je vous remercie, me disoit-il; c'est de Jenny que je tiens de vous; sans vous, jamais mon pere n'eût consenti à notre union. Allez, mon cher Charles, lui dis-je, je ne demande que votre amitié; je ne veux point de votre reconnoissance. Entre celui qui donne & celui qui reçoit, tout l'avantage est du côté du bienfaiteur. Je ne suis pas tout à fait de cet avis, s'écria le vieux Maskwel, qui entra dans ce moment; mais enfin chacun pense comme il veut à cet égard; je ne force personne. Celui qui donne fait bien; celui qui reçoit encore. Te voilà levé de bon matin, dit-il à son fils: mon pere, répondit celui-ci, j'attendois que Jenny fût habillée, & que vous fussiez éveillé, pour vous prier de nous donner votre bénédiction. Oh! de tout mon cœur, dit-il, cela ne coûte rien. Sir Charles se mettoit en posture de la recevoir: Attens, attens, lui dit son pere, j'ai quelque chose à te dire auparavant: il le prit à l'écart, & baissant la voix pour que je ne l'entendisse pas; tu sens bien, ajouta-t-il, qu'il n'est pas juste que je sois venu ici à mes dépens, que j'aie abandonné mes affaires

pour un mariage qui m'a ruiné : c'eſt à toi ou à Léopold à me défrayer de tout cela. J'ai fait un mémoire de tout ce qui m'en a coûté. Tiens, le voilà : vingt guinées, c'eſt au plus bas; car ſi je comptois tout le dommage que cauſe mon abſence, ce que je ne gagne point, & ce que je perds, le mémoire monteroit au triple. Sir Charles ſe mettoit en devoir de l'acquitter. Non, dit-il, ne m'en donne que la moitié, & le reſte eſt le préſent de nôces que je te fais. Sir Charles le remercia, & lui remit les dix guinées ; Maskwel, après les avoir comptées, ne ſe fit plus prier pour lui donner ſa bénédiction.

Quand tout le monde fut prêt, on alla à l'égliſe, & les mariés furent reconduits chez Léopold, au milieu des danſes des jeunes garçons & des jeunes filles. Un feſtin que j'avois eu ſoin de faire préparer, nous y attendoit; il y avoit des tables pour tous ceux des environs qui voulurent y prendre place. Comme tout paſſoit ſur le compte de Léopold, on crut qu'il avoit fait une fortune immenſe: Maskwel murmuroit entre ſes dents de cette prodigalité : il exhortoit ſon fils à ne pas imiter ſon Beau-pere; mais Sir Charles étoit plus occupé de Jenny que des préceptes d'économie du vieillard. Cependant Léopold me demanda la permiſſion de dire hautement qu'il n'étoit pour rien dans la dépenſe de cette fête, parce qu'il craignoit d'exciter l'envie de ſes parens & de ſes voiſins : je lui donnai liberté entiere à ce ſujet.

Sir Charles & Jenny furent encore plus amans après qu'avant le mariage; jamais union ne fut ſi belle : je craignois de troubler leurs plaiſirs en leur enlevant Léopold; je ſavois que je ſerois pour beaucoup dans leurs regrets ; je n'oſai parler de départ. Léepold m'en épargna la peine. Il raſſembla ſa famille : Mes chers amis, leur dit-il, le comble du bonheur pour moi ſeroit, après vous avoir retrouvés, de faire entiérement le vôtre. J'y ai contribué autant qu'il a été en mon pouvoir : c'eſt dans cette vue que je me ſuis attaché à l'homme généreux qui nous comble de bienfaits : je ne connoiſſois pas alors ſon ame compatiſſante, comme je la connois aujourd'hui : indépendam-

ment de tout autre intérêt, le plaisir de vivre avec lui, me le feroit suivre aux extrêmités de la terre. Jugez avec quel zele je dois l'accompagner, quand à ce motif se joint celui de votre avancement dont il s'est chargé. Je sais que notre départ vous afflige d'avance, & nous serions bien fâchés l'un & l'autre qu'il ne vous affligeât pas; mais pousser trop loin vos regrets & vos plaintes, seroit une espece d'ingratitude; vous feriez souffrir son ame généreuse. Epargnez-nous donc vos douleurs; que la joie où nous vous laisserons, soit un augure favorable pour nos voyages & pour notre heureux retour; ne voyez notre départ que dans l'éloignement; évitons de tristes adieux, qui tiennent toujours plus de la cérémonie que du sentiment; car s'ils sont sinceres, à quoi bon les exprimer, puisqu'ils déchirent le cœur de celui qui les reçoit, & ne consolent point celui qui les fait : s'ils sont indifférens, ils sont encore inutiles; & s'ils sont faux, leur expression est une perfidie plus atroce qu'une protestation de haine. Je sais que vous ferez pour nous les vœux les plus sinceres & les plus ardens : cette assurance vaut mieux que tout ce que nous pourrions nous dire : ainsi, mes amis, regardons nos adieux comme faits & reçus, & le temps que nous avons à passer ensemble, comme un surcroît de bonne fortune; c'est vous dire assez que le jour de notre départ est incertain pour vous, qu'il n'est fixé que pour Fortunatus & pour moi, & que vous devez vous y préparer.

Malgré tout son courage, Léopold ne put dire ces derniers mots que d'une voix affoiblie & tremblante. Sa femme étoit prévenue; ses enfans se jetterent sur lui, & l'inonderent de leurs larmes; il ne s'arracha de leurs bras qu'avec peine, & vint me raconter tout ce qui s'étoit passé. Nous délibérâmes de ne partir que dans quinze jours, & de leur cacher même ce terme; & pour y mieux réussir, nous résolûmes de faire quelque absence de tems en tems, afin de les accoutumer à se passer de nous.

Je n'avois pas vu Dublin; je proposai à Léopold, devant sa famille, de m'y accompagner le lendemain; je vis tout le monde pâlir : pour les tirer de peine, je demandai à

Jenny si elle vouloit nous confier Sir Charles; cette proposition fut acceptée avec plaisir. J'affectai d'ordonner que nos chevaux & tout notre équipage fussent prêts au lever de l'aurore : nous partîmes, & nous fûmes de retour deux jours après : nous n'étions qu'à quatre lieues de cette Capitale de l'Irlande. Le lendemain je proposai un autre voyage : cette fois je ne pris avec moi que Léopold, & toujours notre équipage : ils nous crurent partis, comme je l'avois prévu; mais pour ne pas les laisser long-tems dans l'inquiétude, nous reparûmes le soir même. Nous fîmes deux voyages semblables. Dans un quatrieme que nous fîmes ensuite, nous ne rentrâmes que le matin du troisieme jour. Nous fîmes encore deux voyages avant le dernier. La veille de notre départ, je prévins que nous serions absens trois ou quatre jours; mais je mis dans la confidence Sir Charles; je le chargeai d'un présent pour sa Belle-Mere, pour sa femme, & d'un plus considérable pour chacun des freres & sœurs. Je le priai de ne les remettre que quatre jours après notre départ : nous convînmes que Sir Charles les préparoit à cette nouvelle, qu'il ne leur annonceroit que le quatrieme. On ne sauroit prendre trop de ménagemens avec les ames sensibles; prévoir les malheurs de trop loin, c'est les prolonger en les anticipant : s'y préparer & les attendre, c'est en avoir émoussé la pointe. Enfin nous partîmes à l'heure ordinaire, & je me sentois si attaché à la famille de Léopold, qu'il fut obligé de me consoler moi-même.



CHAPITRE IX.

Fortunatus est forcé de reconnoître la supériorité qu'a la sagesse sur la fortune.

L'ÉLOIGNEMENT, la variété des objets & le tems, le plus puissant des consolateurs, firent diversion à notre tristesse : nous nous embarquâmes & nous perdîmes de vue les

les côtes d'Angleterre; nous traversâmes rapidement la France, l'Espagne; nous parcourûmes une partie de l'Afrique, visitant les monumens que le tems n'a pas encore détruits, & faisant nos observations sur les mœurs, les usages, les loix & les gouvernemens des pays que nous traversions: Léopold me servoit d'interprete, & m'éclairoit par les plus sages réflexions: il me faisoit considérer les hommes des différens climats, du côté du physique & du côté du moral. C'étoit par-tout la force qui abusoit de ses avantages: par-tout on connoissoit le prix de l'égalité, & par-tout on regardoit comme un perturbateur du repos public, quiconque osoit desirer qu'elle fût rétablie. Là on chérissoit la liberté, & quiconque osoit prononcer son saint nom, étoit regardé comme un rébelle. Ici l'on détestoit la tyrannie & le despotisme, & tous s'empressoient à demander des chaînes. Dans un autre pays, celui qui déroboit un haillon pour couvrir sa nudité, ou qui enlevoit aux bêtes fauves quelques racines pour appaiser sa faim, étoit puni de mort; & ceux qui mettoient à contribution les provinces pour couvrir leurs tables de mets rares & malfaisans, ou qui cimentoient leurs palais du sang & des pleurs des malheureux, étoient honorés des grands & du peuple. Par-tout les méchans célébroient la vertu, afin d'avoir un titre pour opprimer les gens vertueux; les riches se vengeoient par le mépris, de la haine & de l'envie des pauvres. Quand nous étions attristés par les considérations de l'homme moral, nous nous égayions par des spéculations sur l'homme physique: nous admirions ces variétés aussi frappantes dans son espece, que dans les especes des autres animaux. Nous nous étonnions quelquefois de ce que la beauté extérieure, dans presque toutes les productions de la nature, étoit si rarement d'accord avec la bonté.

Nous voulions voir l'Egypte, lorsque nous apprîmes qu'on préparoit des grandes fêtes à Constantinople pour le couronnement d'un nouvel Empereur. Les Venitiens se disposoient à lui envoyer une célebre Ambassade avec des présens magnifiques. Nous nous rendîmes à Venise; on y

équippoit une galere qui devoit faire voile pour l'Archipel: nous nous embarquâmes. Les Venitiens jaloux de tout ce qui peut porter atteinte à leur liberté, ne voulurent pas souffrir qu'aucun étranger logeât avec eux à Constantinople. Léopold chercha dans toute la ville; mais tout étoit pris : à la fin il trouva une hôtellerie où personne n'avoit voulu loger. Nous sortions dès le grand matin pour aller voir les fêtes. J'avois soin de bien fermer la porte de ma chambre en sortant; mais l'hôte, ainsi que je l'ai su depuis, entroit dans toutes les chambres, au moyen d'une trappe qui s'ouvroit sous le lit. Il fouilla par-tout; il ne trouva que des habits, du linge, & les choses nécessaires aux voyageurs; il ne comprenoit point où pouvoit être notre argent: pour s'en instruire, il vint m'en demander, sous je ne sai quel prétexte, examinant avec soin d'où je le tirerois. Afin que personne ne se doutât de la vertu de ma bourse, j'étois dans l'usage de donner à Léopold tout ce qu'il falloit pour payer & j'affectois de ne jamais l'ouvrir devant personne. L'hôte regarda vainement; mais il fut payé abondamment, & cela lui fit augurer que nous portions notre argent avec nous. Le plaisir que j'avois éprouvé en mariant Jenny, m'avoit fait prendre goût à cette espece de bienfait. Je dis à mon hôte qu'avant de quitter Constantinople, je serois bien aise de faire l'établissement de quelque jeune fille sage & pauvre, avec quelqu'honnête garçon d'une bonne conduite, qui auroit envie de parvenir par son travail : je lui demandai s'il ne connoîtroit point des jeunes gens tels que je les demandois. Il s'offrit de me présenter le lendemain un pauvre honnête homme avec sa fille : je voulois qu'il l'allât chercher sur le champ. Le voleur, à qui j'avois dit que je donnerois pour un tel mariage quatre cens pieces d'or, sans compter ce qu'il faudroit pour les frais de la noce & pour leurs habits, & qui avoit intention de me voler cet argent dans la nuit, prétexta quelque raison dont il fallut me contenter.

Nous nous retirâmes à l'heure ordinaire ; & lorsque l'hôte comprit que nous étions profondément endormis, il se glissa dans nos chambres par les trapes, & coupa toutes

les bourſes. Sentant que la mienne étoit vuide, il la jetta de dépit : chargé de ce butin, il ouvrit doucement la porte & la fenêtre, pour laiſſer croire que les voleurs avoient pu venir de ce côté. Léopold s'éveilla le premier, & gronda écuyers & valets de leur négligence : ils proteſterent qu'ils avoient fermé portes & fenêtres. Léopold craignit d'être volé ; il veut prendre ſa bourſe & ne la trouve point; les domeſtiques s'apperçurent qu'ils étoient dans le même cas. Ce bruit vint juſqu'à moi ; je frémis! que devins-je, lorſque prenant mon habit, je vis que ma bourſe avoit diſparu ? Je m'évanouis, j'étois ſans connoiſſance. Léopold & mes domeſtiques furent allarmés de mon état ; chacun s'empreſſoit à me donner du ſecours; je revins à moi. Mon déſeſpoir & les cris de mes gens attirerent l'hôte, qui vint demander ce que c'étoit ; on lui raconta que tout le monde avoit été volé. Le traître commença par ſe fâcher plus qu'eux, criant que jamais rien de ſemblable n'étoit arrivé dans ſon hôtellerie; que c'étoit aſſez d'un tel bruit pour le décréditer ; qu'il étoit bien malheureux d'y avoir reçu des gens de notre eſpece, qui par leur négligence, ou peut-être parce qu'ils s'étoient volés eux-mêmes, le déshonoroient; qu'au ſurplus c'étoit leur faute puiſqu'ils avoient des clefs ; mais qu'il n'étoit point honnête à eux d'expoſer la probité d'un homme comme lui à être ſoupçonnée. Il vint auprès de mon lit; il fut effrayé du changement qui s'étoit fait ſur mon viſage: vous avez donc perdu beaucoup d'argent, me dit-il ? Non, lui dis-je : Pourquoi donc vous tant affliger ? C'eſt que j'avois dans ma bourſe, repris-je, une lettre pour une ſomme très-conſidérable, qui n'eſt payable qu'à moi ; ainſi ceux qui me l'ont volée me portent un très grand préjudice, & ne peuvent en retirer d'autre profit que d'être reconnus pour les voleurs. Oh! puiſqu'elle étoit vuide, dit l'hôte, on ne l'aura sûremnt pas emportée; cherchons-la par-tout. Elle fut bientôt retrouvée ; on me l'apporta. Je craignis qu'ayant été coupée elle n'eût perdu ſa vertu ; il me tardoit beaucoup de la mettre à l'épreuve : je n'oſois y fouiller devant mes gens, de crainte que découvrant ſa vertu, ils ne fuſſent tentés de me ravir ce tréſor

aux dépens de ma vie. Je leur dis que je me sentois foible & que je voulois reposer un moment : ils se retirerent, & sous les draps, je fouillai en tremblant. Quelle fut ma joie quand je vis que sa vertu étoit toujours la même!

Cependant cet événement m'avoit si fort affoibli, que je passai le reste de la journée dans mon lit : Léopold vint me consoler. Que craignez-vous, me dit-il? quand vous seriez sans argent, n'avons-nous pas des chevaux, des équipages, des bijoux de toute espece? cette ressource peut nous mener bien loin, & quand même vous ne l'auriez point, je saurois bien le moyen de vous ramener chez vous : j'ai parcouru le monde sans un sol, & je n'en ai jamais dormi moins tranquillement. Léopold, lui dis-je, en lui serrant la main, qui ne compte que sur son argent, perd tout en le perdant : je sens trop tard que la sagesse est préférable à la fortune, & que la force, la santé, la beauté & une longue vie sont les seuls biens de l'homme, qui ne peuvent lui être ravis. Léopold prit ces mots pour une réflexion philosophique, & ne se doutoit pas que j'avois eu le choix de toutes ces vertus.

Je repris mes sens & ma gaieté; j'ordonnai à mes domestiques de garder de la lumiere dans leurs chambres, & d'avoir leur épée nue auprès de leur lit : je serrai bien les nœuds de ma bourse, & je jurai que désormais je la garderois si bien, qu'il seroit impossible de me la voler. Je me levai le lendemain, feignant d'aller faire payer ma lettre de change; je donnai de l'argent à Léopold; je lui fis acheter des bourses neuves pour mes domestiques; je les garnis : il les distribua à chacun, en leur recommandant d'en avoir plus de soin à l'avenir. J'appellai l'hôte, & lui dis de m'amener la jeune fille que je voulois marier : il obéit aussi-tôt.

Le pere étoit un vieillard respectable par sa misere même, qu'il supportoit avec plus de courage & de noblesse, que n'en ont la plupart des riches pour supporter leur opulence. L'hôte lui proposa d'amener sa fille avec lui dans son hôtellerie, parce qu'il y avoit un étranger fort riche qui vouloit lui faire du bien. Le vieillard qui n'avoit

pas trop bonne opinion de mon émiſſaire, le regarde avec fierté, & lui dit qu'il ſe garderoit bien de produire ſa fille à des étrangers; qu'il ſavoit que les préſens qu'on faiſoit à la beauté, étoient ordinairement un marché qu'on entamoit avec la pudeur; que ſa fille n'étoit point belle; & qu'au ſurplus ſi ce généreux étranger, par un ſimple motif d'humanité vouloit ſoulager ſa miſere, il ſauroit bien venir lui-même. L'hôte fut indigné de ce propos, & ne crut pas pouvoir mieux s'en venger, qu'en me la rapportant, afin de m'en dégoûter. Il produiſit un effet tout contraire. Je lui dis de me mener chez cet homme; Léopold m'y accompagna: il nous reçut avec une politeſſe noble. Je ſais, lui dis-je, que vous avez une fille prête à marier; appellez-la, & qu'elle vienne avec ſa mere, c'eſt pour ſon bien. Le bon pere héſita quelque tems: conſidérant que cette entrevue ne pouvoit tirer à conſéquence, il appella la mere & la fille; l'une rougiſſoit de l'état d'indigence où elle paroiſſoit; l'autre, la beauté ſur le front & la pudeur dans les yeux, s'avançoit d'un pas modeſte & timide, ſe cachant à moitié derriere ſa mere. Aimable enfant, lui dis-je, quel âge avez-vous? dix-huit ans, répondit ſa mere: Pourquoi ne ſongez-vous point à la marier? Le pere alloit ſatisfaire à ma queſtion; la mere le prévint. Il y a trois ans que nous l'aurions mariée; mais nous n'avons rien à lui donner. Et ſi je lui donnois une dot honnête, repris-je, trouveriez-vous un mari pour elle? Hélas! dit la mere, le fils de notre voiſin, que nous aimons comme notre enfant, qui eſt ſi ſage, ſi laborieux, ne deſire que de ſe marier avec elle; nous le voudrions bien auſſi, car nous ſavons qu'il l'aime beaucoup; mais il n'eſt pas plus riche qu'elle: eh que deviendroient-ils, s'ils venoient à avoir des enfans? Alors je demandai à la fille ſi ce jeune homme lui plaiſoit? Elle me répondit en rougiſſant qu'elle n'avoit jamais eu d'autre volonté que celle de ſon pere, & qu'elle ne feroit jamais aucun choix que de ſon aveu. J'envoyai chercher le jeune homme: ſa phyſionomie étoit douce & intéreſſante; le regard fier & modeſte en même tems, & venant d'accomplir ſa vingtieme année. Jeune

homme, lui dis-je, en faisant tomber sur la table quatre cens ducats, si vous desirez avoir en mariage cette jeune fille, & vous belle enfant, si vous acceptez sa main, cet argent est à vous. Le jeune homme promit, & la mere accepta pour la fille. Telle étoit la forme du contrat de mariage dans les pays où j'étois : dès que les paroles furent reçues de part & d'autre, je leur livrai quatre cens ducats ; dix encore pour faire leurs nôces, & dix pour des habits. J'assistai le lendemain à leur mariage, & je reçus avec la joie la plus pure, les bénédictions que les deux époux & leurs parens me donnerent.

Après les cérémonies, je me retirai avec Léopold qui paroissoit un peu étonné de ma générosité, après m'avoir vu si affligé de la perte de ma bourse & de ma prétendue lettre de crédit. L'hôte fut au désespoir de n'avoir pas trouvé la veille les quatre cens ducats que je venois de donner, quoiqu'il eût fouillé pat-tout : il s'imagina que puisque je faisois de si grandes libéralités, il falloit que j'eusse encore bien de l'argent. Il projetta de faire de nouvelles recherches : un obstacle s'y opposoit ; il savoit que mes gens avoient fait faire des bougies exprès pour les laisser allumées pendant la nuit. Il attendit que nous fussions sortis ; il se glissa dans les chambres, fit des trous dans les bougies, les remplit d'eau à une certaine distance, afin qu'elles s'éteignissent, & referma ces troux avec la même cire. Il avoit eu soin d'avoir le meilleur vin ; il me demanda la permission de souper avec nous, afin de nous exciter à boire & nous faire dormir plus profondément : tout réussit pour son malheur au delà de ses vœux. Les bougies s'éteignirent au tems qu'il avoit prévu : nous dormions assez pour n'être pas éveillés, lorsqu'il entra dans nos chambres : il avoit déja enlevé les bourses des deux écuyers. Il alla au lit de Léopold, qui, par bonheur, ne dormoit point ; il fouilloit déja : Léopold prit le sabre nud qu'il avoit sur son lit, & comme le voleur se baissoit, il lui en porta un coup terrible, que le hazard dirigea sur le col, de sorte qu'il tomba mort sur le lit de Léopold, qui soudain appella & gronda les domestiques de ce qu'ils avoient laissé éteindre

les bougies : il ordonna à l'un d'aller chercher de la lumiere, & à l'autre de garder la porte & d'empêcher que personne ne sortît, parce que certainement il y avoit un voleur dans la chambre. Lorsqu'on eut apporté de la lumiere, & bien fermé la porte, de crainte que le voleur n'échappât, on se mit à chercher, & l'on trouva auprès du lit de Léopold, l'hôte noyé dans son sang, & le cou à demi coupé. On m'en apporta la nouvelle : je maudis le moment ou j'avois pensé de venir à Constantinople. Que devenir, disois-je, quel parti prendre ? Etrangers, inconnus, nous allons être accusés par les parens & les amis de ce scélérat ; & quoique nous soyons bien persuadés qu'il nous voloit, nous n'aurons aucune preuve, aucun témoin à fournir pour notre justification. S'il n'eût été que blessé, on eût pu arracher de lui l'aveu de son crime, ou du moins nous justifier à force d'argent. Léopold disoit ; je n'ai rien à me reprocher : il fouilloit sous le chevet de mon lit ; vraisemblablement il m'eût tué, s'il eût pensé que je fusse éveillé & que j'eusse pu le reconnoître : je n'ai fait que le prévenir ; il a reçu la peine de ses crimes : quoique mon intention ne fût pas de le tuer entiérement, je n'en ai pourtant aucun remord. Vous n'êtes pas coupable au fond, lui dis-je ; mais qui le croira? Je m'attendois à être traîné en prison ; je me rappellois le danger que j'avois couru, quoique bien innocent, lorsque le malheureux Alberti paya de sa vie un crime qu'il n'avoit pas commis. J'aurois voulu trouver quelqu'un sur qui pouvoir compter, pour lui confier ma bourse, l'engager à solliciter pour nous, faire connoître la vérité aux juges, & les fléchir peut-être à force d'argent ; mais d'un autre côté, je craignois qu'un tel homme, s'il étoit une fois dépositaire de mon secret, tenté de s'approprier ma bourse, au lieu de solliciter en notre faveur, ne fût le premier à précipiter notre ruine : j'étois dans le plus grand embarras. Léopold fut touché de ma tristesse : à quoi sert de s'affliger, me dit-il ? toutes nos plaintes & nos regrets ne sauroient jamais ressusciter le voleur ; au lieu de nous livrer à l'affliction, tâchons de trouver quelque expédient pour nous tirer d'affaire. Je n'en sais aucun, lui dis-je tout troublé :

je sens à présent qu'il vaudroit bien mieux pour moi avoir choisi la sagesse que la fortune, quand je le pouvois. Eh bien! ajouta Léopold, soyez tranquille : il fit venir tous mes gens, & leur recommanda leur plus grand secret.

Léopold avoit observé derriere la maison un puits presque abandonné & très-profond ; il chargea le cadavre sur ses épaules, aidé des deux écuyers, & le jetta dans le puits : il ordonna aux palfreniers de préparer les chevaux pour partir au point du jour, & leur recommanda sur-tout de marquer beaucoup de gaieté, de rire & de chanter à l'ordinaire : il me distribua aussi le rôle que je devois jouer. Lorsque tout fut prêt, je fis dire aux domestiques de l'hôtellerie d'apporter du vin & de choisir le meilleur : je voulus qu'ils déjeunassent devant moi ; je les excitai à bien boire, & après avoir un peu troublé leur raison, je leur donnai à chacun un ducat. Ils se livroient à la plus vive joie, en nous jurant qu'ils étoient au désespoir de notre départ. Léopold leur assura que dans un mois nous serions de retour, & leur promit des gratifications considérables ; faites sur-tout nos adieux, leur dis je, à l'hôte & l'hôtesse, & dites-leur que nous aurions été déjeûner avec eux, si nous n'eussions craint de troubler leur repos.

Nous montâmes à cheval en riant & en jouant, & nous arrivâmes à la fin du jour sur les terres de l'Empire des Turcs. Nous demandâmes un guide & un passe-port sur la frontiere pour six voyageurs. L'officier préposé à cet effet, demanda quatre ducats pour chaque voyageur, un ducat par jour pour le guide, & autant pour l'interprete. Léopold se débattit quelque tems sur le prix, & céda à la fin. Nous traversâmes la Turquie ; peu à peu mes allarmes & mon chagrin de la mort de l'hôte de Constantinople se dissiperent, & je repris ma gaiété naturelle. La magnificence de la Cour Ottomane annonçoit cette puissance formidable qui menaçoit d'envahir l'univers, & qui depuis quelque tems faisoit trembler l'Empire des Constantins : la superstition & l'audace traçoient à ce peuple le chemin de la victoire. Je ne séjournai pas long-tems dans cette Cour ; je n'y voyois qu'un Tyran entouré d'une foule d'esclaves.

Nous traversâmes la grande & la petite Walachie, le royaume de Basan, celui de Croatie, la Dalmatie, la Hongrie, la Pologne, le Dannemarck, la Suede, la Norwege, la Bohéme, la Saxe, la Franconie, & j'arrivai à Ausbourg, d'où je partis avec plusieurs marchands qui m'accabloient d'égards & d'attentions, parce que je les défrayois par-tout. Je ne passois dans aucun de ces pays, sans en observer les mœurs & la religion, & j'en ai toujours conservé des mémoires particuliers.

De retour à Venise, je voulus jouir de ma fortune; je courus chez tous les marchands; je fis étaler les étoffes les plus précieuses, les bijoux les plus riches: je les payai tout ce qu'on en voulut. J'appris que la République avoit besoin d'une somme considérable; je l'offris & elle fut acceptée, ce qui me donna la plus grande considération: il n'eût tenu qu'à moi d'être inscrit dans le livre d'or des nobles Venitiens; on voulut m'élever une statue comme à un des bienfaiteurs de la République. Je commençois à douter si la fortune n'étoit pas préférable à la sagesse; mais je me ressouvins que depuis que j'étois en possession de la bourse fatale, je n'avois pas songé à mes parens, quoique je les aie toujours aimés, & que je les eusse laissés dans une grande indigence: je me reprocherai toute ma vie cet oubli comme un crime: je résolus de réparer ma faute, & de partir incessamment pour Famagouste. J'achetai tout ce qui me parut être de leur goût, & pour paroître dans ma patrie avec plus de faste, je fis marché d'une galere que j'acquis. J'arrivai triomphant dans l'Isle de Chypre. J'envoyai mes deux écuyers à Famagouste pour annoncer mon retour à Théodose & à Gratiane; mais quelle fut ma douleur, lorsqu'ils me rapporterent qu'ils étoient morts l'un & l'autre; j'en fus inconsolable: c'étoit la quinzieme année depuis que je les avois quittés. Quelle joie n'eût-ce pas été pour moi, de leur procurer à la fin de leurs jours une opulence qu'ils étoient bien éloignés d'espérer, & de mettre mon pere à portée de se livrer à sa générosité, sans craindre d'épuiser mes richesses! Cependant j'arrivai à Famagouste, où je fus obligé de louer une maison spacieuse pour mettre en

sûreté mes préſens, & les effets que j'avois achetés. Je pris un plus grand nombre de domeſtiques; ma maiſon fut ouverte à tous mes concitoyens : les uns me félicitoient ſincérement, & les autres ſe mirent l'eſprit à la torture pour deviner d'où pouvoit me venir une ſi grande fortune, d'autant mieux qu'ils ſavoient que j'étois parti ſans autre reſſource que mon induſtrie.

CHAPITRE X.

Mariage de Fortunatus.

L'HOMME riche n'eſt que le complice des injuſtices de la fortune, qui accumule ſur ſa tête des faveurs qu'elle devroit également diſpenſer à tous les hommes : le bon uſage qu'il en fait, peut ſeul le juſtifier de ce crime. Si par ſa libéralité il ne répare les torts de l'aveugle Déeſſe, qui ſans égard à ſon mérite ni à ſa vertu, l'a choiſi de préférence, c'eſt un dépoſitaire infidele, qui détourne à ſon avantage, un bien commun à tous les hommes : auſſi quand même je ne ſerois pas naturellement généreux, quand je n'aurois pas hérité de mon pere de cette vertu qu'il porta peut-être trop loin, mille événemens de ma vie ſur leſquels Léopold m'avoit appris à réfléchir, m'en auroient fait ſentir la néceſſité. Il fut heureux pour moi que n'ayant pas choiſi la ſageſſe, parmi les dons que m'offrit la fortune, je me fuſſe aſſocié avec cet homme vertueux, qui ſuppléa par ſes conſeils à cette prudence qui doit régler l'uſage des richeſſes, & qui leur donne tout le prix.

Dès que j'eus rendu à la mémoire de mes parens tous les devoirs que me put ſuggérer la piété filiale, que j'eus élevé à leur cendre des monumens d'amour & de reconnoiſſance, je remis à Léopold une ſomme conſidérable pour l'envoyer à ſa famille. Je ſens bien, lui dis-je, que je devrois vous rendre à ſes vœux ; mais qui me guidera ſi vous m'abandonnez ? L'éclat de la fortune peut m'é-

blouir & m'inſpirer cet orgueil, que vous m'avez toujours fait craindre comme le plus grand des maux. Vous me tenez lieu de pere; ma confiance pour vous eſt ſans bornes, vous ne pouvez en douter, après l'aveu du ſecret d'où dépend ma vie, mon honneur & tout ce que je puis poſſéder : il eſt vrai que cet aveu que vous tenez de l'amitié, vous l'avez tourné à mon avantage, en m'indiquant les moyens d'accoutumer les autres & moi-même à mon opulence, en ne m'y faiſant arriver que par des gradations ménagées, en amuſant par des bienfaits l'envie qui n'eût pas manqué de s'acharner contre moi, Je ne dois mes richeſſes qu'au hazard ; c'eſt à vous que je dois l'art d'en jouir en paix, ſans trouble ni ſans remords. Ce ſeroit cependant une injuſtice impardonnable, de vous priver de revoir une tendre épouſe & une famille qui doit faire vos délices & votre conſolation ; mais ne peut-on point concilier votre tendreſſe pour eux, & votre amitié pour moi ? Engagez-les de venir s'établir en Chypre. Un des plus grands biens, vous me l'avez dit vous-même, qu'un citoyen puiſſe faire à ſa patrie, eſt de faire conſtruire des édifices publics & particuliers; c'eſt le moyen d'entretenir le peuple dans l'amour du travail, en lui faiſant du bien : auſſi, avant de commencer le palais que je fais bâtir, ai-je engagé pluſieurs particuliers à reconſtruire leurs maiſons, & j'ai fourni par deſſous main, à la dépenſe qu'ils étoient hors d'état d'en faire, en leur recommandant le plus grand ſecret, pour ne pas exciter de jalouſie. Il eſt naturel qu'une ville qui s'embellit, inſpire aux étrangers l'envie de venir s'y établir. J'ai donc penſé à acheter deux maiſons aux environs de mon palais que je fais réparer actuellement : j'ai dit hautement que j'étois chargé de cette commiſſion pour des étrangers qui vouloient habiter Famagouſte : je n'attends que votre aveu pour nommer votre épouſe, Sir Charles & le reſte de la famille à qui je les deſtine, ſi vous conſentez à les faire venir.

Léopold m'embraſſa en pleurant de joie, il me jura qu'il ne me quitteroit jamais; que la mort ſeule pouvoit le ſéparer de moi; que le ſeul lien qui l'attachât à la vie, étoit ſa

tendresse pour ses enfans & pour son épouse ; & que puisque j'avois trouvé le moyen de nous réunir tous, il me laissoit le maître. Je le priai d'écrire à son épouse & à sa famille, je joignis mes prieres aux siennes, & j'envoyai vers eux un Gentilhomme pour porter mes dépêches, avec des lettres de recommandation que le Roi de Chypre m'accorda pour celui d'Irlande.

Jean de Luzignan tenoit le sceptre de ses ancêtres ; content de regner sur un peuple qu'il s'attachoit à rendre heureux, il détestoit la fureur des conquêtes ; il ambitionnoit moins de laisser un nom célebre dans l'histoire, que de regner dans le cœur de ses sujets. J'eus le bonheur de lui plaire : il voulut me marier ; il consulta mon goût. Auprès de Famagouste, le Comte Nimian, d'une naissance illustre, & peu riche, vivoit à la campagne, cultivant ses terres, adoré de son épouse, & prenant soin avec elle de l'éducation de ses trois filles : il venoit rarement à la Cour, & n'y venoit que parce qu'il en aimoit le maître : il se trouvoit heureux de son état, & n'avoit d'autre ambition que de donner à ses filles des époux qui pensassent comme lui. Le Roi, sans me prévenir, ordonna au Comte de les mener à la Cour. Il lui dit ses vues à mon égard, & ne se réserva que de m'en laisser le choix. Le Comte connoissoit ma famille ; mais je n'avois ni terre ni patrimoine, quoique j'eusse la réputation d'avoir beaucoup d'argent ; mes dépenses & l'exemple de mon pere le faisoient trembler : le Roi le rassura par tout ce que j'avois fait, & par l'immense quantité de richesses que je lui avois fait voir. Le Comte s'en rapporta entiérement à lui, & alla chercher ses filles pour les présenter à la Reine. C'étoit la premiere fois qu'elles paroissoient à la Cour ; elles y parurent avec décence, & avec un air de noblesse, qui l'emportoit sur les femmes qui y avoient vieilli ; elles exciterent les desirs d'un sexe, & la jalousie de l'autre. Dans le tems qu'elles étoient chez la Reine, le Roi, sans m'avoir prévenu, me prit par la main, dit à Léopol de nous suivre, & me conduisit chez elle ; il me présenta aux trois jeunes Demoiselles : c'étoient les trois graces ; quand on les voyoit en particulier, on

croyoit que celle qu'on voyoit ne pouvoit point avoir de rivale; quand elles étoient ensemble, il étoit impossible de marquer de la préférence à l'une, sans se repentir aussi-tôt de n'avoir pas préféré l'autre.

Le Roi les nomma l'une après l'autre; elles se prosternoient; il les retint; il voulut que je les entendisse, afin que je pusse juger par leurs discours, de leur esprit & de leur caractere. Il demanda à l'aînée ce qu'elle aimeroit mieux, ou de rester auprès de la Reine, ou avec le Comte Nimian, son pere, & la Comtesse sa mere. Sire, répondit-elle avec adresse, permettez-moi de ne pas répondre à votre question; car si je pouvois choisir, je ne voudrois pas suivre mon avis; je me conformerois à vos ordres & à la volonté de mon pere; je dépens de lui, & il dépend de vous. Il demanda à la seconde, à qui de son pere ou de sa mere son cœur donnoit la préférence. Je les aime également l'un & l'autre, dit-elle ingénuement; mais si j'avois quelque préférence pour l'un des deux, je serois fâchée que mon cœur le sentît, & je rougirois que ma bouche le prononçât, parce que je vois dans l'un & dans l'autre la même tendresse & la même amitié. Vous êtes la plus jeune, Cassandre, dit-il à la troisieme, & certainement celle des trois qui aime le plus à s'amuser: si je donnois un bal, & qu'un des Princes vînt vous prendre à danser, si en même tems votre pere & votre mere n'étant pas d'accord, l'un vouloit que vous dansassiez & l'autre vous le défendoit, auquel obéirez-vous. Sire, répondit-elle avec esprit & avec vivacité, vous avez bien voulu observer que j'étois bien jeune: votre question est embarrassante, & ma réponse ne pourroit que mécontenter l'un ou l'autre. Dans l'impossibilité où je suis de me décider, je supplie Votre Majesté de me donner, pour y répondre, le tems de consulter l'un & l'autre: & s'ils ne veulent point décider, dit le Roi; je vous supplierai encore de me donner du tems pour prendre conseil des personnes les plus sages.

Après que le Roi eut encore resté quelque tems, il se retira; nous le suivîmes. Eh bien, me dit-il, Fortunatus vous avez vu trois belles personnes; y en a-t-il quelqu'une

dans le nombre à qui vous fussiez bien aise d'être uni ? Sire, lui répondis-je, toutes les trois ont tant de graces, ont une beauté si ravissante, que je ne sai à laquelle donner la préférence. Si elle vous ont également frappé, reprit le Roi, voulez-vous que je choisisse pour vous ? Il les nomma l'une après l'autre : à mesure qu'il m'en donnoit une, mon cœur faisoit l'éloge de ses sœurs, & voloit vers elles, & quand je venois à les comparer, j'étois plus embarrassé que jamais. Enfin dans cette perplexité, je suppliai le Roi de me permettre de consulter Léopold : le Roi y consentit ; nous nous retirâmes à l'écart ; Léopold ne voulut point décider le premier, dans la crainte que celle qui choisiroit, ne fût point à mon gré, ou que celle que je prendrois, ne fût pas celle qu'il auroit préférée : il imagina un moyen ; ce fut d'écrire chacun en particulier le nom de celle qui nous viendroit dans l'idée, & de nous le communiquer. Il se trouva que chacun de nous avoit écrit le nom de Cassandre. Je fus enchanté qu'il pensât comme moi : il est vrai que mon cœur avoit toujours penché pour elle ; mais comme entre trois personnes aussi belles l'une que l'autre, il n'y avoit qu'un secret mouvement qui pût me décider, je craignois d'être injuste envers ses sœurs, & d'être entraîné par une prévention aveugle. J'allai donc remercier le Roi de m'avoir permis de choisir, & je lui demandai Cassandre. Il applaudit à mon choix, & me ramena chez la Reine, & dit à Cassandre en me présentant à elle, que si elle vouloit accepter mon cœur & ma main, elle me rendroit le plus heureux des hommes, & lui le plus content des Souverains, par l'intérêt qu'il prenoit à elle & à moi. Cassandre rougit, baissa la vue, & fit entendre au Roi, qu'elle ne pouvoit ni refuser ni accepter ; l'un, parce qu'il étoit en droit d'ordonner, & que ses ordres étoient sacrés pour elle ; l'autre, parce qu'elle étoit trop soumise aux volontés de son pere & de sa mere, pour former aucun engagement sans leur aveu. Le Roi la tira d'embarras, ou plutôt la jetta dans un nouveau, en l'assurant que ses parens lui avoient confié toute leur autorité à cet égard, sur celle de trois que Fortunatus choisiroit ; qu'à la vérité il avoit

hésité quelque tems ; mais qu'une secrete sympathie, fondée autant sur la conformité du caractere que sur la beauté, l'avoit entraîné vers elle. Le Roi dit ces mots pour consoler les sœurs de Cassandre, qui voyoient avec quelque peine leur cadette se marier avant elles, plus avantageusement qu'elles ne pouvoient espérer de l'être jamais. Je les consolai le mieux qu'il me fut possible. Le Roi sans différer plus long-tems, fit faire en sa présence la cérémonie de notre mariage, après avoir obtenu le consentement de Cassandre. J'envoyai un courier à Famagouste qui m'apporta les bijoux & les pierreries que j'avois achetés à Venise : je présentai les plus beaux au Roi & à la Reine ; je partageai les autres entre Cassandre & ses sœurs : j'en distribuai de moins précieux aux Dames de la Reine, & à toute la Cour. Le Roi envoya chercher le Comte de Nimian & sa femme : je savois qu'elle étoit fâchée que mon choix fût tombé sur la plus jeune de ses filles ; je chargeai Léopold de lui remettre de ma part quinze cens ducats, ce qui l'appaisa entiérement.

Le Roi avoit donné ses ordres pour que la noce fût célébrée à la Cour. Le Comte & la Comtesse arriverent : quoique le Roi leur eût toujours fait l'accueil le plus gracieux, il redoubla encore les témoignages de son amitié pour eux ; il leur dit qu'il se chargeoit des frais de la nôce, & qu'on n'attendoit qu'eux pour commencer la fête. Je suppliai le Roi de me permettre de la célébrer dans mon nouveau palais de Famagouste. Comme son dessein avoit été de m'épargner cette dépense, il y consentit. J'allai plus loin : je lui demandai d'honorer ces fêtes de sa présence avec la Reine & leur suite. Il ne put s'empêcher de marquer sa surprise; cependant il me le promit. Il se chargea de m'amener la Reine, Cassandre, mon Beau-pere, ma Belle-mere, & une partie de sa Cour : il y vint le troisieme jour. Il trouva tout disposé pour le recevoir. Tout le monde parut étonné de la magnificence de mon palais : les meubles les plus riches, les vases les plus précieux, les bois les plus rares, les tableaux & les statues des plus grands maîtres, tout y étoit prodigué ; le goût le plus recherché avoit présidé jusques

ſur la moindre choſe. Je ſus que, malgré toute cette opulence, ſa mere s'étoit plainte à ſon mari de ce que je n'avois aucun fonds de terre : auſſi le lendemain, lorſque les parens de mon épouſe vinrent me demander ſur quoi j'aſſurois ſa dot, je leur répondis que mon pere étant mort pauvre, ne m'avoit laiſſé aucun patrimoine ; que je n'avois ni Comté ni Seigneurie; mais que je leur donnerois cinq mille ducats en argent, dont ils pourroient acheter une terre. Le Roi dit que puiſque c'étoit mon intention, nous ſerions ſatisfaits avant la fin du jour. En effet, il envoya chercher le Comte de Ligorne qui vouloit ſe défaire de ſa Comté, ſituée à trois lieues de Famagouſte, & l'affaire fut terminée tout de ſuite pour ſept mille ducats. La mere de Caſſandre me témoigna ſa ſatisfaction, me prit par la main; ſon époux donna la ſienne à Caſſandre. Nous allâmes à l'égliſe que j'avois fondée auprès de mon palais, & quand toutes les cérémonies furent faites, nous nous rendîmes au feſtin de la nôce, qui fut plus magnifique encore que tout ce qu'on avoit vu juſqu'alors.

Je cherchai tous les moyens de procurer du plaiſir aux convives; je propoſai trois prix de joûtes & tournois : l'un étoit un diamant de ſix cens ducats qui devoit être diſputé, pendant trois jours, par les Chevaliers & les Gentilshommes; le ſecond de quatre cens ducats, pour les Habitans & Bourgeois de Famagouſte, dont je voulois me conſerver l'amitié; & le troiſieme, pour les Ecuyers des Chevaliers. Ces jeux durerent quinze jours, pendant leſquels il n'y eut point d'intervalle entre les danſes, les tournois, les joûtes, les courſes & les feſtins. Le Roi, ſa Cour & les parens de ma femme s'en retournerent plutôt qu'ils n'avoient projetté, craignant que la dépenſe exceſſive qu'ils me voyoient faire, n'épuiſât ma fortune, dont le ſeul Léopold & moi connoiſſions le fond inépuiſable. Après avoir accompagné le Roi, & lui avoir marqué ma reconnoiſſance de ſes bontés, je revins auprès de Caſſandre; &, quand il n'y eut plus d'étrangers, je donnai un feſtin, pendant huit jours, à tous les Habitans de Famagouſte, grands & petits.

La famille de Léopold étoit arrivée; je revis, avec joie,

Six

Sir Charles & son épouse que je présentai à la mienne; elle étoit instruite de tout ce que je devois à Léopold : je le fis venir, le lendemain à mon lever. Mon cher ami, lui dis-je, mon pere, car je vous dois bien ce titre, vous voilà au sein de votre famille; je veux vous rendre absolument à elle : choisissez de tous les moyens celui par lequel il me sera le plus facile de contribuer à votre bonheur. Je sais l'usage des gens riches & puissans, lorsqu'ils ont auprès d'eux des serviteurs utiles : tant qu'ils esperent d'en tirer avantage, ils les retiennent par des caresses & des bienfaits; lorsqu'ils n'en ont plus besoin, ils les abandonnent, également ingrats dans l'un & l'autre cas. J'abhorre cette maniere de penser; vous avez quitté votre famille, vous avez renoncé à votre liberté pour moi; vous donner l'un & l'autre n'est qu'une restitution que je vous fais : mes dons ne sont que le salaire des peines que vous avez prises; ma confiance & mon amitié sont les seuls présens pour lesquels j'exige votre reconnoissance; marquez-la moi, en me disant naïvement quel est celui des trois offres que je vais vous faire, qui vous plaira le plus. Si l'amour de votre Patrie vous fait regarder la mienne comme une Patrie étrangere, & que vous vouliez finir vos jours en Irlande, j'engagerai votre famille à y retourner avec vous, & je vous y donnerai une fortune telle que vous pourrez la desirer. Si vous voulez demeurer à Famagouste, je vous destine, pour votre épouse & pour vous, une maison; je vous assurerai autant de revenu qu'il en faudra pour entretenir des domestiques & un état digne de mon ami : si enfin vous voulez demeurer avec moi dans mon Palais, vous y serez honoré & chéri, comme moi. Voyez, vous êtes le maître de votre sort. Je suis vieux, dit Léopold, la larme à l'œil; si je desirois de rétrograder vers mes jeunes années, ce ne seroit que pour les employer encore à vous servir : j'aime ma Patrie; mais, au sein de ma famille & auprès de vous, ma Patrie est ici. Ce qui nous fait aimer notre Pays, n'est ni le climat, ni la terre qui nous a nourris; elle a par-tout les mêmes propriétés, & un seul soleil éclaire tout le monde : ce qui nous la fait aimer, c'est que notre ame y forme ses premiers attachemens. Tout ce

qui peut être l'objet des miens, vous l'avez réuni autour de moi; ainsi je ne retournerai point en Irlande. Si vous étiez seul, je resterois auprès de vous; mais votre maison est composée d'une jeunesse folâtre & légere; votre épouse est la beauté même : j'honore & je respecte sa vertu; mais un vieillard porte l'ennui au sein des jeux & des plaisirs; malgré lui-même, il se rend incommode; la présence d'un homme infirme afflige les bons, & fait rire les méchans : je gênerois ou je serois obligé de me gêner. J'accepte donc la retraite que vous m'offrez avec mon épouse : vieillis ensemble, nous ne pouvons être un objet insupportable l'un à l'autre; nous nous consolerons, & nous nous aiderons dans nos infirmités. Tout ce que je vous demande, c'est que jusques à ce que ma raison s'éteigne avec mes forces, vous daigniez ne pas mépriser mes avis. Ah! mon cher Léopold, lui dis-je, ne me les refusez pas; les conseils d'un ami, tel que vous, sont trop précieux pour n'être pas suivis. Aussitôt je le mis en possession de sa maison, & je lui assurai cent ducats par mois, & autant pour sa femme. Il y vécut tranquille, indépendant, libre, &, peut-être, par là, plus mon ami encore, qu'il ne l'avoit jamais été; car, quelqu'union qui regne entre deux amis, dont l'un est le maître, l'amitié souffre de cette inégalité : d'ailleurs, la liberté donne à tous les sentimens une énergie que la servitude ne peut donner. Léopold ne manquoit pas un seul jour de me voir, soit à l'Eglise, soit à la promenade ou chez moi.

Léopold jouit, peu de temps, de sa liberté; il étoit d'un âge très avancé; il fut attaqué d'une maladie mortelle : j'envoyai, de tous côtés, chercher les Médecins les plus habiles; mais leur art ne put retarder son dernier moment. Il me fit appeller, me renouvella les témoignages de sa reconnoissance; & du ton dont un voyageur qui part pour un Pays, où il espere d'être, dans peu, rejoint par son ami, il me fit ses adieux, & reçut les miens. Moins Philosophe que lui, sa mort me plongea dans la plus vive affliction : je voulus qu'il fût enterré dans le tombeau de mes peres. Eusse-je été du Sang Royal, je n'aurois pas cru offenser leur ombre; Léopold étoit vertueux, & la noblesse n'est

que la vertu reconnue, & transmise des peres aux enfans. Où la vertu cesse, la noblesse finit, & l'homme dégénere.

CHAPITRE XI.

Naissance de D. Ampedo & de D. Andolosio; Nouveau Départ de Fortunatus.

CASSANDRE partageoit le chagrin que je ressentois de la perte de Léopold; elle l'aimoit, malgré son âge, estimoit sa prudence, & respectoit sa vertu : nous nous attachâmes à consoler sa famille & sa veuve; nous tâchâmes de les distraire de leur douleur par nos caresses & par nos bienfaits : mais ce qui aida le plus à les consoler, ce fut l'intérêt qu'ils voyoient que nous prenions à cette mort.

Les desirs satisfaits n'avoient fait qu'augmenter l'amour entre Cassandre & moi; je ne respirois que pour elle, elle ne vivoit que pour moi : deux ans s'écoulerent, comme deux jours, dans cette félicité. Nous n'avions point encore d'enfans; cependant ma bourse devoit perdre sa vertu, si je mourois sans postérité. Enfin le Ciel exauça mes vœux; Cassandre devint grosse, & mit au monde un garçon que j'offris au Ciel en naissant : je lui achetai, dès ce moment, une terre d'un revenu considérable, dont je lui fis porter le nom, & je l'appellai Don Ampedo. Un an après, elle me donna un autre fils que j'appellai Andolosio, du nom d'une autre terre que je lui assignai : je voulus les élever moi-même; &, graces au Ciel, ils répondirent aux soins que je pris de leur éducation. Je n'eus point d'autres enfans, pendant l'espace de quinze ans que je restai encore avec Cassandre. Au bout de ce temps, après un repos si délicieux, il fallut accomplir le vœu que j'avois fait à Constantinople; vœu dont je n'ai point encore parlé, parce que l'accomplissement devoit interrompre le cours d'une vie si douce.

Lorsque l'Hôte de Constantinople déroba ma bourse, & que je crus tout perdu pour moi, je fis un vœu, peut-

être téméraire, puisque son accomplissement devoit priver mon épouse d'un appui, & mes enfans d'un pere, dont ils avoient encore besoin. Je promis au Ciel, si je retrouvois ma bourse, de parcourir, avant ma mort, les Pays soumis aux Infideles, & de délivrer de leur joug le plus de Chrétiens que je pourrois. J'avois retardé jusqu'alors l'exécution de mon projet; mais intérieurement j'étois toujours agité de remords; ma fortune n'avoit pu les calmer : j'avançois en âge, & je craignois que la mort ne me surprît. Je n'aurois pas voulu, pour rien au monde, manquer à la parole que j'aurois donnée à quelqu'homme que ce fût, & comment aurois-je pu, sans honte, manquer à l'Être Suprême? Je n'osois cependant en parler à mon épouse; j'étois dans la plus grande tristesse; plus je retardois, plus mon amour redoubloit : elle s'apperçut de mon chagrin, & se hazarda de m'en demander la cause. Je ne lui avois jamais confié les vertus de ma bourse; je prétextai une autre raison du vœu que j'avois fait; je lui dis que le temps de l'accomplissement étoit arrivé; que je ne pouvois retarder davantage; que je la priois de ne point s'affliger; & que je reviendrois le plutôt qu'il me seroit possible. Cassandre fut consternée; la tristesse la plus profonde s'empara de son esprit; elle étoit comme insensible; bientôt une pâleur effrayante couvrit ce front céleste, où l'enjouement avoit toujours éclaté. Je fus alarmé de son état; je la rappellai à la vie : alors un torrent de larmes inonda son visage. Cruel! me dit-elle, vous voulez m'abandonner aujourd'hui que vous savez que ma vie est attachée à la vôtre : vous m'avez fait frémir mille fois des aventures qui vous sont arrivées dans vos voyages, & vous voulez vous y exposer encore : ah! ne comptez pas du moins partir sans moi. Cette idée me fit trembler; je lui représentai qu'accoutumé, comme je l'étois, à voyager, je n'avois rien à craindre, au lieu qu'elle succomberoit à la fatigue; que d'ailleurs nos enfans ne pourroient se passer d'elle. J'aime mes enfans plus que moi-même, reprit-elle; mais je t'aime plus qu'eux : eh! que m'importe le reste du monde, quand il s'agit de toi? non, je n'y puis consentir : tu voudrois me cacher en vain

les périls de cette funeste entreprise. Quoi! si, lorsqu'à la fleur de ta jeunesse, guidé par un homme dont la sagesse consommée veilloit sur tes jours, tu t'es vu plusieurs fois sur le point de périr, que n'as-tu pas à risquer dans un âge où tu n'as plus les mêmes forces, ni les mêmes ressources? Tu vas parcourir des Pays Barbares, chez des Peuples Infideles qui ne connoissent ni les droits des nations, ni ceux de l'humanité. Eh! qui t'a dit qu'ils ne te feront pas subir le sort des malheureux que tu te proposes de délivrer? Ton vœu est injurieux au Ciel même; car enfin c'est par une présomption condamnable que tu t'es flatté de triompher des difficultés qui sont au-dessus de tes forces?

Je combattis ses objections, autant qu'il me fut possible; je lui opposai la nécessité d'obéir à un serment solemnel: rien ne put la persuader; elle employa les prieres, les caresses, & enfin les larmes de ses enfans qu'elle fit venir, & qui se prosternerent à mes pieds. Mon cœur avoit bien de la peine à résister à des secousses si violentes : eh bien! lui dis-je, j'ai fait vœu de délivrer autant de Chrétiens que je pourrois; je n'ai pas fait serment de les délivrer tous en personne: permettez-moi de partir; je retournerai en Turquie seulement; quand j'aurai ramené ceux de ce Pays, & que je connoîtrai le prix que les Infideles mettent à leurs esclaves, j'aurai un homme de confiance qui ira dans la Perse, dans les Indes & par-tout où ce commerce a lieu, & moi je reviendrai tranquillement finir mes jours avec vous au sein de notre famille. Ce voyage ne sera pas long: cependant je vous laisse d'immenses richesses; vous pouvez en disposer, à votre gré; mais il n'y a que Dieu & la mort qui puissent me dégager de ma parole.

Cassandre vit l'impossibilité où elle étoit d'empêcher mon départ: je pleurai avec elle; je fis tout ce que ma tendresse put m'inspirer pour la consoler; mon ame n'étoit pas moins en proie à la douleur que la sienne; enfin elle se réduisit à m'exhorter de revenir le plutôt qu'il me seroit possible, & à conserver, pour elle & pour nos enfans, l'amitié que je leur avois toujours témoignée. Je ne com-

prends pas, au moment où j'écris, comment j'eus la force de m'arracher de ses bras. Que l'homme est présomptueux & téméraire dans ses engagemens envers l'Être Suprême! Il dispose d'un avenir qu'il ne connoît pas; il compte sur des événemens qu'il ne peut prévoir; il juge, par le présent, de ce qui doit arriver, & regarde comme nécessaire tout ce qui n'est que possible. Enfin, victime de ma promesse, pour adoucir les regrets de notre séparation, je pris, à l'égard de Cassandre, les mêmes précautions que j'avois prises, lorsque je quittai la famille de Léopold; je lui persuadai qu'il étoit indispensable pour moi d'aller prendre congé du Souverain qui m'avoit comblé de ses bontés, & que je viendrois ensuite passer quelques jours avant mon départ; elle le crut.

J'avois fait construire une galere; je pris quatre Ecuyers & un Domestique nombreux; je feignis de prendre la route de la Capitale; mais, à une lieue de Famagouste, je pris le chemin de la mer, & j'allai vers une rade où m'attendoit ma galere, sur laquelle je n'avois que trois passagers; le reste de l'équipage étoit formé de mes gens : ce fut-là que je m'embarquai, tournant, sans cesse, ma vue vers mon Palais que je ne pouvois appercevoir, à cause de l'éloignement.

CHAPITRE XII.

Voyages, Tentation de Fortunatus; il enleve le chapeau enchanté.

Le premier port où je débarquai, fut Alexandrie : j'y pris un guide & un interprete; on demanda qui j'étois : mes gens répondirent que je m'appellois Fortunatus, que j'étois de Famagouste en Chypre, & que la galere & tout l'équipage m'appartenoient en propre. Le Soudan d'Egypte y tenoit son empire : je desirai de lui être présenté; je voulois lui offrir mon présent, selon l'usage des marchands qui,

avant d'entrer dans la ville, lui envoyoient les leurs. Ayant obtenu la permission de le voir, j'étalai une grande quantité de pierreries d'un prix excessif. Lorsque le Soudan les apperçut, il parut étonné; il crut que je les avois apportées pour les vendre, & me demanda combien je les estimois. Je lui demandai, à mon tour, s'il les trouvoit de son goût: il me dit qu'il en avoit vu peu d'aussi belles: je le priai de les recevoir; il trouva bien extraordinaire qu'un seul marchand pût faire un présent si considérable; qu'une République, telle que Venise ou Florence ou Gênes, ne sauroit en faire d'aussi magnifiques. Le Soudan voulut me surpasser en générosité: il ordonna, devant moi, qu'on apportât dans ma galere cent quintaux d'épiceries, présent qui valoit beaucoup mieux que le mien; mais je me jettai à ses genoux, & le priai d'échanger ce superbe don en Esclaves Chrétiens, & de m'en donner le nombre qu'il voudroit; le Soudan, surpris, ordonna que ces cent quintaux d'épiceries me fussent apportés par deux cens Chrétiens qui resteroient dans ma galere & qu'il me donnoit. Ce don étoit au dessus de mes espérances. Les Marchands Venitiens & Florentins en conçurent contre moi la plus grande jalousie: ils murmuroient contre le Soudan. Eh! quoi, disoient-ils, nous lui faisons des présens, une & souvent deux fois par année; nous demeurons dans son pays, nous entretenons & nous faisons circuler l'abondance dans le Royaume, & jamais il ne nous a rien donné; jamais il n'a accordé la moindre faveur à notre République; & ce Fortunatus, un simple particulier qui ne fait que d'arriver à la Cour, est comblé de graces! Cependant j'achetois beaucoup, ce qui leur faisoit croire que je portois un préjudice considérable à leur commerce, parce que je pourvoirois tout le pays de leurs marchandises, & que, par-là je les forcerois à les donner à meilleur marché. Ils chercherent donc le moyen de me perdre dans l'esprit du Ministre du Soudan, & voulurent l'engager, par un don magnifique, à n'accorder aucune protection ni à moi, ni aux miens. Dès que je le fus, je fis un présent plus magnifique encore: ils en firent de nouveaux, & je couvrois toujours les leurs par la richesse des

miens. L'Amiral prenoit de toutes mains, & favorisoit les uns & les autres, en me marquant toujours quelque préférence. La conduite & l'état que je tenois dans Alexandrie, disposerent si bien le Soudan, qu'il m'invita à dîner avec quelques-uns de la galere ; ce qui augmenta la jalousie des marchands & des nations ; ils étoient fâchés d'avoir si mal employé leurs prodigalités.

Tous les vaisseaux qui entrent dans le port d'Alexandrie avec des marchandises, ne peuvent y rester que six semaines, soit qu'ils aient acheté ou non ; ce terme alloit expirer, & je tenois ma galere prête à partir. Je l'envoyai en Espagne, en Portugal, & delà à Famagouste. J'avois donné ordre aux Esclaves Chrétiens de se présenter à mon épouse ; je chargeai le Pilote d'une lettre pour elle, & je lui recommandai d'être de retour, dans deux ans, à Alexandrie, &, pendant ce temps, je me proposois de voir l'Empire des Perses, le Catai, la Tartarie & toutes les contrées qui sont dans cette partie.

Après le départ de ma galere, j'allai chez l'Amiral, & je le priai d'obtenir du Sultan un guide & un interprere, & des lettres de recommandation pour les Souverains des lieux où je desirois aller. Quelques Seigneurs voulurent m'accompagner; j'eus un grand nombre de domestiques, & je distribuai l'argent à pleines mains. Je traversai la Perse; je parcourus le Catai, & je parvins aux Indes, dans les pays soumis à la domination du Pretejan, auquel je fis des présens considérables, ainsi qu'à tous ses Officiers. Il me donna des lettres de recommandation pour aller à Calicut où croît le poivre & le gingembre, pays dont les habitans vont toujours nuds, à cause de l'excessive chaleur du climat. Par-tout où je trouvois des Chrétiens dans les fers, je les rachetois; &, lorsqu'ils étoient libres, je leur donnois le choix de revenir dans leur patrie, ou, s'ils en avoient perdu le souvenir, d'aller former des établissemens dans les pays où ils pourroient vivre en liberté.

Lorsqu'enfin la terre manqua à mes desirs, je repris le chemin d'Alexandrie : j'entendois, au fond de mon cœur, la voix de mon épouse & de mes enfans qui me rappelloient

auprès d'eux; je pris une nouvelle route, afin de voir de nouveaux climats. J'achetai un chameau; je traversai des déserts d'une grande étendue; je parvins sur la montagne Sinaï, & delà j'allai à Jérusalem visiter cette sainte Cité; enfin je me rendis à Alexandrie. Le Ministre du Sultan vint au-devant de moi; il attendoit mon retour avec impatience: il eut le plus grand plaisir, en écoutant les détails où j'entrai, au sujet de mes voyages; j'amenois avec moi une grande quantité de bêtes sauvages les plus rares, & des morceaux très-précieux.

Il y avoit peu de jours que j'étois à Alexandrie, lorsque je vis arriver ma galere chargée de toutes sortes de marchandises, &, ayant triplé, par les profits, la valeur de ce qu'elle avoit emporté, je n'y fus sensible que parce que mes gens s'étoient enrichis: ils me donnerent les plus heureuses nouvelles de Cassandre & de mes enfans; j'en bénis le ciel. J'ordonnai à mes facteurs de se défaire, le plutôt qu'ils pourroient, de leurs marchandises, promettant de les défrayer de ce qu'ils ne gagneroient pas par le bon marché que je leur dis d'en faire, afin d'avoir plutôt vendu; ce qui fut fait en trois semaines.

J'étois à la veille de mon départ; j'avois ordonné à mes gens de s'embarquer & de se mettre en rade, lorsque l'Amiral vint me prendre par la main, & me conduisit au Palais du Soudan. Ce Monarque me revit avec joie; il me demanda le récit de mes aventures dans le pays que je venois de parcourir. Je les lui racontai, après l'avoir remercié de ses lettres de recommandation, & de l'agrément dont elles m'avoient fait jouir; il me retint à dîner avec lui, après quoi je lui demandai la permission de faire des présens à ses Officiers. Il me le permit: il fut étonné de ma générosité, me fit mille caresses, & voulut me montrer ce qu'il avoit de plus rare. Il me conduisit dans une tour à plusieurs étages, dans chacun desquels étoient des chambres spacieuses & voûtées: dans la premiere, les diamans, l'or & l'argent monnoyés étoient entassés, & formoient des piles, comme le bled dans les greniers; des jours ménagés dans la voûte, & qui donnoient à plomb sur ces tas, jettoient dans cette

chambre un éclat que les yeux ne pouvoient ſupporter, & peignoient la voûte de mille arcs-en-ciel qui ſembloient réaliſer, dans ce lieu, ce que la Fable nous raconte du palais du ſoleil. La ſeconde contenoit des blocs d'or & des coffres remplis de ce métal. Les joyaux de la Couronne, & ceux dont la Cour ſe paroit, dans les grandes fêtes, étoient dans la premiere du ſecond étage; dans la ſeconde, étoient les productions les plus extraordinaires de la nature dans les regnes minéraux & végétaux. Les chambres de l'étage au deſſus étoient deſtinées aux productions du regne animal. Chacune de ces chambres conduiſoit à des cabinets particuliers, ornés de ſtatues rares de l'antiquité, & des morceaux des plus anciens Peintres. Dans un de ces cabinets, j'admirai deux chandeliers d'or que ſoutenoient des eſcarboucles d'une énorme groſſeur. Le Soudan qui jouiſſoit de ma ſurpriſe, me dit qu'il avoit une piece qu'il priſoit plus que tout cela. Je ne pouvois pas imaginer qu'il y eût rien dans le monde d'auſſi précieux. Alors il me prit par la main, & me conduiſit dans ſon appartement; tout y reſpiroit la grandeur & la magnificence; il ouvrit un coffre, & en tira un feutre ſans poil, en me diſant que ce tréſor valoit bien tous les autres : on peut ſe procurer des joyaux, de l'or & de l'argent; il ſuffit que la terre les produiſe; mais un tel chapeau eſt au deſſus des forces de la nature. Je lui dis qu'à la vérité ce chapeau par lui-même paroiſſoit être fort peu de choſe, mais que, ſans doute, il avoit quelque vertu ſecrete; que je deſirois la connoître, ſi cependant il n'y avoit pas d'indiſcrétion à le demander. Je vais vous l'expliquer, me dit-il; quand je le mets ſur ma tête, je me trouve ſoudain par-tout où je deſire d'être : s'il y a quelque partie de chaſſe, & que je m'ennuie dans mon Palais, je mets mon chapeau; auſſi-tôt je ſuis au fond des forêts, & j'enleve leur proie aux chaſſeurs. Il n'arrive que trop ſouvent que la jalouſie des Généraux met la confuſion, & jette le découragement dans les troupes; que, loin des yeux du Souverain, tel Général qui pourroit aiſément faire gagner une bataille, s'il faiſoit ſon devoir, reſte dans l'inaction, afin que le Général qui commande, & dont il envie

le rang ſuprême, ſoit battu, & que le traître ſoit mis à ſa place : mon chapeau me tranſporte ſur le champ de bataille, &, jugeant par moi-même de la vérité, je punis ou je récompenſe avec connoiſſance de cauſe : mes Miniſtres ne peuvent m'en impoſer; je pénetre juſqu'au fond du cœur de mes courtiſans; ſi je ſoupçonne qu'une maîtreſſe me trompe, ou qu'un ami me trahit, j'éclaircis auſſi-tôt mes ſoupçons, dont je me punis, quand ils ſont injuſtes, en leur accordant de nouvelles graces. Je ſuis, à l'égard de mes ſujets, comme l'œil de la providence; auſſi la juſtice regne-t-elle dans toutes leurs actions.

Je demandai au Soudan ſi ce chapeau n'avoit cette vertu que pour lui. Je n'en ſais rien, me dit-il; je ne l'ai jamais fait eſſayer à perſonne; je vous avoue, ajouta-t-il, que quelquefois les expériences que j'en ai faites, m'en ont dégoûté, & que j'aurois préféré l'ignorance aux funeſtes lumieres qu'il m'a données. Souvent je vivois tranquille au ſein de l'amour & de l'amitié; ma funeſte curioſité m'a fait voir les trahiſons les plus horribles : alors j'ai déploré le malheur d'être détrompé. Que de crimes que j'aurois voulu ne pas connoître, pour n'être pas obligé de les punir! Mais, repris-je, n'êtes-vous pas le maître de ne pas en faire uſage? Cela eſt vrai, répondit-il; mais l'injuſte curioſité, cette maladie de l'eſprit humain, dont la défiance & la vanité ſont les ſources, permet-elle d'uſer avec prudence de la facilité qu'on a de la ſatisfaire? En ce cas, lui dis-je, n'êtes-vous pas le maître encore de vous défaire de ce don perfide? Il ne répondit rien : cependant je me diſois à moi-même que la vertu de ce chapeau, jointe à celle de ma bourſe, feroit un riche patrimoine pour mes enfans. Tour-à-tour je careſſois & repouſſois cette idée; enfin, me dis-je, quel tort ferois-je au Sultan, ſi je le lui enlevois? Ce don ne lui eſt-il pas à charge? Il eſt comme un homme qui croupit lâchement aux pieds d'un objet qu'il adore, & qui le tyranniſe; d'une coquette qui le rend le plus malheureux des mortels, & des bras de laquelle il n'a pas la force de ſe dégager : délivrons-le de ce fatal tréſor; il en gémira d'abord; il s'en félicitera enſuite; je ne puis lui donner un meilleur témoignage de ma reconnoiſſance.

C'eſt par ces argumens ſophiſtiques que je me confirmai dans la réſolution où j'étois de m'emparer du chapeau; mais ce qui me décida, fut l'abus qu'il pouvoit en faire; car, parmi les avantages qu'il en retiroit, il compta celui de connoître le fond des conſciences. Lorſque, m'avoit-il dit, je ſuſpecte quelqu'un de mes ſujets de n'être pas de la même religion que la mienne, auſſi-tôt je me tranſporte au ſein de ſa famille, &, ſans être apperçu, je m'en inſtruis par moi-même; &, ſi c'eſt un infidele, dès le lendemain, pere, mere, enfans, j'envoie tout chercher, & je leur donne le choix, ou des fers, ou de ma croyance. C'eſt à mon chapeau que je dois les eſclaves que je vous ai donnés. Ce motif étoit trop puiſſant pour me permettre d'héſiter. Je dis au Prince que, puiſque ce chapeau avoit tant de vertu, il devoit être bien lourd à porter ſur la tête. Non, me répondit-il, je ne trouve pas qu'il le ſoit plus qu'un autre; jugez-en vous-même; auſſi-tôt il le poſe ſur ma tête: en vérité, lui dis-je, j'avois de la peine à me perſuader qu'il fût auſſi léger, & que vous euſſiez aſſez de confiance pour m'en couvrir: auſſi-tôt je deſirai d'être dans ma galere, & je m'y trouvai. Le Sultan fut étonné de me voir diſparoître, & ſentit ſon imprudence: il ordonne qu'on me pourſuive, & qu'on me jette dans les fers; mais ma galere avoit gagné la pleine mer, & j'étois hors de la vue d'Alexandrie, avant que ſes ſoldats & ſes matelots n'euſſent appareillé.

Le Sultan ſe livroit au déſeſpoir: il s'en ſeroit vengé ſur les Chrétiens; mais heureuſement il n'en reſtoit plus dans ſes Etats. Ses ſujets furent au comble de la joie; ceux qui triompherent le plus de ce vol, furent les Marchands de Florence, de Veniſe & de Gênes: ils étoient charmés que je les euſſe vengés de la préférence qu'il m'avoit donnée ſur eux: d'ailleurs, ils comptoient pour beaucoup que jamais je ne reparoîtrois après ce coup hardi, & que je ne les inquiéterois plus par mes ventes à meilleur marché, & par mes achats éternels.

CHAPITRE XIII.

Retour de Fortunatus, ses chagrins au milieu de sa prospérité. Mort de son épouse.

Dès que ma galere eut perdu de vue les côtes d'Alexandrie, & qu'elle n'eut rien à craindre du Soudan, je mis mon chapeau, & je desirai de me trouver à Famagouste auprès de ma chere Cassandre & de mes enfans. Je n'eus pas lieu de me repentir de ma premiere expérience, comme il étoit arrivé souvent au Soudan; je trouvai ma famille en prieres, formant des vœux pour ma santé & pour mon retour. Je les embrassai: mon épouse s'évanouit dans mes bras de joie & de plaisir; mes enfans pressoient mes genoux qu'ils arrosoient de larmes d'allégresse : ils furent étonnés de me voir seul; je leur dis que l'empressement que j'avois de les voir, m'avoit fait devancer ma galere; & je ne me montrai dans Famagouste que lorsqu'elle fut arrivée, pour ne pas alarmer les amis & les parens de ceux qui la montoient.

Cependant le Soudan étoit dans le plus grand embarras: ce chapeau, dont il me dit que la vertu l'avoit si souvent affligé, lui donnoit la plus grande inquiétude. Il vouloit le ravoir, quoi qu'il lui en coûtât : envoyer à ma poursuite un Seigneur de la Cour, quelque bien escorté qu'il fût, c'étoit l'exposer à être pris par les Chrétiens ; d'ailleurs la vertu de son chapeau me mettoit à l'abri de tout, parce que je n'avois qu'à desirer pour m'échapper des dangers les plus évidens. Enfin il prit le parti de m'envoyer un Ambassadeur Chrétien. Il s'adressa au Général des Venitiens, qui lui donna des Matelots Chrétiens qu'il fit venir de Venise. Le Soudan lui raconta tout ce qui s'étoit passé entre nous, lui dit que sans doute je m'étois retiré à Famagouste en Chypre, & le chargea de lui rapporter son chapeau.

L'Envoyé du Soudan mit pied à terre, peu de jours après l'arrivée de ma galere, & dans le tems que toute la ville célébroit mon retour. Je lui avois fait préparer un hôtel; j'eus soin qu'il y trouvât toute sorte de commodités, & qu'il y fût servi avec magnificence : j'ordonnai qu'on refusât son argent, & je voulus le défrayer de tout. Trois jours après son arrivée, il me fit prier de lui donner audience : je le prévins & me rendis chez lui bien accompagné. Le Général Venitien, après m'avoir expliqué le sujet de son message, m'exhorta par les prieres les plus pressantes de lui remettre ce chapeau; il me représenta combien il pourroit être funeste à celui qui en abuseroit; que je n'étois pas dans ce cas; mais que mes enfans pourroient en faire un usage dangereux. Je répondis à ces foibles objections, & j'ajoutai que jamais il ne m'arriveroit de le mettre sur la tête de personne qui en connût la vertu, du moins pendant ma vie : qu'après ma mort j'espérois que celui de mes enfans à qui je le laisserois, ne s'en serviroit qu'au profit de l'honneur & de la vertu. L'Envoyé me promit, au nom du Soudan, des richesses immenses, non seulement pour moi, mais pour mes enfans; il me faisoit espérer pour eux une fortune à laquelle aucun particulier ne pouvoit jamais prétendre : il s'engageoit de conduire ma galere à Alexandrie, & de la ramener chargée de trésors. Je pris une cassette que j'avois fait apporter, remplie de ducats; je la fis ouvrir, &, m'approchant d'une fenêtre qui donnoit sur la grande place, couverte de peuple, je jettai cet or à pleines mains, & je dis à l'Envoyé : Jugez, Seigneur, si les richesses que vous m'offrez, peuvent tenter un homme qui en fait un tel usage. Si quelque chose pouvoit me déterminer à rendre ce que vous me demandez, ce seroit la Justice qui, en général, ne permet à qui que ce soit de retenir ce qui appartient à autrui; mais je me rendrois coupable de la plus grande injustice, si je cédois à ce motif. Je ne me suis déterminé à ravir ce chapeau, que parce que le Soudan en faisoit usage pour satisfaire son ambition & ses infames desirs, & sur-tout pour jetter dans les fers, sous le faux prétexte de leur religion, les Chrétiens

qui auroient dû plutôt trouver un asyle dans ses Etats. J'ai promis de délivrer autant de Chrétiens que j'en trouverois dans mes voyages; je n'ai pas cru pouvoir mieux remplir ma promesse, qu'en ôtant tout d'un coup au Soudan le pouvoir de leur ravir la liberté. Je ne suis pas étonné qu'ignorant mes motifs, le Soudan ait espéré que je me rendrois à ses sollicitations: ce qui me surprend, c'est que vous, Seigneur, qui connoissez ses desseins, vous étranger dans sa Cour & Chrétien, vous ayez pu vous charger de venir, en son nom, redemander un don qui, sans doute, a déja été funeste à plusieurs de vos compatriotes, & peut-être de vos parens. Je vous déclare donc qu'aucune considération ne me déterminera jamais à rendre ce que j'ai enlevé au Soudan : j'ajouterai même qu'aucune puissance sur la terre ne peut m'y forcer.

L'Envoyé rougit, & n'eut rien à répondre à mes raisons; il se contenta de me dire qu'il rapporteroit fidélement au Soudan tout ce qui s'étoit passé; que cependant il lui cacheroit mes motifs, de crainte qu'il ne fît tomber sa colere sur les Chrétiens qui pourroient se trouver encore dans ses Etats. Je le remerciai, & je l'amenai dîner dans mon palais, où j'avois fait préparer le festin le plus magnifique. J'ordonnai que, la veille de son départ, on chargeât son vaisseau des étofes les plus précieuses & des plus riches bijoux. J'avois fait faire un chapeau d'or, couvert de diamans; lorsque l'Envoyé vint prendre congé de moi, je le lui remis comme un présent que je faisois au Soudan. Vous avez traversé les mers, lui dis-je, pour réclamer un vil chapeau de feutre; en voilà un plus digne de celui qui vous envoie; priez-le de l'accepter comme un dédommagement de celui que je garde. J'accompagnai le Général Vénitien jusqu'à sa galere : il fut étonné de la magnificence & de la quantité de présens dont il la vit chargée; il m'en remercia : nous nous embrassâmes & il partit. Je voulus savoir quel seroit l'accueil que le Soudan lui feroit à son retour : lorsque je crus qu'il étoit prêt d'arriver; je mis mon chapeau sur la tête, & je desirai de me trouver à Alexandrie; aussi-tôt je me vis sur une des principales places : je connoissois la ville; j'allai

dans une auberge; je pris l'habit Syrien, & je me mêlai dans la foule. Le Général Venitien fit au Soudan tous les détails de son ambassade; il lui présenta mes présens; mais le Tyran entra en fureur, foula mes dons sous ses pieds, fit arrêter le Général Venitien qu'il fit renfermer dans un cachot; il ordonna que tous les Chrétiens qui se trouveroient dans ses Etats, fussent mis à mort; fit dresser des échafauds, pour y faire périr tous ceux qui, dans Alexandrie, avoient été en relation avec moi; il ordonna des levées de soldats dans tous les lieux de son Empire: sa rage lui fit concevoir les projets les plus insensés. Je connoissois tous les endroits les plus écartés de son palais; j'attendis la nuit; &, lorsque je crus qu'il seroit couché, je desirai d'être transporté dans sa chambre. Je m'étois muni d'une petite lampe; je tirai brusquement les rideaux de son lit; &, lui tenant le poinard sur la gorge, je le forçai de signer une révocation générale de tous les ordres qu'il avoit donnés. Les tyrans sont lâches. Il signa tout, & même son abdication à l'Empire, en faveur de son neveu qui en faisoit les délices, & qui étoit compris dans la proscription de tous ceux des sujets du Soudan qui m'avoient témoigné leur estime. Je pouvois tuer le Soudan; je me contentai de le lier dans son lit, & de fermer par derriere les portes de sa chambre, afin que personne ne pût venir au secours, avant le temps qu'il me falloit. Muni des ordres du tyran, je courus à la prison du neveu; je lui remis l'abdication de son oncle; le Général Venitien étoit dans le cachot voisin; nous l'en arrachâmes; la garde du Soudan leur étoit dévouée; le neveu montra l'abdication, les gardes se prosternerent. On enfonça les portes de la chambre du Soudan: troublé par ses remords & par son effroi, il tombe aux genoux du nouvel Empereur, & lui demande la vie. Vous aviez proscrit la mienne, lui dit-il; demain je devois expirer sur un échafaud; vous n'aviez cependant d'autre crime à me reprocher, que d'avoir honoré la vertu dans Fortunatus, & vous êtes coupable de tous les crimes des tyrans: mais c'est assez punir les méchans, que de leur ôter le pouvoir de faire du mal: je vous accorde la vie; suivez-moi. On avoit assemblé le peu-

ple

ple & les chefs des différens ordres de l'Etat : le nouveau Soudan étoit adoré; il se présenta, fut reconnu, & son oncle fut le premier qui se prosterna; il lui assigna pour retraite la tour des trésors, avec une garde qui étoit entiérement dévouée au nouvel Empereur. Il m'offrit de partager le pouvoir souverain avec moi; je le remerciai : je faisois plus de cas de vivre tranquille au sein de ma famille, de l'élever au gré de mes desirs, de régner dans le cœur de mes concitoyens, que de l'honneur de commander à un peuple inconstant & volage, que la sévérité révolte, qui s'accoutume aux bienfaits, & qui les dédaigne, toujours prêt d'abuser de la bonté des meilleurs princes, de les rendre responsables des événemens les plus inattendus. J'embrassai le nouveau Soudan; je le félicitai bien moins du diadême que je venois de lui donner, que de la maniere dont cette révolution s'étoit faite, sans qu'il en eût coûté une goutte de sang : je le félicitai encore plus de l'amour de ses sujets; & je disparus. Je n'avois été absent que pendant la nuit; je retrouvai ma femme & mes enfans dans les plus grandes allarmes : je prétextai quelque cause de mon absence, & je leur racontai tout ce qui venoit de se passer, comme un songe que je venois de faire, & dont le récit les amusa. Tels sont la plupart des événemens que célebre l'histoire : ils ont ravagé la terre, & bouleversé les empires; ils finissent par faire rire des femmes & des enfans; ce qui vaut cependant mieux, que s'ils servoient d'exemple ou de prétexte aux mauvais rois & aux conquérans.

C'est à ce moment que je fixai l'époque de ma tranquillité. J'ai essuyé la bonne & la mauvaise fortune; les plus grands trésors sont à ma disposition; je puis parcourir la terre aussi vîte que les autres en lisent les relations; elle n'a point de caverne où je ne puisse pénétrer; au moyen de ma bourse & de mon chapeau, il n'est presque pas de desirs que je ne puisse satisfaire; mais hélas! tout cela n'est pas le bonheur. Bientôt après que je fus retiré, j'éprouvai qu'il n'est point de félicité parfaite dans ce monde.

Mes enfans grandissoient sous les yeux de leur pere & de leur mere. Je leur procurai tout ce qui peut contribuer à

une excellente éducation : je fis venir des pays les plus éloignés les maîtres les plus habiles dans les arts & les sciences : mais il n'y eut que la mere & moi que regarda le soin de leurs mœurs. Je n'ai eu, jusques ici, qu'à me féliciter des progrès de nos soins; en peu de temps, mes enfans en firent de très considérables dans les sciences & la vertu. D. Andolosio donna les plus grandes espérances du côté de la force, de la valeur & des talens; son frere, du côté de la prudence, de la sagesse & de l'esprit. Dans les tournois que je leur donnois pour les amuser, D. Andolosio se faisoit admirer par son adresse, par sa légéreté, par ses graces : D. Ampedo se faisoit adorer par sa complaisance, par les éloges qu'il donnoit à ceux qui combattoient contre lui, par le présent qu'il ne manquoit jamais de faire au vaincu du prix qu'il avoit remporté; au lieu que D. Andolosio le gardoit comme un monument de sa victoire, & donnoit à son concurrent trois fois la valeur du prix.

Cassandre & moi passions les jours les plus heureux, & trente ans de mariage n'avoient point affoibli notre tendresse; les progrès de nos enfans sembloient encore resserrer nos nœuds. L'aîné entroit dans sa vingt-cinquieme année; ses vertus paisibles, son caractere doux & bienfaisant, son amour pour les arts, nous faisoient desirer de le voir marié : nous le laissâmes le maître de se choisir une épouse selon son cœur. La crainte d'un engagement qui doit influer sur le bonheur ou le malheur de toute la vie, le jetta dans une incertitude que rien ne pouvoit fixer. Il s'adressa à sa mere; il voulut s'en rapporter au choix qu'elle feroit : il desiroit une épouse comme elle, se proposant à son égard un amour tel que le mien.

Cassandre voulut que je l'aidasse dans ses recherches; nous nous occupions de ces soins agréables : nous ne regardions ni au bien, ni au rang, ni à la fortune; mon fils avoit trop de vertus pour attacher quelque prix à l'éclat de la naissance : ainsi rien ne nous gênoit. Peu de temps après son mariage, Sir Charles eut une fille; elle étoit à peu près de l'âge de D. Ampedo : le caractere de l'un étoit parfaitement assorti à celui de l'autre; sa beauté étoit ravissante;

nous jettâmes les yeux sur elle ; nous nous applaudissions des découvertes que nous faisions chaque jour dans sa belle ame. Cassandre se proposoit d'en parler à mon fils ; mais ô malheur à jamais irréparable ! Cassandre, entraînée par sa bienfaisance, apprit qu'une jeune femme de Famagouste étoit attaquée d'une maladie violente ; elle y vola ; en vain voulus-je la retenir, elle étoit trop au dessus des craintes ordinaires à son sexe ; le plaisir de se rendre utile l'emporta ; son amie expira dans ses bras. Cassandre, frappée de ce triste événement, revint, mais sombre, agitée ; elle se coucha : un léger mouvement de fievre que j'attribai au chagrin de la perte de son amie, l'empêcha de dormir : dès le lendemain, elle se sentit la poitrine oppressée ; une fievre ardente annonça la même maladie dont son amie venoit d'expirer. Je ne m'appesantirai point sur les détails d'un tableau qui sera toujours présent à mon esprit ; j'aurois racheté sa vie des dons précieux dont je suis possesseur, & de la mienne. Cassandre, tendant ses deux mains à ses enfans qui les arrosoient de leurs larmes, & la tête appuyée sur mon sein, rendit le dernier soupir, en achevant ces mots: *Chers objets de ma tendresse, consolez-vous ; je meurs heureuse & sans remords.* Il fallut l'arracher de mes bras. Grand Dieu, de quelle ressource sont les biens de la fortune contre de tels malheurs ! Je trouvai quelque soulagement dans les larmes de mes enfans : mais, hélas ! je sens que ce coup affreux a ouvert le tombeau sous mes pieds. Par-tout l'image de ma chere Cassandre me suit ; plus je cherche à me distraire de ma douleur, & plus j'en suis accablé.

Mes enfans aussi affligés que moi, cherchent à me cacher leurs larmes : ils inventent chaque jour quelqu'amusement pour dissiper ma tristesse : ils ont cru y réussir, en m'engageant d'écrire l'histoire de ma vie ; mais toutes les fois qu'il a fallu parler de Cassandre, ma plaie s'est rouverte, & la plume m'est tombée des mains. Je leur ai révélé le secret du chapeau & de la bourse ; je les leur ai même confiés, & l'usage qu'ils en ont fait, me donne le meilleur augure pour ce qu'ils en feront à l'avenir ; je leur ai successivement fait parcourir toute l'Europe ; le récit qu'ils me faisoient de

ce qu'ils avoient vu, calmoit un moment mes chagrins ; mais ils ont repris le dessus. O Cassandre! je te rejoindrai bientôt....

FIN.

LA
BIBLIOTHEQUE
BLEUE,

Entierement refondue, & considérablement augmentée.

N°. IV. [redacted].